N° 886 46e Année T. CCLX 15 Mai 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France,* 5 *fr.* — *Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

PAUL LÉAUTAUD

Passe-Temps

MADAME CANTILI. — SOUVENIRS DE BASOCHE.
LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — UN SALON LITTÉRAIRE.
MÉNAGERIE INTIME. — VILLÉGIATURE.
NOTES ET SOUVENIRS SUR REMY DE GOURMONT.
MADEMOISELLE BARBETTE. — ADMIRATION AMOUREUSE.
AD. VAN BEVER.
MOTS, PROPOS ET ANECDOTES.

Volume in-16 double couronne. — Prix 15

EN CHEMIN DE FER, PLUS ON EST, MOINS ON PA

Cela vous étonne! Il en est cependant bien ainsi, si vous voyage votre famille.

Pour obtenir un billet de famille d'aller et retour, vous n'avez qu conditions à réaliser.

1° Etre trois au moins; la troisième personne peut être un enfant de de 7 ans.

2° Effectuer un parcours de 300 kilomètres au moins, retour comp

La première personne paie place entière, la deuxième 3/4 de pl troisième demi-place, chacune des suivantes quart de place, ce qui à dire que quatre personnes ne paient que deux places et demie.

Mieux encore, plus le parcours est long, moins on paie. Si vous plissez plus de 400 kilomètres, retour compris, vous bénéficiez, en d'une réduction supplémentaire de 10 % pour 3 personnes, 15 % 4 personnes, 20 % pour 5 personnes, 25 % pour 6 personnes, etc... somme correspondant au parcours effectué en excédent de 400 kilo

Trois personnes seulement sont tenues de voyager ensemble, les peuvent obtenir des coupons individuels pour voyager isolément. En le Chef de famille, qui désire revenir de temps à autre à sa résidenc obtenir une carte d'identité qui lui permettra de se déplacer à moiti

Enfin, votre billet de famille vous permet d'expédier votre voitur mobile avec près de 75 % de réduction. Par exemple, pour une 10 1.000 kilomètres de parcours — retour compris — vous ne payer 303 fr. 45 au lieu de 1.173 francs.

Les billets délivrés pendant la période des vacances, sont valabl qu'au 5 novembre.

Pour des indications plus détaillées, notamment sur la qualité d sonnes qui peuvent être comprises dans le billet, veuillez vous ren auprès des gares, bureaux et agences des Grands Réseaux.

CRITIQUE
DE L'ÉDUCATION FRANÇAISE

—

Je crois exprimer l'avis de maints contemporains en affirmant que l'éducation française, telle que nous la concevons aujourd'hui, est absurde.

La vie sociale est telle que les parents n'ont plus le loisir d'élever et d'instruire leurs enfants; ils confient ce soin à des institutions spéciales, collèges et lycées, pratiquement contrôlés par l'Etat, qui, seul, délivre des diplômes officiels offrant quelque garantie.

De huit à vingt ans, l'adolescent est une plante de serre, dont le cerveau est soumis à un forçage insensé, propre à réduire à néant, pour l'avenir, ses facultés créatrices. Nous produisons des générations stériles, épuisées dans leur fleur par un labeur excessif, et le surmenage intellectuel a fait pousser des cris d'alarme.

Aucun souci n'apparaît d'établir un rapport harmonieux dans le développement simultané du corps, de l'intelligence, de la sensibilité, qui correspondraient aux trois grandes formes de la culture: physique, intellectuelle, artistique.

La question ne paraît jamais avoir été posée de savoir si l'éducation avait un but, et la discussion n'a jamais été ouverte sur les meilleurs moyens de l'atteindre rapidement.

Il semble, pour l'instant, que nous nous proposions de remplir les cerveaux de nos enfants d'un fatras de connaissances, choisies sans discernement, ne sachant même pas si le vase peut les contenir toutes et n'éclatera pas

sous l'effort. Il est évidemment impossible d'enseigner aux adolescents la somme des conaissances humaines. Remy de Gourmont a posé la loi de constance intellectuelle; il faut donc choisir, mais nul n'est assez fort pour imposer un choix; nos programmes d'examens, de concours sont des monstres: ce que serait l'œuvre d'un écrivain qui ne raturerait jamais, qui ne rebuterait aucun mot tombé de sa plume.

Tous les professeurs s'accordent pour reconnaître que les programmes sont trop chargés, mais aucun ne consent à réduire le sien.

Notre éducation s'inspire d'un étrange fétichisme, que l'on dirait hérité de M. Homais, pour une instruction purement intellectuelle à prépondérance scientifique.

Aucune séparation n'est établie, et mieux! aucun mot ne permet de distinguer entre ce que nous nommerons — faute de mieux — l'instruction professionnelle, directement utile à l'exercice d'un métier, et la culture, dont l'acquisition doit être désintéressée.

Aucun contrôle n'est exercé par l'Etat sur le rapport nécessaire entre le nombre des diplômes qu'il délivre et les besoins correspondants, entre les rouages indispensables à la machine sociale et ceux qui sont de pur ornement.

Aucun enseignement moral n'est donné, qui permettrait le développement, l'amélioration des caractères, non plus que l'indication des règles les plus élémentaires du savoir-vivre.

§

Nous avons distingué l'instruction de la culture. Celle-là est propre à donner à l'homme les moyens de tenir son rôle utile à la vie sociale: le menuisier doit apprendre à raboter, l'ajusteur à limer droit. Ceci étant acquis, ils pourront, par surcroît, obtenir la culture.

La culture de soi-même est un acte gratuit, accompli par l'homme pour sa propre satisfaction et pour entrer en cet état de grâce où il pourra se surpasser lui-même. [illegible]lement, l'homme y gagne l'agrément de son com-[illegible]s semblables.

L'instruction primaire est la forme la plus humble de la culture. Il n'est pas nécessaire à la société que le boulanger sache écrire, il suffit qu'il sache faire de bon pain. La science de l'écriture n'est utile qu'à lui seul. Nous ne disputerons pas de savoir si cette connaissance augmente ou non son bonheur: là, comme en toute chose, existe un équilibre.

Socrate, ayant bu la ciguë, se fit jouer un air de flûte, pour le savoir, dit-il, avant de mourir. Il nous donna ainsi le plus bel exemple de ce que l'on doit nommer culture.

La culture ne peut avoir — par définition — aucune utilité directe; elle satisfait notre appétit instinctif de connaissance, notre faculté d'établir des rapports et des analogies; c'est un appareil d'éclairage qui crée la perspective dans le champ des connaissances humaines, qui augmente nos facultés créatrices en les dirigeant.

L'éducation pourrait se définir, d'une manière très générale, l'art de former l'homme en tant que rouage de la machine sociale, de transformer l'adolescent, — être d'instinct, — en « gentilhomme ». J'entends par là un homme qui possède et développe des qualités de caractère, d'intelligence et de sensibilité qui le rendent apte à commander à d'autres hommes, à diriger des entreprises.

L'éducation a pour objet de développer harmonieusement, c'est-à-dire en conservant entre les parties un juste équilibre, le corps, l'intelligence, la sensibilité; nous ne considérons que l'intelligence.

Aujourd'hui, tout « gentilhomme » devrait pourtant savoir marcher, courir, sauter, danser, grimper, nager, monter un cheval, un vélo, une moto, conduire une voiture, tirer du fusil, du revolver. Tout ceci est plus important dans la vie que la science des différentielles, des quanta, des batailles de Napoléon, des affluents de la Loire.

Tout gentilhomme devrait savoir vivre, connaître les règles de courtoisie qui définissent les rites des actes quotidiens: s'habiller, manger, se présenter, écrire, pour

la plus grande commodité de chacun. C'est là un frein pour les passions instinctives, un brevet d'initié.

Tout gentilhomme devrait pouvoir apprécier une œuvre d'art, un monument, goûter une heure de musique. La culture artistique ennoblit, développe le goût des belles choses, et par là elle embellit la vie.

On ne conçoit pas, enfin, qu'un gentilhomme ignore les principes de la morale courante, et ne donne pas au moins le spectacle de son obéissance aux devoirs humains de charité, de respect des engagements, d'honnêteté et de loyauté, sans lesquels toute vie sociale devient singulièrement difficile. Nous citerons pour mémoire la solution religieuse de ce problème, sans entrer dans une discussion qui sortirait du cadre de cet essai.

§

L'éducation française a pour effet de tout sacrifier à la culture scientifique, qui met au premier plan l'observation des faits; elle apparaît ainsi comme essentiellement objective, réaliste et pragmatique; si elle donne le goût de la logique, du raisonnement cartésien, elle exalte l'esprit d'analyse et le principe d'utilité.

Le fait scientifique a toujours pour base une perception des sens, quel que soit le truchement des appareils amplificateurs imaginés pour remédier à notre insuffisance. La culture scientifique apprend à l'homme à raisonner d'après ses perceptions, à se défier de son imagination.

Or, rien ne démontre que le fait réel, perçu par nos sens, soit plus ou moins important que le fait imaginaire conçu par l'esprit. Il semble au contraire que, dans la vie, nos actes soient déterminés par les hypothèses que nous imaginons mieux que par les faits que nous percevons. En amour, en amitié, maintes décisions sont prises d'après les images que nous créons, les suppositions que nous fondons.

Par la prédominance donnée au réel, la culture scientifique fait appel au principe d'utilité. Le savant à l'état pur est un être fort rare. L'ingénieur est pratique: ce qui est bien est utile. A quoi peut servir cette découverte

et comment l'utiliser? Ce faisant, la culture scientifique va à l'encontre de sa propre définition: un acte gratuit.

La culture littéraire paraît mieux indiquée pour la formation de l'esprit de synthèse, par les exemples qu'elle nous offre, les connaissances spirituelles qu'elle enseigne, les idées générales, les opinions diverses qu'elle met en discussion.

Nous n'aurons pas l'outrecuidance de rouvrir la querelle des humanités, et ne disputerons pas sur l'esprit géométrique comparé à celui de finesse. Nous ferons toutefois remarquer que la culture littéraire n'exclut pas certain goût de la rigueur. Une curieuse parenté existe entre le style d'E. Renan et celui de Henri Poincaré, formés, l'un par la théologie scolastique, l'autre par les mathématiques, et soumis tous deux à une gymnastique spirituelle génératrice de rigueur, de sobriété, d'élégance.

C'est parce que nous croyons à la supériorité de l'esprit de synthèse, constructeur, sur l'esprit d'analyse, destructeur, que nous souhaitons au gentilhomme appelé inéluctablement à faire acte de gouverneur, de posséder l'esprit de synthèse.

§

Nous avons indiqué la confusion qui existe entre l'instruction professionnelle et la culture. Les mesures prises naguère en faveur de l'instruction gratuite et de l'école unique accentuent l'incohérence de notre conception actuelle. Une ruée d'enfants s'est produite sur nos écoles secondaires; cet appétit de culture ne laisse pas d'être inquiétant.

S'il s'agissait seulement d'un goût nouveau pour le savoir, le spectacle serait encourageant, mais nous craignons fort que cet intérêt soit utilitaire.

Si l'état de nos mœurs était tel que le diplôme de « lettré » fût un simple honneur — une décoration sans traitement, — nous applaudirions à son succès; mais nous redoutons que tous ces bons élèves ne songent plus tard à monnayer leurs parchemins, et cela nous paraît dangereux.

Les milliers d'étudiants et d'étudiantes qui suivent les

cours de nos facultés font-ils acte gratuit ? C'est peu probable! Il me serait agréable de penser que telle jeune femme, futur docteur en médecine, sera d'abord une maîtresse de maison avisée, une bonne compagne pour son mari. Sa science lui sera utile — par surcroît — pour mieux élever, mieux soigner ses enfants. Mais il me serait pénible de penser qu'elle va grossir le nombre des médecins besogneux, des infirmières obscures.

Il me serait agréable de penser que telle jeune fille, qui sort du Conservatoire avec un premier prix de violon, fera plaisir à son mari, à ses amis, par l'exercice de son art; mais il me serait pénible de la voir embaucher dans un orchestre de brasserie.

Dans nos vieux pays d'Europe, exploités depuis des siècles, la machine sociale est montée avec une précision suffisante pour qu'un bureau de statistique correct puisse prévoir les besoins d'une nation, et indiquer le rapport nécessaire entre la production des écoles et la consommation par la nation.

Il semble que l'Etat jouerait un rôle utile de régulateur en limitant à ces besoins largement calculés le nombre de diplômes qu'il délivre, — tout au moins lorsque ceux-ci constituent, — c'est le cas des médecins et des avocats, — le privilège d'un exercice. Ceci aurait l'avantage de mieux distinguer le parchemin honorifique, brevet de culture, du parchemin-titre, brevet d'artisan qui exerce un métier.

§

Rien n'illustre mieux l'incohérence de nos méthodes d'éducation que les programmes d'entrée aux grandes écoles militaires et administratives de l'Etat. Ces écoles ont pour objet de fournir à celui-ci ses cadres de « gentilshommes ».

L'Etat recrute ses élèves au concours, ce qui est un moyen objectif de sélection. Nous remarquerons en effet que l'homme redoute par-dessus tout le choix de son semblable. A supposer que vous ayez à choisir entre deux candidats, et que vous tiriez au sort, en l'absence des intéressés, l'heureux bénéficiaire, soyez assuré de la

solide rancune du vaincu. Que si vous effectuez ce tirage en leur présence, les candidats accepteront avec sérénité la décision du sort. C'est un fait d'instinct que l'homme accepte sans regret les arrêts du hasard. Le tirage au sort est un moyen commode de sélection, parmi des candidats équivalents.

Le concours nécessite, pour mesurer la valeur relative des concurrents, l'institution d'une échelle de comparaison arbitraire, d'un étalon de mesure.

On a choisi pour étalon l'intelligence, la mémoire, et l'échelle est représentée par un programme de connaissances, affectées chacune d'un coefficient qui devrait être proportionnel à l'importance que le recruteur attache à sa possession.

Objectivement, il ne paraît nullement que cette échelle de comparaison donne de meilleurs résultats que ne donnerait un barème d'athlétisme, de fortune ou d'esthétique; mais l'acquisition par les candidats de certaines connaissances épargne au recruteur l'enseignement de celles-ci; il peut semer directement sur un terrain préalablement défriché.

En recrutant au concours ses gentilshommes, l'Etat manifeste donc le désir d'exercer son choix parmi des hommes préparés par leur culture à recevoir une instruction professionnelle spéciale. Il serait logique — pour diminuer le travail de formation professionnelle — que l'Etat exigeât de ses candidats une culture nettement orientée vers les besoins des futurs gouverneurs.

§

Les programmes d'entrée de nos grandes écoles opposent à cette logique un démenti flagrant.

Nous examinerons à dessein le programme du concours d'entrée à l'Ecole navale, qui représente une moyenne assez harmonieuse des grandes écoles d'Etat.

Nous inscrirons avec étonnement les coefficients dont sont affectées les diverses matières :

Aptitude physique: coefficient	5 soit	4 p. 100
Lettres	44 soit	36 p. 100

Sciences ... . 74 soit 60 p. 100
Pour un total de .... 123 soit 100 p. 100

Si ce barème représente, dans l'esprit de ses créateurs, la culture du futur officier de marine, c'est donc qu'il peut être d'une santé chétive, d'une culture littéraire médiocre, d'une forte culture scientifique; il peut, sans inconvénient, ignorer les éléments de l'art et du savoir-vivre.

Interrogeons ensuite, sur son état, un officier de marine qui ne soit plus un jeune homme et voici ce qu'il nous dira:

« Le métier de marin exige d'abord une santé robuste: les quarts sur une passerelle par gros temps, les nuits blanches des exercices d'attaque, les séjours aux colonies exigent un cœur, un foie, des poumons solides.

« L'officier de marine dirige, instruit, conduit ses hommes, les mène à la bataille, pour vaincre avec eux. Il administre les entreprises coûteuses que sont les navires modernes, utilise un matériel complexe et délicat; il rédige maints rapports, résume et lit de redoutables dossiers.

« Il occupe dans la hiérarchie sociale une place honorable, représente son pays à l'étranger. »

Nous sommes en droit d'en conclure que le marin doit avoir bonne santé, être un chef au caractère trempé, un entraîneur d'hommes, un administrateur avisé, ayant de solides notions de droit, d'économie, un habile mécanicien, un homme à l'esprit orné, sachant vivre et d'un commerce agréable.

Le programme que nous avons examiné ne correspond à rien de tout cela. Il y a rupture d'équilibre entre la production et la consommation.

Ceci n'est pas particulier à l'Ecole Navale, dont nous avons pris l'exemple; les programmes de toutes nos grandes écoles sont viciés par ce singulier fétichisme de la culture scientifique, dont il importe de rappeler les méfaits.

Nous lui devons le pragmatisme, qui exalte le principe d'utilité, générateur d'un égoïsme forcené, néga-

teur de ce qui est vraiment humain: la charité, la générosité, le désintéressement.

Nous lui devons le matérialisme, qui affirme la supériorité du réel. Guerre au rêve! Guerre à l'imagination! Mort à tout ce qui n'est pas immédiatement perceptible: sentiments, beauté, tendresse! Sus au qualitatif! A tout ce qui élève, à tout ce qui ennoblit!

Nous lui devons ce besoin criminel de chiffrer l'impondérable, de considérer comme négligeables les valeurs spirituelles, d'introduire le raisonnement dans le domaine sentimental, de vouloir tout résoudre par une formule, un total, une moyenne.

Nous lui devons la platitude et la vulgarité de notre époque utilitaire, la faillite de l'idéal, le crépuscule de la fantaisie, la décadence de l'art.

C'est au fétichisme scientifique que nous devrons la redoutable civilisation des termitières, dont G. Duhamel prophétisa naguère l'avènement.

§

Nous suggérons — sans grande illusion sur leur prise en considération — quelques remèdes à un état de choses que nous croyons dangereux.

Nous souhaitons le retour à cette notion que la culture est un acte gratuit. L'adolescent doit être persuadé qu'un diplôme: baccalauréat, licence, est une simple distinction honorifique. Ce n'est pas même un outil propre à l'exercice d'un métier; la culture acquise ne dispense pas d'en apprendre un et de l'exercer avec habileté.

Nous souhaitons un équilibre harmonieux dans l'enseignement des trois formes de la culture: physique, intellectuelle, artistique. L'éducation anglaise donne peut-être à la culture physique une importance excessive; nous n'avons pas constaté que les ingénieurs, les médecins, les officiers anglais fussent inférieurs à leur tâche. Nous applaudirons lorsque les soins du corps, les sports, l'athlétisme figureront aux programmes de l'Université. Nous nous réjouirons de voir l'art enseigné à

l'Ecole, — non comme un divertissement, mais comme une matière digne du plus grand intérêt.

Nous souhaitons que les programmes soient mieux adaptés aux besoins, qu'une meilleure part y soit faite aux humanités. Puisque nous avons pris comme exemple le programme d'entrée à l'Ecole Navale, nous le verrions volontiers nanti des coefficients suivants:

Culture physique: constitution du corps, sports, athlétisme, savoir-vivre	20 pour 100
Culture littéraire: littérature française, langues vivantes, droit, histoire, géographie	30 — —
Culture scientifique: mathématiques, physique, chimie, économie, médecine	30 — —
Culture artistique: histoire de l'art, arts plastiques, musique, poésie, danse	20 — —

Nous souhaitons qu'une distinction soit établie entre les diplômes honorifiques et ceux qui constituent un brevet de maîtrise. Que la licence en droit, le doctorat en médecine soient nécessaires à l'exercice des professions de médecin, d'avocat, est fort bien. Nous envisagerions volontiers qu'ils ne soient point suffisants et que les diplômes d'exercice fussent mis au concours; nul ne conteste que les professions citées ne soient fort encombrées: nous ne verrions que des avantages à ce que l'Etat nommât les médecins comme il nomme les officiers ministériels, conformément aux besoins de la nation qui sont faciles à chiffrer.

Nous souhaitons enfin un enseignement moral. Sans doute la solution religieuse est-elle la plus simple et la plus efficace, puisqu'elle fait appel à l'idée de sanction certaine. Mais, quelle que soit la solution choisie, il est nécessaire de former l'adolescent à la vie sociale, qui implique des devoirs de l'homme vis-à-vis de lui-même, de son prochain, de sa nation.

Ainsi pourrons-nous espérer voir renaître dans les générations qui nous suivent les fleurs aujourd'hui flétries de la noblesse humaine.

GEORGES GUY.

LA VIVANTE VISITE DE L'ART ITALIEN A PARIS

—

La man che obbedisce all' intelletto.
MICHEL-ANGE.

Un émerveillement, si l'on songe à l'art italien, s'approfondit par le contraste de cette double, presque constante, effusion: une grâce jusqu'à l'extrême, aux confins parfois d'une encore délicieuse afféterie; une véhémence qui par moments dégénère jusqu'à se boursoufler de muscles sans emploi. La grâce s'assimile à une intensité de l'expression nulle part surpassée. La force, même débordante ou déchaînée, se discipline par l'obéissance à des rythmes où s'assouplit la vigueur du geste, la violence, qu'ils tempèrent ou dirigent, des mouvements trop brusqués. Des sommités, il en est par le charme; il en est, chez les artistes italiens, par le paroxysme de l'énergie. Que gagner si l'on confronte l'Angelico à Andrea del Castagno, à Michel-Ange le Ghiberti « de Paradis »? De tant de séduction suave comment est issue la fougue si formidable? Est-ce l'une, est-ce l'autre qui, sans cesse transformée, s'agrandit ou s'est éteinte? N'est-il point entendu que le souffle franciscain a propagé sa douceur d'humilité, que s'en imprègne l'art jusqu'au centre? Sans doute, sans doute. La pensée du saint d'Assise aspire à renoncer et affronte dans la joie la pauvreté; elle obéit et elle est chaste. Par contraste au désordre brutal des tyrannies publiques, à la déprédation, au mensonge, à la souillure exaltée de la discorde, des dissensions entre princes, contrées, bourgades, à l'assouvissement sournois ou lourdement triomphal de domination, de pillage, de meurtre, à la complication des querelles, des convoi-

tises qui s'acharnent en rivalisant de ruine et de massacre, à l'omission des devoirs étalée par le prêtre et par le laïc, au mépris de toutes faiblesses, au martyre des vaincus, aux appétits de la rapine, au débordement des exactions, à toutes les turpitudes, à tous les abus, les adeptes du bienheureux opposaient une simplicité qui, moins ingénue, eût été héroïque, une candeur sans honte, les vertus les plus hautes. Humbles, et à coup sûr les plus humbles, pour l'être à ce degré, que de grandeur enfouie en leur âme, quelle irréductible fermeté.

Ouvrons les yeux sur un Giotto. Les dons en lui se décèlent vite de la plus angélique pureté, d'une innocence exquise et à jamais préservée; ils se maintiennent, ils s'accroissent, ils émeuvent, se perpétuent, d'un bout à l'autre bout d'une lignée étrangement durable, parce que la base, l'armature, le secret, inconscient, le veut-on? vivace à coup sûr, de ces dons comportent pour élément essentiel et solide l'*ostinato rigore* qui, plus tard, s'imposera à la réflexion de Léonard de Vinci.

Laissons les gloses érudites expliquer l'ensemble, analyser le moindre des ouvrages que la munificence de nos amis transalpins confie temporairement à la garde de nos musées pour l'édification admirative de tout un peuple de visiteurs. Quelle incantation pour notre songe, que d'aspirations glorieuses mûriront d'une promenade au Petit-Palais des Champs-Elysées et encore, nous y comptons bien, au Jeu de Paume des Tuileries! Qui se pourrait dérober au triomphe de cette expérience quasiment inédite, où s'enrichit et se confirme ce que nous savions: l'art italien, interminable chaîne double depuis l'âge de ses débuts indistincts, se prolonge de nos jours?

De la peinture toscane, antérieurement au florentin Cimabue, au siennois Duccio di Buoninsegna, à peine soupçonnait-on une obscure filiation, selon le sens décoratif et religieux, de procédés, de formules, par quoi les mosaïstes rehaussent de leurs assemblages de petites pierres émaillées le dessin très cerné de cathèdres, de hautaines figures drapées hiératiquement et surgies comme d'un rêve. Des enluminures d'évangéliaires il s'en conserve un certain nombre; on les appréciait déjà à Paris, assure

Dante, mais la louange substituait au nom d'Oderisi d'Agubbio celui, plus jeune, de Franco le Bolonais, de même que, en peinture, le nom de Giotto à celui de Cimabue, et, dans les lettres, celui de Guido Cavalcanti au nom désormais effacé de l'autre Guido, Guinicelli de Bologne.

Or, au Petit-Palais, ce ne sont point les mosaïques qui emplissent les salles destinées au XIIe siècle et au XIIIe. Des peintures, âpres, farouches, violentes, ont précédé celles de Duccio et de Cimabue, ou leur sont contemporaines. De récentes investigations les ont tirées d'églises, de séminaires, de sacristies dans les campagnes pour les réunir aux réserves sacrées, cataloguées, étudiées, des collections primitives. La robustesse naît aussi tôt dans l'art latin que la délicatesse, ce témoignage nouveau en renforce, depuis les origines, la certitude.

Les historiens s'embrouillent, se débrouillent à plaisir. Nul document n'est omis, en ces festivités de l'intelligence, sinon, de par leur nature, l'œuvre des architectes, les fresques qui s'y intègrent, les bas-reliefs d'airain aux portes des sanctuaires, les marbres des tombeaux ou de chaires monumentales, les mosaïques de Ravenne, de Rome, de Venise. L'Italie entière est-elle donc à Paris? Non, certes. Venise s'enorgueillit d'une superbe, presque complète exposition de Titien, et aussi Parme du Corrège. Les touristes là-bas baigneront dans l'effervescence de l'extase; la profusion à Paris des « chefs-d'œuvre », comme ils disent, « de l'art italien », compte bien peu en regard de ce qui est resté en place; volumineuse en serait l'énumération, même cursive, on pense bien. Terre de surabondance, contrée insurpassée, ce ciel, ce sol fertile, divers, exaltant la pensée, emplissant le cœur; cités dont s'ordonne la magie en splendeur, ou si intimes dans la douceur quoiqu'elles se hérissent, tours crénelées, bien souvent de hargne et de défiance; race d'une activité souple et réfléchie, ardente avec de subtils raffinements, intelligente jusqu'en la provocation et l'astuce, en des délices de cruauté, et davantage dans le bon accord, l'apaisement fier et l'accueil. L'héritière privilégiée des hauts moments d'Hellas n'a point dégénéré, ô Dante,

d'Eschyle, ni de Pindare, ô grand d'Annunzio, non plus que de Sappho. Périclès s'y est retrouvé, et maintes fois un Thémistocle. Phidias s'y multiplie; Zeuxis et Apelle y sont distancés. Aucune nation n'est plus fervente et pieuse à son art, à la pensée. Si d'inexpiables iniquités, comme ailleurs, ont accablé le génie, du moins il n'a pas eu à pâtir du dédain étouffant, il n'a pas été supplanté par l'exclusive louange, le succès, des plus vils ou des médiocres. On le rabroue, on le nie, il se peut; nier c'est reconnaître; une injustice se répare plus à coup sûr qu'une ignorance.

La France, jusqu'en ces temps derniers, méconnut l'effort, les recherches, le labeur valable de ses premiers peintres, et leurs noms. Le désert indifférent, hormis pour deux ou trois, jusqu'au fastueux moment de Louis XIV. Baudelaire surprenait encore de dresser comme phares, à l'égal de Rubens, de Rembrandt, de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, en pleine gloire Puget, Watteau, dont la vogue n'était point venue, Eugène Delacroix. Les créateurs, quand on admet leur présence, se heurtent à l'hostilité, au sarcasme, au dénigrement. D'épisodiques succès ne démontrent point le contraire. Des écrivains, des artistes prônés peuvent n'être pas dénués de qualités authentiques; ce n'est jamais pour ces qualités qu'on les prône. On suscite contre Racine un Pradon, contre Voltaire un Crébillon, un Ponsard contre Victor Hugo, de même que contre Manet un peintre anémique sans accent, et quelque Barrias peut-être contre un Rodin. La mort rétablit les valeurs véritables. On le raconte. Est-ce sûr? Le fatras des romanciers contemporains s'effondre de jour en jour, il est vrai; mais, pour dénicher la grandeur d'un poète entre les autres plus négligé, ou le talent réel d'un prosateur de mérite, une patience d'années qui s'accumulent n'est pas toujours suffisante. L'ambition habile, la flatterie, les entreprises d'un trafiquant ou d'un profiteur conquièrent une renommée, l'établissent, le génie n'y peut rien. Toujours Villiers de l'Isle-Adam aura raison: qui ne porte pas en soi le sentiment de sa gloire ignorera à jamais la signification de ce mot. Sa destinée le prouve.

A des nullités qui triomphent les Italiens prêtent la main parfois peut-être, néanmoins ils ne s'aveuglent pas absolument. Les années passent. Les ombres tombent. Les lumières flambent sous un ciel calme. Incompris, Dante était encore respecté. Des êtres grossiers et les critiques ont bafoué Ronsard.

Nos enlumineurs, nos décorateurs de cathédrales accèdent parcimonieusement à la notoriété. La dignité d'artiste ne grandit point ces artisans. Les archives sont confuses, ou se taisent sur eux. Quelques noms de maîtres d'œuvre, de tailleurs d'images, peu de peintres. L'Italien se sentait estimé en proportion de l'honneur du métier qu'il exerçait, et de sa maîtrise encouragée, pour son faire, pour son savoir. Vers l'aube du seizième siècle, des princes avisés amenèrent de Rome ou de Milan des savants, des artistes. Léonard retiré près d'Amboise y est mort, les autres emplissaient de leurs ouvrages, même venus du Nord et plusieurs du pays, la Cour, le Palais, Paris, Fontainebleau.

Sienne, cependant, Florence encore et Pérouse penchaient à leur déclin.

Le faste des papes à Rome concentre et absorbe la production; l'opulente Venise suscite et encourage une nouvelle splendeur décorative et monumentale. L'art se fait de jour en jour plus regorgeant et somptueux. L'orientalisme pittoresque et doux de Gentile Bellini, la ferveur de foi et l'allégorie de Giovanni Bellini, le réalisme à la fois féerique et tempéré de Carpaccio se transposent, s'élargissent, s'accroissent: harmonieuse ampleur du décor, paysages, architectures; harmonieuse magnificence du vêtement; harmonieux épanouissement du corps humain, de ses attitudes, de ses proportions, de son éclat charnel, de ses valeurs lumineuses et de ses ombres; harmonieuse combinaison du coloris le plus riche, le plus chaud, où s'accentuent de clartés soutenues les approfondissements d'une obscurité plus ou moins légère, transparente, ou plus graduellement massive selon les cas; harmonieuse sérénité, majesté des passions observées et méditées qui s'ordonnent en toutes leurs relations au calme ou à la grandeur dominatrice de

la nature. La suprématie intellectuelle, par l'art, avant qu'elle se disperse à travers l'Europe, Flandre de Rubens, Pays-Bas, Espagne, France, s'épanouit, voluptueuse dans sa puissance de séduction, d'enveloppement, d'exaltation où plonge l'âme satisfaite du contemplateur, en cette magie de joie grave et triomphale, la peinture de Giorgione, de Palma, de Titien, de Véronèse, de Tintoret.

Plus complète qu'en notre Louvre, l'étude de cette évolution de prodige sera, pour un temps limité, plus facile, étendant, d'une cime à l'autre cime, cette guirlande de développements et d'acheminements, de réalisations aussi mûres que fécondes, tableaux, sculptures, décorations, où, selon le jugement admirable de Michel-Ange, toujours on le constate, *la man obbedisce all' intelletto,* la main obéit à l'intelligence. L'habileté de la main, n'est-ce pas tout? C'est tout, pour le peintre, l'artiste, le musicien, l'écrivain; ce n'est rien, c'est moins que rien, si elle ne se subordonne pas, si elle n'obéit pas à l'intelligence, qui est, en l'homme, la lueur de divinité l'élevant au-dessus des bêtes et de lui-même. Jamais dans ses changements successifs, jamais aux heures difficiles ou même pauvres, l'art italien n'a déchu en ce qui concerne l'adresse, la subtilité, la sûreté de facture; jamais il n'a renié la direction de l'intelligence, mais les ressources, la hardiesse de l'intelligence faiblissaient; ses desseins, ses buts, ses tendances, l'idéal se révélaient, dans la perfection même de la forme, hésitants, ternes, inférieurs. Les défaillances s'effacent, s'oublient. La tradition se renoue, une nouvelle ère de prospérité unit aux anciennes ses merveilles égales et différentes.

Duccio, ses deux saisissantes, ses deux caressantes *Madones,* des Franciscains, et celle qui provient de la Collection Stoclet, ses *Saintes Femmes au Tombeau;* de Cimabue le *Triptyque,* dégagé de ce qu'on appelait le travail « alla greca »; la *Crucifixion* padouane de ce Giotto qui renonce à la formule des mosaïstes, héritée des âges antiques, et initie à une tradition qui ne s'est point encore épuisée; les panneaux de Simone Martini que l'on conserve à Anvers, la *Vierge à l'Enfant* de Lorenzetti, c'est l'inestimable trésor, en contraste avec les pein-

tures violentes, plus anciennes, retrouvées depuis peu, d'où éclôt la gerbe d'honneur interminable.

Spiritualité fleurie et tendre des Fra Angelico, gravité souriante de Masolino da Panicale, transmise, plus ferme, à Masaccio; roideur savante, expressive, de Paolo Uccello, que Florence nous confesse, avec ce qui en passe et s'en transforme par le génie successivement d'un Pollajuolo (*Raphaël et Tobie, David* du Musée de Berlin), d'un Andrea del Verrocchio (*le Baptême du Christ*), d'un Filippino Lippi (avec son chef-d'œuvre de délicatesse et de grâce significative, *la Vierge apparaissant à saint Bernard*), d'un Ghirlandajo (*l'Adoration des Mages*), d'un Sandro Botticelli, dont est exposée, entre *la Vierge à la Grenade* et *l'Homme à la Médaille,* justement célébrée et émouvante composition, *la Nascita di Venere.* Le printemps féminin d'Italie, « la Primavera », accourt sur le rivage où aborde la conque de Vénus portée sur la mer au souffle des Zéphyres enlacés. Des fleurs parsèment les flots autour de la déesse nue, dont la chevelure est gracieusement défaite. Sa main gauche en retient sur le haut de ses cuisses le bout d'une longue torsade blonde; l'autre main est posée sur le sein. N'est-ce, un peu, l'allégorie de l'art? La forme sainte de la libre et chaste beauté est bienvenue au seuil du bois sacré! L'haleine d'amour l'y a amenée. La figure du renouveau, qu'anime et que charme sa présence, la vêt de draperies chaudes ou fines. D'où arrive-t-elle? Des pays, des temps les plus éloignés, toujours auxiliatrice, propice, à la fois jeune et vénérable. Elle grandit quand elle se transforme, solitaire, mystérieuse, elle demeure, elle séjourne, reflète en des miroirs de feu les aspects enfiévrés ou paisibles de son visage, de son sourire, de sa mélancolie. Elle enchaîne les âmes, elle transporte les esprits, qui, au crépuscule de son départ, en demeureront inconsolables, et qui s'aviseront de s'expatrier à travers le monde pour recueillir les vestiges troublants de son passage, pour l'adorer où qu'elle puisse être, pour la reconduire en leur patrie, dans leur famille, même si l'image s'est flétrie, mutilée, privée en partie de ce qui, en leur cerveau, en leur cœur, s'alluma à son aspect de joie supérieure, de culte du

beau et du divin. En tous lieux elle s'arrête, demeure, ou invariable, ou constante. Elle est l'amour, toute fête du rêve, de l'imagination; elle est la musique, la poésie, l'art, le bonheur des sens, elle assure la pérennité de l'espèce, elle est la source originelle, la secrète essence de toutes choses. Perpétuellement elle naît, renaît, sensible, inspirant l'intelligence; sa lumière jamais ne s'éteint.

Que ne peut-on marquer solennellement la sublime continuité dans la dissémination des inventions et des procédés? Présenter à la compréhension de chacun la valeur excitante et régulatrice du rythme qui se propage d'une contrée à l'autre, d'une race à l'autre en dépit des influences réciproques, durables ou momentanées? Toute barrière est fictive, tout participe à chaque chose et en recueille le bénéfice; le livre n'est pas indépendant du tableau, d'une cantate, d'un oratorio, d'une construction de pierre, de la mobilité symbolique d'une danse.

D'inéluctables bornes se multiplient que déterminent les exigences de l'esprit. Pour définir, il faut restreindre, et limiter avant de classer. Néanmoins, l'esprit se doit à lui-même de parfois se souvenir, les obstacles forgés selon les besoins ne sont qu'imaginaires, ils ressortissent à des catégories inexistantes ou inséparables en fait; matériellement ils sont dépourvus d'existence.

Si l'art entier de l'Italie apparaît au Petit-Palais, au Jeu de Paume, cela n'est vrai que du plastique et indépendamment des prolongements, d'une réceptivité nécessaire, des répercussions entre arts indigènes et étrangers, et, plus encore, entre arts que nos nomenclatures séparent, au profit de chacun, arbitrairement. Angelo Poliziano agit sur Sandro Botticelli, et Lucien en décrivant *la Calomnie* d'Apelle. La Bible, les mythologies, les fables et inventions des poètes, de philosophes parfois, suprêmement, en Toscane, des grands humanistes guident dans leurs entreprises les artistes, et se trouvent soutenues par eux. Rubens se forme ou s'achève au contact par lui très recherché de l'art vénitien, dont il communique le frisson secret et l'allure grandiose, le pathétique à ses compatriotes, aux Espagnols, à des Français et, par l'intermé-

diaire de Van Dyck, aux portraitistes de Grande-Bretagne. Par contre, Antonello de Messine procède des Flamands. Giorgione contient un poète, un musicien, de même qu'Arioste ou maint autre chanteur suggère, s'il ne peint, selon la vision et les expériences d'un peintre. Il sied qu'une spéculation aux vues larges comble les déficiences, et dédaigne de séparer, ne voulant plus amoindrir.

Les Lombards, les Vénitiens, déjà au XVe siècle, touchent à cette clairvoyance globale, Mantegna, Vinci mieux qu'aucun, à coup sûr, puis le formidable toscan Buonarroti, de qui *la Sainte Famille,* le « tondo » des offices, l'unique tableau qui ne soit un mur ni un plafond, nous est communiqué. Ensuite l'ambition s'universalise; Raphaël est figuré fortement, diversement, par plusieurs de ses *Madones* illustres: *Vierge du Grand-Duc, Vierge à la Chaise, Vierge Esterhazy* (Buda-Pest) et par sa *Donna Velata* et par *la Muta,* portrait de sa mère, qu'il faut aller voir à Urbin, où il naquit, et par le *Saint Sébastien* de Bergame. Corrège voisine, dans sa souplesse dorée et sensuelle, avec certains de ces académiques négligés à l'excès après qu'on les eut à l'excès exhaussés dans des louanges outrées, mais les Carache, Guerchin, surtout le Caravage, leur adversaire, avec cette admirable *Vocation de saint Mathieu,* honneur de l'église romaine de Saint-Louis-des-Français, et avec son *Bacchus,* ne sont nullement méprisables, ni même Guido Reni, souvent mièvre et agaçant.

C'est, au XVIIIe siècle, toujours Venise qui triomphe par le mouvement diapré, le délice, l'animation du vrai, insaisissable et pénétrant, Longhi amusant dans sa grâce alanguie, les Canaletto, les Guardi, enfin le décorateur attardé, ardent et glorieux, Tiepolo. Puis une lacune, la gloire passe aux écoles du dehors, le noble souci ne reprend que dans le cours du XIXe siècle, se pliant trop aisément à des modalités passagères de faux brillant mondain, de complaisance, de mollesse ou de vigueur plus simulée que réelle. Que nous présente de cette phase de l'art italien le Jeu de Paume? Le plus affirmatif de ses recherches et de ses efforts, j'imagine; un départ éprouvé

vers l'originalité qui se reconquiert et la sincérité indomptable du vouloir comme de l'exécution...

A Milan, voici plus d'un quart de siècle assurément, je déjeunais, un jour, avec un des animateurs premiers du renouveau méditerranéen, un des initiateurs de ce salon de Venise où se confrontent à périodes régulières les peintres de tous les pays: le bon, le joyeux, l'enthousiaste et sensible Vittorio Pica. « Etes-vous allé, me demandait-il, voir notre exposition universelle? » Brutale secousse, j'avais passé une matinée de rêve et de bonheur dans l'adorable palais Poldi-Pezzoli; je n'avais point songé qu'il pût y avoir, dans la même ville, une de ces tumultueuses foires de produits de toute espèce, honneur du commerce et de l'industrie. « Si vous voulez, ajoutait-il, venez. J'y ai organisé la section d'art; vous en serez satisfait. » Ces artistes, leurs noms m'étaient familiers, et leur trompeuse renommée; je connaissais leur habileté manuelle surprenante, qui les empanachait sans exception d'attitudes mélodramatiques et forcées, à moins qu'ils ne fussent maniérés et conventionnels, d'une sensibilité de café-concert, ou entêtés de sujets conformes à la plus plate esthétique des chromolithographies dont la vogue banale avilissait l'époque. Or, ce que me montrait Pica ne ressemblait à rien de tel. Par les artistes même desquels j'avais l'effroi, je voyais des œuvres de début, des essais, parfois moins experts, mais emplis d'une noble et convaincue et jeune impétuosité, d'une sincérité impromptue, chaleureuse, débordante, des recherches de vie, de désintéressement et d'amour. Je n'ai jamais oublié cela. Le trop de facilité, on y succombe si le succès entame la volonté. Une âme sans mesure par le génie se roidit seule aux séductions trop moelleuses et perfides. Ils fléchissaient en vue de distinctions, d'un accueil dans la « bonne société », de la richesse, et pour qu'on parlât d'eux dans les journaux. Misère d'où ne résulte que l'impression d'une regrettable perte, gaspillage de talents en puissance, de second ordre, c'est possible, mais déjà désirables à défaut du grandiose toujours rare, de l'héroïque, du pénétrant dont, en dépit des pièges, eussent crû l'obstination et la rigueur. La leçon,

infligée avec tant de rudesse à, peut-être, un siècle entier, finit par roidir les courages. Les contemporains, en Italie, non plus que les meilleurs, délicats ou forts, en aucune contrée, ne se laissent corrompre à des appâts vulgaires. Leur cerveau est tourmenté par des théories spécieuses, mais ils n'écoutent que leur foi personnelle, ils n'éprouvent que leur conscience.

Pour quel motif l'Italie, pays où affluent les touristes en quête d'émotions d'art et de paysages, s'est-elle à notre profit dessaisie, cette saison, d'une quantité considérable de ces merveilles qui sont sa gloire et font son orgueil? Susciter un défilé innombrable d'incompréhensions et de sottises, la mode obligeant un peuple entier avec ses hôtes de hasard de participer à un engouement bien préparé, contraindre la multitude des indifférents à paraître s'enthousiasmer de chefs-d'œuvre pour eux sans voix, puisqu'ils sont eux-mêmes vacants de cervelle et de sensibilité, encombrer les galeries du flot jacassier des inanités mondaines et d'opinions sur commande, cela ne constitue pas un but en vue duquel on expose à tous les risques du déplacement d'irremplaçables trésors. Les instigateurs, les organisateurs de l'exposition n'ont point reculé en songeant à tous les périls à prévoir, ni aux imprévisibles. Pourquoi? Parce que c'est la plus fastueuse occasion de sceller, de couronner le retour de confiance, d'amitié fraternelle entre les deux nations latines? Sans doute, mais, j'aime à le croire, avec le sentiment d'accomplir, mieux qu'une expérience, la démonstration d'affinités les plus précieuses, fondamentales, dans leur façon d'envisager, de développer, de préparer sans cesse le suprême des devoirs intellectuels, leur mission de culture et d'exhaussement de l'homme à l'infini au-dessus de lui-même.

« Il est peu d'occasions aussi intéressantes », — s'écrie Baudelaire, en 1855, « il est peu d'occasions aussi intéressantes, aussi attachantes, aussi pleines de surprises et de révélations pour un critique, pour un rêveur dont l'esprit est tourné à la généralisation aussi bien qu'à l'étude des détails, et, pour mieux dire encore, à l'idée d'ordre et de hiérarchie universelle, que la comparaison

des nations et de leurs produits respectifs. Quand je dis hiérarchie, je ne veux pas exprimer la suprématie de telle nation sur telle autre. Quoiqu'il y ait dans la nature des plantes plus ou moins saintes, des formes plus ou moins spirituelles, des animaux plus ou moins sacrés, et qu'il soit légitime de conclure, d'après les instigations de l'immense analogie universelle, que certaines nations — vastes animaux dont l'organisme est adéquat à leur milieu, — aient été préparées et éduquées par la Providence pour un but déterminé, but plus ou moins élevé, plus ou moins rapproché du ciel, — je ne veux pas faire ici autre chose qu'affirmer leur *égale* utilité aux yeux de Celui qui est indéfinissable, et le miraculeux secours qu'elles se prêtent dans l'harmonie de l'univers. »

Laissons à part la déclaration implicite de spiritualité chrétienne, à quoi Baudelaire avait ses raisons de tenir. Ce qu'il affirme de l'utilité d'une comparaison entre les productions des nations les plus diverses dans le dessein commun d'élargir et de maintenir par les œuvres de leur génie l'harmonie de l'univers s'entend mieux dans le domaine de l'art et de la poésie qu'en tout autre, puisque toujours le but de leur essor est d'atteindre à la communion des esprits et des cœurs dans une région supérieure, sans s'arrêter à des résultats de satisfactions matérielles et immédiates.

La démonstration, limitée à l'exemple de l'Italie, apparaît d'autant mieux significative que son évolution à travers les siècles fut avec la nôtre solidaire, et que, désormais, grâces en soient rendues aux dieux! nous nous reconnaissons, des deux côtés des Alpes, déterminés à multiplier les effets heureux de cette entente. Autrefois se multipliaient les échanges. Les plus grands esprits de France, demeurons dans les purs parages de l'art, s'enrichissaient et s'épuraient au contact des Italiens. Jean Bologne, flamand de Douai, se modelait, sculpteur, sur Michel-Ange et devenait un maître parmi ceux de la Péninsule. Nicolas Poussin, Claude Gellée, envoûtés par Rome, ne furent pas moins romains que, par la naissance, celui-là des Andelys, celui-ci lorrain. Qu'eût été Corot, s'il avait suivi la voie première d'où la découverte

de l'Italie le délivra? Si sur elle l'influence française se perçoit moins aisément, parce qu'elle reste discrète et commence à une date plus récente, elle n'en est pas moins efficace, à mesure que le temps avance, en la stimulant à l'équilibre, — les Italiens tendent volontiers à l'extrême, — à la pondération, par un rappel singulier vers cette vertu des Florentins primitifs. Ses écrivains en grand nombre compulsent, écoutent la France; des peintres aussi, avant même l'infortuné Modigliani.

Que peut-il, en résumé, résulter, un jour, de la présente exposition? Outre une pénétration meilleure de nos qualités, les êtres de bonté, de clarté, de finesse et de lumière subiront le bienfait d'une obsession méditative, saine et propice. Leur enthousiasme les convaincra de bien des méprises; ils redresseront maintes erreurs. Nous nous débarrasserons du fatras maladif de spéculations vaines et ténébreuses. Nous rendrons hommage au soleil. Nous nous sentirons ramenés au sentiment du scrupule et à la raison. Dans une matière forte nous construirons de l'intelligent:*la man che obbedisce all' intelletto;* — nous affirmerons ensemble notre vœu, notre désir « d'utilité égale », par l'aspiration et par la réalisation « dans l'harmonie de l'univers ».

ANDRÉ FONTAINAS.

POÈMES

—

LOUANGE DE L'ETE

Loué sois-tu, magnifique Eté,
Pour ton ardeur et pour ta puissance!
Dans les parfums, la plaine a chanté
Tes midis lourds, tes soirs d'abondance.

Mais qui dira ton plus humble don,
Ce frisson fin de la folle avoine,
L'heureux silence où tinte un bourdon,
La salle d'ombre où dort la pivoine?

—

L'EAU BLEUE A PLEINS BORDS...

L'eau bleue à pleins bords emplit les quais roses
Où l'or délicat du jour a glissé
Et la pierre en fleur a l'éclat des roses,
Autour du Port-Vieux en coupe creusé.

Teintes de safran, de pourpre ou d'aurore,
Effleurant la mer où court un frisson,
Des barques s'en vont pour passer encore
Comme le refrain dans une chanson.

Tout est animé de notes joyeuses.
On voit au soleil les oursins brunir
Et l'amère odeur des algues soyeuses
A l'odeur des fruits peut se réunir.

Ce coup d'œil hardi qu'ont les écaillères
Jaillit, tel un rire, au-dessus des tas
De nacre croulante aux mille lumières
Et de lourds citrons roulent sous les pas.

Notre illusion fait son tour du monde;
Voici le turban d'un oriental,
Un marin du nord à la barbe blonde,
Ce nègre vendeur d'objets de métal.

Parmi les remous, la ville charrie
De multiples dons au flot enjôleur
Et la vie abonde et la foule crie
Mêlant ses courants, heurtant ses couleurs...

Mais comme un beau cygne entr'ouvrant ses ailes
Vers un horizon de sérénité,
La tartane dont la proue étincelle
Livre sa voilure au souffle d'été.

—

PASTEL

Adélaïde, en ce boudoir
Qui fut le vôtre,
Pour vous je m'attarde ce soir
Auprès d'une autre.

C'est la lueur d'un feu de bois
Qui vous inonde,
Jeune visage d'autrefois,
Aïeule blonde!

Et comme gagné d'un reflet
De grâce exquise,
Cet intérieur désuet
S'idéalise

J'y rêve au pouvoir de vos yeux
De violettes,
A ces repentirs précieux
Qui le complètent.

Vous êtes là dans vos atours
Louis-Philippe;
Votre ample robe a les contours
D'une tulipe.

Et, pour tromper leur nonchaloir,
Vos mains fragiles
Voltigent sur le dévidoir
En bois des îles.

—

LA VIGNE VIERGE...

La vigne vierge à ma porte
Tend des rameaux empourprés
Et c'est la douceur qu'apporte
Le déclin des jours dorés.

Sur l'étroit jardin d'automne,
Lueur parmi les lueurs,
Flotte l'essaim monotone
Des éphémères berceurs.

De la rose exfolliée
L'odeur se mêle à l'odeur
De la fragile feuillée,
Des pétunias en fleur.

Délicate solitude!
Le temps s'est-il arrêté
Pris à cette quiétude,
A cette limpidité?...

Mais l'ombre où fraîchit la pierre
S'avance insensiblement
Vers le seuil que la lumière
Tiédit encore un moment.

Et, sous le flux qui l'efface,
Quand meurt le rayon discret,
Au fond de mon âme passe
Comme une ombre de regret.

—

AU LARGE

Rapidement a passé l'Aurore.
Elle a jeté ses fleurs dans la mer;

Un peu de pourpre y vacille encore,
L'azur s'étend sous le souffle amer.

Dans la fluide nacre se mire
Un jour nouveau, blond comme le miel;
La fugitive image y chavire
Des grands oiseaux errant dans le Ciel.

Et si l'on voit à l'entour des treilles
Etinceler les essaims heureux,
Les lueurs ont des danses d'abeilles
Sur l'infini des flots onduleux...

Toi qui conduis ton étroit navire,
Toi qui te sens si faible et si fort,
Ne lutte plus! Le bon vent t'attire
Au but caché que garde le sort.

La perle d'eau jaillit sous l'étrave
En gerbe lourde et roule à ton bord;
La vie afflue en ce rythme grave
Où se répète un multiple essor.

Tout en larguant l'amarre, naguère,
Quand tu fuyais l'asile abrité,
Tu délaissas le souci vulgaire
Pour de beaux jeux de témérité.

Vogue parmi les algues de soie,
Seul au désert de l'onde et sans peur,
Environné de vibrante joie
Et comme irradié de splendeur!

ANNE HARDOÜIN.

LA MORT DE COPPÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE

1908

(*Fragment*)

—

Samedi 23 mai. — Coppée est mort cette après-midi, vers deux heures. Cinq jours après sa sœur. Une agonie de cinq heures d'étouffements. J'ai appris cela en arrivant au *Mercure*, à 4 heures, par Retté, qui venait de la rue Oudinot, où il était allé pour le voir. Un grand désir m'est venu de le voir mort, ce désir que j'ai chaque fois que meurt quelqu'un que je connais, le besoin irrésistible de voir la grimace qu'il fait, de regarder cela de près, et je suis allé rue Oudinot, pour voir s'il y avait moyen d'entrer. J'aurais eu Larguier sous la main, sûrement j'aurais réussi à entrer avec lui. Rue Oudinot, je suis d'abord resté devant la porte, n'osant guère me risquer. J'ai ensuite questionné un monsieur qui venait d'entrer et qui ressortait. Il paraît qu'on ne recevait personne. J'ai vu arriver des individus, serviette sous le bras, allures de clercs de notaire, ou peut-être tout bonnement de commis de pompes funèbres, — et entrer près d'une demi-douzaine de prêtres. J'avoue que cette invasion religieuse m'a un peu refroidi. Un chat se promenait dans la cour, et j'ai pensé aux chats de Coppée, sept, je crois, et à ce qu'on va bien pouvoir faire d'eux. Je me suis aussi amusé à regarder jouer aux cartes, chez le petit marchand de vins au coin de la rue Rousselet, ce petit vieux bonhomme qui ressemble, de profil, de façon si frappante à mon père, avec une petite calotte de drap comme lui, le même nez, la même mous-

tache, la même coloration du visage. Tous les jours que j'ai vécus rue Rousselet pendant trois ans me revenaient aussi.

Après une demi-heure de flânerie ainsi, j'ai vu sortir de chez Coppée Gauthier Ferrières qui m'a salué, que j'ai salué et qu'enfin j'ai abordé, nous connaissant assez de vue l'un et l'autre, pour que cela ne puisse pas l'étonner outre mesure. Je l'ai mis au courant de mon désir, tâté pour savoir s'il y avait moyen de réussir, sinon aujourd'hui, du moins demain. Il n'y avait, il n'y a rien à faire. La famille est là qui garde le mort et il paraît qu'on va tout de suite transporter Coppée à l'église, où on se réunira pour les obsèques. Gauthier Ferrières avait été prévenu par dépêche et il a passé auprès de Coppée un bon moment. Il m'a dit qu'il est redevenu très beau dans la mort.

Je disais à Gauthier Ferrières que l'existence de Coppée depuis un an est vraiment une fin de vie lamentable. Il m'a raconté que jusqu'en décembre dernier, Coppée était assez résigné à mourir, ne voyant nulle chance d'en sortir. Puis l'illusion lui était revenue. « Je guérirai, disait-il, je guérirai. Je resterai infirme, voilà tout. » Il entendait par là qu'il serait désormais privé du langage, par suite de l'atrophie de sa langue, sous l'effet du cancer. La mort même de sa sœur n'avait pas atteint cette illusion, et il s'était même commandé un nouveau vêtement pour porter le deuil de sa sœur « dès sa première sortie », comme il disait, qu'il entrevoyait assez prochaine. Aujourd'hui même, le tailleur était venu lui livrer ce vêtement.

Nous avons ensuite parlé de la prochaine brochure du *Mercure,* que Coppée ne verra pas, comme il en avait témoigné le désir à Ferrières. Il est vrai qu'il ne devait pas être à un document près de cette sorte, étant donné qu'on a tant écrit sur lui. Nous avons parlé du portrait à mettre dans cette brochure. Ferrières a su, par Vallette, que j'ai une photographie intéressante, rare. Nous en reparlerons ensemble.

Nous nous sommes quittés au coin de la rue de Sèvres et du boulevard Montparnasse, notre conversation s'étant

passée de la porte de Coppée jusque-là, en marchant. Ferrières était avec Landry, l'ami de Huysmans, — je l'ai su parce que je lui ai demandé si ce monsieur n'était pas Landry, — et un autre monsieur. Ils allaient faire une visite.

Je pensais à Gauthier Ferrières, pendant qu'il parlait. Sous ses airs affligés, il devait certainement penser à l'actualité de sa prochaine brochure du *Mercure,* au souvenir que Coppée lui a peut-être laissé, aux souvenirs, aux détails personnels qu'il a sur le mort, à la petite importance que lui donne en ce moment sa qualité d'intime, de familier. Je lui en ai dit un mot. « Il faut bien parler de cela, puisque la littérature ne perd jamais ses droits. Vous allez sans doute compléter votre brochure? N'est-ce pas, maintenant, c'est une chose close. » C'est, en effet, son intention.

Après l'avoir quitté, je suis revenu rue Oudinot, dans l'espoir de rencontrer peut-être Larguier. Ne le voyant pas, je me suis décidé à rentrer dîner, après avoir mis à la poste la lettre que j'avais préparée au Mercure, pour lui dire mon désir de voir Coppée mort, et lui demander, s'il croit qu'il y ait moyen, de venir me chercher demain matin.

Je pensais, en revenant, que c'est une curieuse impression, celle de la mort d'un individu qu'on a connu, au moins de vue, qu'on a rencontré si souvent, l'impression de la disparition, de la suppression. On le revoit comme on le voyait, tel qu'il était, avec son allure, ses tics. Coppée, par exemple, marchant avec l'air de retomber tour à tour sur chaque jambe, l'air mélancolique, parlant tout seul, comme s'il se récitait des vers, faisant même quelques légers gestes d'une main, d'un bras, le dos un peu voûté, balançant les bras, la tête suivant les mouvements du corps, la bouche serrée, les yeux si bleus, si fureteurs dans son teint de brique, la bouffée de fumée de la cigarette, sa façon d'enjamber le pas de sa porte cochère rue Oudinot, de parler seul en marchant, — et puis, tout d'un coup, un trait sur tout cela, biffé, enlevé, disparu. Quand je songe qu'il n'a tenu qu'à moi de contenter mon grand désir de le connaître, malgré ses histoires

le patrie et de bon dieu. Je suis certainement loin d'être ou de tout ce qu'il a écrit, prose ou vers, bien que ceraines parties n'en soient pas laides, et me plaisent assez, e côté parisien, léger, flâneur, gamin de Paris, les tableaux de quartiers, les souvenirs du vieux Paris, une sorte d'ironie, — de blague, plutôt, — sentimentale, — quand ce n'est pas trop délayé, pleurnichard, « papa, naman, mes sœurs », ni gâté tout à coup par une poussée le vulgarité, ce ton « petites gens » auquel on aurait raiment dit qu'il s'appliquait. C'était plutôt l'homme, nis à part son cocardisme et sa bigoterie, dont je crois l'ailleurs qu'il ne parlait jamais. Il y avait là quelque hose de physique. Il avait un visage qui me plaisait, la orte de visage que j'aime chez un homme. Je le renconrais et le regardais avec plaisir. Il me plaisait, et toutes es idées m'agaçaient. Curieux mélange. Enfin, maintenant, il n'y a plus à y revenir. Le Passant est passé. On e jouait encore hier soir à la Comédie, *le Passant.*

Cette mort est tout de même un événement. Les ournaux de ce soir en sont remplis: « Le grand écriain », « le grand poète ». Comme ils y vont! Nous verons cela dans quelques années. Certains journaux en nt même composé toute leur manchette: la mort de François Coppée, — en caractères énormes. Toujours 'allusion au visage napoléonien, aussi. Les phrases inales d'un article de *l'Intransigeant* ne sont d'ailleurs as mal.

On ne verra plus, sur cette belle face de proconsul, le ourire des lèvres minces répondre au sourire des yeux. La ouche s'est tue; les yeux se sont clos à jamais, et le cœur lu poète ne palpite plus que dans son œuvre...

Morisse me racontait, cette après-midi, un mot de Copée dit par lui à Samain, sur Mendès: « Mendès, ce vieux age doublé d'un vieux juif. »

Au lieu de passer ma soirée à rêver sur tout cela, il ne faut faire dare dare le critique dramatique, au moins uit pages du *Mercure*, à mettre à la poste demain dinanche avant 6 heures, directement pour Poitiers.

Dimanche 24 mai. — J'étais en train de travailler à ma chronique, ce matin, à 10 heures, quand Larguier est arrivé, pour m'emmener chez Coppée. En bas une voiture, où attendait Derennes, et nous sommes partis rue Oudinot. Mon désir n'a pas été réalisé. Coppée a défendu qu'on le laissât voir. On n'a fait exception, malgré cette défense, que pour ses familiers, les jeunes écrivains habitués de ses samedis, et Larguier et Derennes seuls ont pu entrer le voir, quelques minutes, pendant que j'attendais dans une petite salle à manger. Le secrétaire, Couturier, que j'ai rencontré bien souvent sans savoir qui il était, m'a présenté ses regrets et j'ai dû m'excuser moi-même.

Toute la maison, d'après le peu que j'en ai vu, est très simple, très « petit bourgeois ». Pas d'objets d'art. De vieux meubles acajou et tapisserie démodée, de vieilles petites peintures fades. Seulement, dans la salle à manger et le salon, des bustes, des portraits de Coppée à différentes époques. De la chambre mortuaire entr'ouverte pour l'entrée de Larguier et de Derennes, un miaulement de chat s'est fait entendre. Un autre se promenait du côté de la cuisine, que j'ai caressé. J'ai surtout remarqué un portrait de Coppée — une peinture — enfant vers neuf ans, coiffé aux enfants d'Edouard — (un très joli enfant, les mêmes traits fins, les mêmes doux yeux) — et un autre portrait, une peinture également, Coppée probablement à dix-neuf ou vingt ans, une chevelure énorme, le visage très maigre, très « premier consul » avec le bleu très marqué de la barbe rasée, une vraie physionomie de jeune comédien, comme en offrent certaines photographies de l'époque. Son « iconographie » littéraire a d'ailleurs dû commencer très tôt, car le buste en marbre de la salle à manger reproduit le Coppée de ma petite photographie, à l'époque ou peu après l'époque du *Passant*.

Larguier et Derennes m'ont dit que le spectacle de Coppée mort est affreux. « Plus rien. »

Au bout d'un quart d'heure, nous sommes partis et sommes allés passer un moment à la Closerie des Lilas. « Maintenant, il sait à quoi s'en tenir », s'est mis à dir

.arguier. « Comment, lui ai-je dit. Mais il me semble ue nous savons aussi à quoi nous en tenir. Vous ne royez pas qu'il y ait à en douter, je pense? — Hé, hé, -t-il repris, je ne sais pas. C'est très mystérieux. Il y peut-être quelque chose. — Eh bien! lui ai-je dit, je e suis pas comme vous, et je mettrais bien ma main au eu qu'il n'y a rien. Toute la vie l'enseigne, il me semble. .a naissance est un phénomène physique, la vie en est n autre, et la mort un autre encore. Si vous croyez que e me sens rabaissé à l'idée que je suis né d'un accoulement semblable à celui des animaux et que je mourrai omme un animal, non. Je trouve, au contraire, cela out aussi grand, pour ne pas dire plus, que vos histoires e bigoterie. C'est encore de la rhétorique, tout cela, la hétorique de l'existence, la manie des gens qui mettent es phrases sur tout. » Derennes, lui, était tout à fait vec moi.

J'ai ensuite quitté Larguier et Derennes et suis rentré. ongs articles dans les journaux, des portraits, anciens, écents, jusqu'au portrait du Coppée décharné de *l'Illusration,* en mars dernier. Un article de Lemaître dans *Echo de Paris,* où il y a des traits justes. Mais à côté, uelle pauvreté, cette lettre de Coppée à propos de la ort d'un officier au Maroc, — « notre grand Déroulede », « mort au champ d'honneur », « honorons de tels orts », « héros français », etc., etc. Est-il possible qu'un omme qu'on disait avoir de l'esprit en soit arrivé là, à tre aussi bête? Et ce que Lemaître raconte de ses satisctions chrétiennes, à propos de la bénédiction du pape. 'est lamentable, il n'y a pas d'autre mot.

Un petit article du *Journal* donne des détails sur les erniers moments. Coppée a très bien senti — Gauthier errières me le disait hier — qu'il allait mourir. Sa ngue paralysée depuis plusieurs mois, il a fait comrendre par gestes que la fin approchait, puis a demandé e quoi écrire, et a demandé qu'on aille lui chercher vicaire de Saint-Sulpice. Depuis six mois, il a, paraît-il, ktrêmement souffert. Une vie si heureuse, quelle fin mentable. Il est difficile de n'être pas pitoyable à une elle souffrance physique. Sans la bondieuserie, il y aurait

eu une certaine beauté dans cette mort, douloureuse presque solitaire.

En réalité, il était bien resté le « petit bourgeois ». Rien ne l'avait changé, ni les succès, ni les honneurs, et cel est du reste plutôt à son éloge, gardant toutes les traces de son origine, disant « une homme », — je l'ai entend prononcer ainsi à l'inauguration du monument Sainte-Beuve, au Luxembourg, — mangeant sur une toile ciré. La fortune ne lui avait même pas donné le goût d'u peu de luxe, l'idée du beau linge, d'une belle napp fine, qui rend un repas plus agréable. Signe d'une mé diocrité innée, cela. Une vie heureuse, après tout. D'abor l'enfant délicat, maladif, choyé par toute la famill puis le jeune homme, beau, presque tout de suite cé lèbre, aimé des femmes, poussé par elles, marchan d'honneurs en honneurs, restant attaché au milieu dan lequel il était né, n'en reniant rien. Il y a là une sim plicité assez jolie, tout à fait belle, même.

Que la qualité de sa poésie soit un peu basse, c'éta quand même un poète, plus poète que Heredia et qu Sully Prudhomme. Il avait rendu la rue Oudinot célèbr Maintenant, c'est un lieu commun littéraire qui va dis paraître. On démolit beaucoup dans le quartier. On me tra sans doute bientôt bas sa maison pour élever à l place une grande bâtisse modern-style. Il ne restera plu rien de ce cadre célèbre et charmant, la vieille cour, petit pavillon défraîchi sur la droite, les petites pièc modestes, l'étroit jardin parisien.

Lui-même, c'est quelque chose d'un quartier de Par qui s'en va, comme une vieille et jolie maison mise bas. Il était tout le quartier, en effet, et son homm célèbre et aimé. On ne le rencontrera plus, le soir, ve cinq heures, montant la rue Rousselet et passant ru de Sèvres pour aller au Café des Vosges, et attab là comme un bon bourgeois, — ni le dimanche aprè midi sur le boulevard Montparnasse, du côté de la ru Delambre, où habitait sa maîtresse, fin, simple, disti gué, l'air rêveur et mélancolique, avec ce visage q tout le monde connaissait et qui faisait s'arrêter se retourner tout le monde.

Où est le temps de la rue Monsieur-le-Prince, quand j'avais dix-neuf ans, que j'écrivais des vers coppéens, et que je venais flâner rue Oudinot, et regarder, de la porte, la maison du maître?

Quelle émotion quand je le vis pour la première fois. Je me rappelle très bien. C'était une après-midi, et probablement un jeudi, jour de séance académique. J'étais avec Van Bever en train de bavarder avec ce bouquiniste, que je connais toujours, auquel nous vendions des livres de temps en temps. Sans doute, nous parlions de Coppée, car il me dit tout à coup: « Tenez, le voilà, votre grand homme! » Je quittai tout pour courir le regarder. Et je dis que je n'ai jamais été jeune!

J'ai beaucoup aimé, à un autre moment, Mallarmé, Barrès. Mais pas le quart à ce point. Un seul homme aurait pu me faire le même effet, Stendhal.

J'écrirais un bel article sur tout cela, si je savais où le placer. Je l'écrirai peut-être un jour, quand j'en serai à cette partie de mes souvenirs.

L'assemblée des sociétaires a examiné hier la question du *Foyer*. La pièce sera jouée en octobre, avec la distribution primitive.

Lundi 25 mai. — Encore quelques articles sur Coppée dans les journaux de ce matin. On cite quelques-uns de ses derniers « mots ».

M. Lépine, préfet de police, lui avait envoyé un coupe-file pour l'année 1908. Coppée, ayant ouvert l'enveloppe, considéra un instant le petit carton qui enjoint aux agents de «permettre à sa voiture de couper les files », eut un sourire qui dissimulait mal une angoisse et dit :

— M. Lépine m'envoie mon coupe-file! Il sait pourtant bien que les corbillards circulent librement dans les rues, et je ne sortirai pas d'ici dans une autre voiture...

Et celui-ci, surtout, digne d'un Heine :

M. l'abbé Mottet rappelle ce mot :

« Quand Mlle Annette mourut, Coppée soupira : « C'est une répétition générale! »

La mise en bière et le transport à Saint-François-Xavier ont eu lieu hier soir. Le récit de cela dans les journaux est un monument, avec l'arrivée de Déroulède, mettant Coppée au cercueil, lui plaçant sur la poitrine une médaille de l'Alsace et la Lorraine, insigne de la Ligue des Patriotes, etc. Un grotesque achevé. Sa conversion, sa bigoterie, ses couplets patriotiques et ses phrases sur « notre grand Déroulède », c'est décidément à douter que Coppée ait jamais eu la moindre intelligence. C'est bien ce que je disais, le petit bourgeois, le petit rentier, vaguement bondieusard, qui pleure aux mélos, qui salue le drapeau et qui suit les régiments. Pendant un certain temps, tout cela était un peu atténué par une certaine ironie, une certaine blague. Puis, un beau jour, cela s'est cristallisé, il y a cru pour de bon, et c'est devenu sérieux, et tout à fait bête.

Ce matin, au Mercure, Vallette a parlé de faire un Coppée et nous avons cherché qui pourrait bien le faire. Un Coppée bienveillant, sans parti pris. Le *Mercure* a dit depuis longtemps à Coppée toutes ses vérités. Recommencer maintenant qu'il est mort, serait doublement inutile. Nous n'avons trouvé personne. Régnier, il n'y a guère moyen, à cause de ses histoires académiques. Quillard, ce serait l'éreintement. Gourmont, encore plus, et d'ailleurs, il faut plutôt un poète. On y a donc à peu près renoncé. A un moment, Fontainas est arrivé, et Vallette a eu l'idée de lui demander l'article. Fontainas s'est dérobé.

Vallette m'a alors demandé de lui faire tout de suite un écho pour le prochain numéro. Devant son insistance, il m'a bien fallu dire oui, et j'ai écrit cela tant bien que mal après déjeuner, en courant. J'ai terminé par le joli mot de la « répétition générale ».

Les articles de Coppée sur les jeunes écrivains n'ont pas toujours eu la vertu de celui qu'il écrivit sur *Aphrodite*. Vallette me racontait, cette après-midi, l'histoire de l'article de Coppée sur Charles Guérin. Guérin alla le voir pour le remercier. « Eh bien! lui dit Coppée, j'espère que ça a fait quelque chose, hein? qu'il y a eu un résultat? » Il entendait par là que l'article avait dû faire

nonter la vente. « Oh! certainement, répondit Guérin. l est parti une édition. » C'était pure politesse. On n'avait as vendu un seul exemplaire.

J'ai eu besoin d'aller, ce soir, chez mon ancienne lanchisseuse, Mme Lallemand, 17, rue Rousselet. Elle n'a souvent parlé de Coppée, qu'elle a beaucoup connu utrefois, quand il habitait rue des Feuillantines, tout à ôté d'Agar, chez qui il était tout le temps fourré. Ime Lallemand habite 17, rue Rousselet, depuis presque ussi longtemps que Coppée rue Oudinot: 28 ans — et ui 34 ans. C'est dire si elle a continué à le voir, à le encontrer, bien qu'il ne la reconnût plus. Je parlais vec Mme Lallemand de l'existence de noce de Coppée, emmes, maîtresses utiles, comme Agar et la princesse Iathilde, histoires de bordels également, par exemple 'essandier, tirée par lui d'un « bazar » selon le terme ont se sert Mme Lallemand, et lancée par lui au théâ-e. Mme Lallemand m'a alors raconté ceci. A une cer-ine époque, il y avait rue de Sèvres, au coin de la rue ierre-Leroux, un marchand de vins, un vrai zinc, tenu ar une femme assez montante de ton, très affichée, fort elle créature, des accroches-cœur plein le front, à la-uelle Coppée faisait la cour de très près, ne quittant as la boutique, aux chuchotements de toutes les com-ères du quartier, scandalisées de voir un homme célèbre afficher ainsi dans un « mannezinc ». C'était en effet n vrai « chand de vin » avec la devanture à barreaux e fer, comme il en existe encore quelques-uns.

Amusante bonne femme, Mme Lallemand. Le vieux avroche de Paris, en femme. Tout à fait petit peuple, dmirant Déroulède, lisant Rochefort avec dévotion, par-nt de la « patrie » la bouche en cœur, avec des trémo-s dans la voix, et avec cela, gouailleuse, blagueuse, argo-que, un peu voyou. Presque la mentalité de Coppée, au lent littéraire près. Une vieille grisette comme lui.

Une jolie déformation aussi de Mme Bellevaux, mon ncienne concierge, me parlant de Coppée malade chez s Frères Sergents de Dieu (Saint-Jean-de-Dieu).

Un phénomène, cette Mme Bellevaux. Née dans le uartier. Jamais sortie de l'espace compris entre la rue

de Grenelle, la rue de Rennes, le boulevard Montparnasse. Le reste de Paris complètement inconnu pour elle.

Mardi 26 mai. — Ce matin, enterrement de Coppée. Un monde considérable, tenant toute la largeur, chaus-sée et trottoirs, du boulevard, devant Saint-François-Xavier. On faisait queue pour entrer dans l'église. Devant moi, deux vieilles femmes pressées, bousculées. Comme quelqu'un les invitait à se retirer de cette cohue: « Mais non, mais non, répondit l'une d'elles. Il s'est bien fait serrer pour les petites-sœurs, lui, quand on les a expul-sées. Nous pouvons bien nous faire serrer pour lui. » Finalement, les grilles ouvertes toutes grandes, tout le monde est entré à son gré. Entré un moment à l'église, juste le temps du début de la cérémonie religieuse. De-vant moi, debout, une de mes anciennes voisines de la rue Rousselet disait son chapelet. Je suis ressorti bien-tôt, l'atmosphère intenable, et la fatigue d'être ainsi debout sans point d'appui. Attendu sur le parvis de l'église, au milieu des gens. Il y avait là autour de moi Vogué, Haussonville, Bourget, Mendès, Régnier, Desca-ves, Forain, Montesquiou. Quelques vieux parnassiens: Dierx, Mérat, « les trains de marchandises » qui ne sont pas arrivés. Plus loin, les gens de la Ligue des Patriotes. Bourget pleurait. J'en fis un moment après la remarque à Régnier: « Bourget? Mais il pleure toujours, me dit-il. Ça n'a pas d'importance. Il pleure pour un rien, en lisant un article, en prenant du thé. C'est une fontaine... » Comme je faisais remarquer à Régnier toute la sorte de monde qu'il y avait là: « Tout Montparnasse est là. — Tout le Parnasse et tout Montparnasse », me répon-dit-il. J'ai aussi montré Gregh à Régnier: « Notre ami Gregh est là. » Régnier m'a alors raconté que Gregh a eu dernièrement ce mot, devant toutes ces morts d'aca-démiciens: « Ils vont trop vite. » — Le fait est que si le renouvellement de l'Académie se poursuit avec cette rapi-dité, il ne s'y trouvera plus bientôt que des gens qui lui seront hostiles.

A un autre moment, j'écoutais Forain et Boni de Cas-tellane bavarder. Castellane expliquait à Forain ce qu

faudrait que fût, selon lui, l'homme politique, un homme qui s'attacherait à plaire à tous les partis, à se bien faire venir de chacun, à avoir l'air de les servir tous, et qui, un jour, quand il serait arrivé au pouvoir, les démasquerait tous et ne serait plus qu'un honnête homme, et intransigeant avec l'honnêteté et l'intérêt du pays. Il fallait voir le visage de Forain pendant ce temps, ce visage où tout est si malicieux, semble sourire et se moquer, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les moindres plis, les moindres rides... « Imbécile, imbécile, imbécile », semblait-il dire à l'autre. Quand Castellane eut fini : « Mais non, mon cher, ce n'est pas possible. Vous oubliez trop la réalité. Quand un homme a du caractère, il en a dès le début et il ne peut pas ne pas le montrer. C'est là une force plus forte que lui. » Vers la fin de la cérémonie religieuse, Drumond et Déroulède sont sortis de l'église et descendus sur le parvis. Très entourés, Bourget conversant avec Drumont. L'apparition de ces deux individus m'a un peu donné l'envie de m'en aller. Je suis pourtant resté, par curiosité.

A onze heures, la cérémonie religieuse était terminée et on a sorti le corps pour l'installer dans le corbillard. Cela a bien demandé un bon quart d'heure, à cause de la foule devant la porte, dans l'église. Barrès était dans la délégation académique dont je n'ai pu apercevoir les autres membres. Au moment de partir pour le cimetière, un court incident, que m'a raconté après Hirsch, pendant que nous défilions au cimetière. Les gens de la Ligue des Patriotes ont grossièrement revendiqué la première place.... « Aujourd'hui, nous sommes chez nous, ici. » Les membres de l'Académie ont dû céder, et même se retirer, car aussitôt, la délégation, comme ceux qui étaient venus à titre privé, ont quitté le cortège, et au contraire de ce qui se passe d'ordinaire pour un académicien, le bureau de l'Académie n'a pas été jusqu'au cimetière. A partir de ce moment, cela a été un vrai désordre. Drumont et Déroulède marchaient en tête, tout de suite derrière le docteur Duchastelet, conduisant le cortège, suivis des gens de leurs bandes. Les journaux ont cité comme présents des gens que je n'ai pu voir, France,

Mirbeau, etc. Sans doute, ont-ils quitté eux aussi à l'église. J'ai suivi, en dehors du cortège, sur le trottoir, avec Jean de Gourmont. Nous avons laissé entrer le cortège dans le cimetière, et avons attendu un moment, assis à la porte sur un banc, à écouter des commères bavarder. Sur tout le parcours, des camelots vendaient une carte postale: la dernière photographie de François Coppée, fort ressemblante, d'ailleurs. Après un moment, nous sommes entrés dans le cimetière et avons dû prendre la suite de la queue pour passer devant la tombe. Il y avait là Moréas, Gregh, Cazals, Paul Fort, Albert Lambert père, etc. Je me trouvai à côté de Hirsch, Mendès quelque part devant. Je me demandais en moi-même ce que je faisais là, comme je me l'étais déjà demandé le matin avant de partir, comme je l'avais également demandé ensuite à Jean de Gourmont. « Qu'est-ce que nous faisons là, voyons? dis-je à Hirsch. Pour moi, je serais bien embarrassé de le dire. Fort, je le comprends. C'est un poète. Mais nous? — Moi, je le sais, me dit Hirsch. Je suis venu, parce que c'était un brave homme. » Conversation ensuite sur le désordre du cortège, les places usurpées par les gens à Déroulède et Drumont, alors que le plus ancien ami de Coppée, Mendès, était là, à la queue, au milieu de nous. Appréciations de Hirsch sur Coppée, vrai poète, un des derniers modèles, d'accord là-dessus avec moi, du véritable homme de lettres, et qu'imitent, et à qui retournent, disait Hirsch, de nombreux nouveaux poètes, sans avoir son souci de la forme. Je racontai ensuite à Hirsch le mot de Coppée sur Mendès: Un vieux page, doublé d'un vieux juif. Hirsch m'en a alors raconté un de Mendès sur Coppée qui est vraiment une petite merveille. Un jour, Hirsch se trouvait avec des camarades de son âge avec Mendès. On parlait de Coppée, et tous les jeunes se trouvaient d'accord pour l'éreinter, poliment, mais enfin l'éreinter. Mendès les laissait dire, en souriant, leur répétant de temps en temps qu'ils avaient tort, qu'ils ne voyaient pas la beauté, l'art, etc. A la fin, agacé, Hirsch se mit à lui dire: « Allons, mon cher maître, vous exagérez. La poésie de Coppée... mais c'est de la poésie de concierge. — Hé! répondit Mendès,

le cordon est en or! » Hirsch m'a appris en même temps que je suis éreinté en sa compagnie dans la *Phalange*, lui sous le nom du « *père de Nénesse* », moi sous celui du « *fils de petite amie* », à propos de nos critiques des poètes de la *Phalange*. Le père Lambert faisait des discours sur les beaux vers de Coppée, et sur les jeunes poètes d'aujourd'hui qui « détruisent le vers ».

Hirsch m'a dit que Mendès a vu Coppée, sur son lit de mort. Un spectacle affreux. Décharné comme un vieil évêque. Je n'ai pu m'empêcher de rêver, à l'idée de cette entrevue du survivant avec le mort. Les deux camarades, 1863 à 1908, 45 ans d'amitié, c'est un bail, cela.

J'aurais bien voulu voir la maîtresse de Coppée, mais je n'ai vu aucune femme que je pusse supposer être elle. Auprès de la tombe, il y avait une couronne avec l'inscription: *François Coppée-Sylvia-Marie*. Est-ce elle? Aucun représentant du ministre, aucune délégation de la Comédie-Française, ou alors sans rien d'officiel. Les partis-pris politiques aveuglent, décidément. Nationaliste, clérical, etc., Coppée n'en était pas moins un écrivain célèbre, membre de l'Académie, et c'est assez l'usage que le ministre de l'Instruction Publique se fasse représenter à des obsèques de ce genre. Il est vrai que la littérature était bien représentée par Déroulède.

L'après-midi, Moréas est venu flâner au Mercure. Je lui ai raconté que Bourget pleurait ce matin. Il s'est mis à rire. « Eh bien, il est plus jeune que moi, s'est-il mis à dire. Moi, je ne peux plus pleurer. La dernière fois que cela m'est arrivé, il y a six ans, un jour, en lisant des vers de Racine. J'ai pleuré de plaisir, vous comprenez, d'émotion. » Je comprends ces larmes. Moréas est vraiment d'une simplicité charmante. Jamais la moindre affectation dans ses paroles, la moindre pose. Le ton, les manières d'un camarade. Il a une grande clairvoyance poétique, malgré certains partis-pris. La *Liberté* a donné son avis sur Coppée. C'est plein de choses très justes.

Vendredi 29 mai. — Voici un bon document sur Larguier. Il vient ce matin au Mercure: « Dites donc, lui dis-je, je ne vous ai pas vu, à l'enterrement de Coppée.

— Mais non, je n'y suis pas allé, me répondit-il. — Comment, vous n'y êtes pas allé? Vous m'étonnez. — Que voulez-vous? Je suis arrivé. Il n'y avait pas moyen de passer, d'entrer dans l'église. J'ai vu tout ce monde... J'étais avec Derennes et André Germain, dans une auto. Alors, que voulez-vous? Nous sommes allés faire un tour à Bagatelle. — Eh bien! mon cher, lui ai-je dit, il n'y a pas à dire, vous m'étonnez. Vous, un familier de Coppée, un habitué de sa maison. Ce n'est pas joli, je n'aurais jamais cru cela de vous, et vous perdez joliment à mes yeux. Ce n'était vraiment pas la peine de vous faire une si belle réclame l'autre jour avec la mort du maître: « Le poète qu'il affectionnait. » Vous savez qu'il y avait des gens aussi considérables que vous qui n'ont pas pu entrer non plus, et qui sont restés à attendre, devant l'église, une heure. Bourget, Mendès, Régnier, etc. Vraiment non. Je n'en reviens pas. » Larguier était assez gêné, se défendant mollement, avouant: « Hé! oui, ce n'est pas beau. » Il s'est presque fâché, pourtant, un peu après. « A la fin, vous m'embêtez, vous savez, m'a-t-il dit. — Que voulez-vous, mon cher, lui ai-je répliqué. Je vous dis ce que je pense. »

Au fond de tout cela, il y a le côté cabot de Larguier. Dimanche matin, il parlait du « grand poète », de la « grande perte », de « l'admirable exemple », du « grand cœur », de l'homme « si gentil avec nous tous, si simple ». Des phrases, de l'étalage. A l'enterrement, il est arrivé un peu en retard. Il a vu la foule, qu'il n'y avait pas moyen de parader, de se faire voir, en bonne place, bien en vue. Il est parti.

Gauthier Ferrières a rapporté ce matin les épreuves de son Coppée. La fin qu'il a ajoutée n'est pas brillante. Il a été jusqu'à ramasser les derniers vers de Ponchon, si plats. Ce pauvre Ferrières ne me paraît décidément pas avoir un talent bien remarquable. Il était si facile de trouver trois phrases d'une belle émotion nette, simple, contenue.

Je suis allé faire un tour, cette après-midi, au cimetière Montparnasse. A côté de la tombe de Coppée, celle d'Agar, surmontée d'un buste fort beau. Une admirable

ête, d'un beau modelé, franche, énergique, caressante en nême temps, des épaules pleines, superbes, vraiment ues. Elle devait être fort belle. La mort a de curieux approchements.

Samedi 30 mai. — Gauthier Ferrières est venu ce main au Mercure, avant mon arrivée, au sujet du portrait our sa brochure. Il a raconté à Morisse que Coppée était la veille de se marier, d'épouser sa maîtresse, la femme l'*Arrière-saison*, la « dernière amie » de la *Bonne Souffrance*. Il avait voulu attendre pour cela la mort de sa œur, pas toujours commode et qu'il ne voulait pas ontrarier. Sans cela, ç'eût été fait depuis longtemps. Dès la mort de sa sœur, il avait commencé les formaités. Tout cela a été interrompu. Il paraît cependant u'il en sera à peu près tout comme, le docteur Duchaselet se faisant fort d'obtenir le consentement de la faaille, d'ailleurs au courant, et très respectueuse des intenions de Coppée.

Coppée a légué une partie de ses livres à Gauthier Ferières, une autre partie à Landry. La propriété des droits l'auteur irait au fils Monval.

L'Illustration donne un grand portrait de Coppée, le lernier, fait il y a deux mois. Une fort belle chose, mais l'une impression assez pénible. Si changé, si ravagé! J'ai resque peine à retrouver le Coppée que je rencontrais i souvent, que je voyais encore au mois d'octobre ttablé au Café des Vosges. Je ne sais pourquoi ce porrait m'a fait songer à un passage d'un volume du *Journal des Goncourt*, feuilleté un de ces derniers dimanches hez Gourmont, et montrant le Coppée sceptique, gouaileur, ironique, se plaignant ce jour-là de l'ennui de vivre. le la longueur de la vie, de tout ce qui était usé pour ui, etc.

Morisse est allé ce matin chez Gauthier Ferrières, toujours pour le portrait. Ferrières lui a raconté que Coppée tait arrivé à une complète indifférence pour son œuvre ittéraire, n'en parlant jamais, pas la moindre vanité. l ne se méprenait pas non plus sur la valeur de ses deriers vers, les *Vers français*, par exemple. Il savait par-

faitement que cela ne valait rien. Seulement, on lui demandait des vers et il n'en écrivait que pour cette raison.

Morisse dépeint Gauthier Ferrières, d'après sa chambre, comme un romantique attardé. Grand admirateur de Hugo, Vigny, Byron, Lamartine. Leurs portraits partout. Pas de livres. Une chambre dans laquelle on n'est jamais. Ferrières avoue qu'il a horreur de la solitude. Dans un grand casier, seulement deux livres: les siens.

En rentrant ce soir, rencontré Gauthier Ferrières, rue de Vaugirard. Morisse lui a raconté ma sortie à Larguier et nous en avons parlé. Il est un peu cabotin, m'a-t-il dit. Je lui ai répondu qu'il est en effet quelque chose comme le dernier représentant de la littérature cabotine dont Coppée était certes un exemple, et qui n'existe plus guère, les écrivains n'ayant plus de nos jours cette manie de se faire une tête, de s'exhiber, de parader extérieurement, plus simples, vivant davantage chez eux. « Croyez-vous, au fond, que cela ne revienne pas un peu au même, m'a-t-il répondu. Cet excès de simplicité? Un peu voulu aussi, peut-être? » Morisse, lui, me répondait à cela que si les gens de la génération de Coppée étaient en effet un peu cabots, ils compensaient cela en étant moins arrivistes, plus scrupuleux, plus attachés à leur art que les écrivains d'aujourd'hui, qui n'ont guère de l'homme de lettres que le métier, sans vraie vocation. C'est tout à fait l'appréciation de Vallette sur les « jeunes » d'à présent.

Questionné Gauthier-Ferrières sur la maîtresse de Coppée. Elle est encore jolie, m'a-t-il dit, blonde, presque rousse. Elle était aux obsèques, dans une voiture de deuil. La couronne Sylvia-Marie était de Segond-Weber: Sylvia du *Passant*, Marie des *Jacobites*. Sylvia m'avait bien donné l'idée du *Passant* et d'une comédienne, mais ne connaissant pas les *Jacobites*, Marie m'avait dérouté.

Landry, bonhomme curieux, d'après ce que m'a raconté Morisse. Grand amateur de livres, dont il a de fort beaux. Il a connu Barbey d'Aurevilly, Huysmans, Cop-

pée, très intime avec tous, très aimé et estimé de tous. Il classait les livres de Coppée, de temps en temps, lent, n'en finissant pas, passant des heures à examiner chacun, le nez dedans. « Voyons, Landry, lui disait Coppée en riant. Quand vous aurez fini de renifler mes livres! » Il est plutôt pauvre. Employé chez Colin, 200 ou 250 francs par mois. Il y a quelque temps, du temps de la direction Ginisty, sa femme était encore ouvreuse à l'Odéon. Morisse dit que si Coppée ne lui avait pas légué quelques livres, il aurait été capable d'en mourir. L'argent n'est rien pour lui. Des livres, voilà tout ce qu'il connaît. Il a passé ainsi tous les dimanches de sa vie chez Barbey d'Aurevilly, puis chez Huysmans, puis chez Coppée. Que va-t-il faire de ses dimanches, maintenant? Je l'ai vu l'autre samedi, sortant de chez Coppée. Un petit vieux, l'air pauvre, un peu voûté, l'air d'un vieux comptable.

Samedi 6 juin. — La *Revue hebdomadaire* d'aujourd'hui contient une illustration représentant le bureau de l'Académie: Barrès, Masson, etc... et d'autres académiciens : Lemaître, Haussonville, etc., près de la tombe de Coppée. Comment expliquer après cela l'incident raconté par Hirsch? Exact, ou inexact? Il est vrai que les académiciens ont très bien pu gagner le cimetière en voiture.

PAUL LÉAUTAUD.

LE SECRÉTAIRE ET DAME COUPABLE

OU

LES DERNIÈRES AVENTURES DU BARON D'ORMESAN

—

Quand les *Marges* publièrent, en 1911 (t. VIII, 92), le conte autobiographique de Géry Piéret intitulé *Hands Up*, la rédaction crut nécessaire d'éclairer le lecteur par la note suivante:

On a pensé qu'il pouvait être intéressant de reproduire aujourd'hui cette curieuse nouvelle que Géry Piéret, le jeune garçon qui se comportait si familièrement avec les statues phéniciennes du Louvre, nous avait remise il y a quelques mois.

L'offense à ces Phéniciennes, qui rendit Géry Piéret un instant célèbre, n'est pas de l'ordre de celle qui obligea de cuirasser d'airain certaine statue de la Renaissance italienne, si charnelle et si belle que des admirateurs éperdus l'avaient forée pour faciliter leurs hommages. Lui les avait tout simplement dérobées peu après le vol de la Joconde, duquel il fut soupçonné en même temps que Guillaume Apollinaire, dont il était le factotum.

Je n'entrerai pas dans les détails de ce vol, que *Paris-Journal* a relaté avec un truquage assez incohérent, mais propre à détourner de plusieurs personnes la Police trop vétilleuse, comme à hâter le non-lieu et l'élargissement de Guillaume Apollinaire, victime de son bon cœur.

Géry Piéret avait succédé au baron Mollet dans ses fonctions de secrétaire, où la cuisine jouait un grand rôle. C'était bien, comme l'a dit à peu près un reporteur, « un jeune homme fort correct, au chic américain, mais qui donnait, par ses traits, son regard et son maintien, la

double impression d'un bon garçon et d'un individu sans scrupules. »

On eût pu varier ce jugement après-coup de psychologue de la dernière heure en disant qu'il avait l'air hardi et décidé, avec ses mâchoires puissantes, ses épaules en porte-manteau, ses muscles étirés de boxeur qui roulaient sous l'étoffe, et sa démarche hâtive et balancée de marin. Car il avait été et boxeur et soutier, et gabier et cow-boy. L'on savait tout cela au bout d'un quart d'heure de conversation. Il mettait aussi son orgueil à paraître un excellent latiniste, lisant à livre ouvert les textes les plus difficiles et pris au hasard. Mais un crâne piriforme, surmonté d'un épi de cheveux rebelles, accusait quelque dégénérescence. Aux yeux d'un observateur bienveillant, ce crâne lui donnait l'air d'un Sioux coiffé d'une plume d'aigle, d'autant plus que son teint tirait sur la brique, que sa peau tendue était lisse et comme frottée d'huile.

Je ne sais si je dois être fier ou humilié qu'Henri Massis m'ait confondu avec lui quand il le sut coupable... Je crois pourtant que tout jeune homme eût nourri le secret désir de lui ressembler. D'ailleurs, ses complets havane, d'une coupe savante, d'une laine aussi fine que la soie de ses chemises, et ses cravates éblouissantes auraient commencé par faire naître cette envie chez nous, qui ne connaissions rien de l'Amérique, et qui passions encore pour le peuple le plus mal habillé du monde.

J'appris d'Apollinaire qu'il avait fait sa connaissance en 1905, alors qu'il était rédacteur au *Journal des Rentiers* et que Géry Piéret se trouvait sous ses ordres. Il a prétendu plus tard que ce fut en 1907, quand il prenait les bains d'Ostende, en compagnie de sa mère, Mme de Kostrowitzky et de son frère Albert.

Congédié du *Journal des Rentiers*, Piéret serait entré au *Financier français* sans donner à ses employeurs plus de satisfaction. C'est alors qu'il avait regagné la Belgique, où il était né, et où son beau-père, M. H..., exerçait les fonctions d'avocat-général. S'étant engagé dans l'armée belge, il avait déserté. Condamné de ce chef à vingt-huit jours de prison, il était revenu en France, errant

toujours à l'aventure et couchant dans les asiles de l'Armée du Salut.

Ce fut à ce moment qu'il servit d'inspirateur à Guillaume Apollinaire pour les contes fantastiques de l'*Amphion Faux-Messie, ou Histoires et Aventures du Baron d'Ormesan,* qu'il donne comme un de ses amis de collège et le fondateur d'un nouvel Art, l'*Amphionie,* « en souvenir du pouvoir d'Amphion sur les moellons et les divers matériaux en quoi consistent les villes. »

« L'instrument de cet art et sa matière, prétend l'auteur de l'*Hérésiarque,* sont une ville dont il s'agit de parcourir une partie, de façon à exciter dans l'âme de l'amphion ou du dilettante des sentiments ressortissant au beau et au sublime, comme le font la musique, la poésie, etc... Pour conserver les morceaux composés par l'amphion, et pour que l'on puisse les exécuter de nouveau, il les note sur un plan de la ville, par un trait indiquant très exactement le chemin à suivre. Ces morceaux, ces poèmes, ces symphonies amphioniques se nomment des *antiopées,* à cause d'Antiope, la mère d'Amphion. »

La fable de ce premier conte est empruntée à la réalité de la fonction de Géry Piéret, qui était en ce temps-là guide des étrangers à Paris. C'est ainsi que dans l'*antiopée* intitulée *Lutèce,* le baron Ignace d'Ormesan, monté avec ses touristes sur l'impériale de l'omnibus Madeleine-Bastille, indique la succursale du Comptoir d'Escompte comme étant le Palais du Luxembourg, le café Napolitain l'Académie Française, le Crédit Lyonnais l'Elysée, Notre-Dame le Panthéon, la Madeleine les grands magasins, les Ministères les demeures des hommes illustres, synthèse et licences *amphioniques* que notre Géry Piéret était capable d'employer sans vergogne devant des ébahis du Texas ou de Californie. Il est du moins presque certain que, pour réaliser l'*antiopée* de la *Toison d'Or,* il brisa véritablement quelque vitrine de bijoutier, rue de la Paix, et qu'il fut incarcéré sous le prétexte qu'il s'était emparé de divers objets d'or constituant la Toison...

« Le juge d'instruction, conclut d'Ormesan, n'entend rien à l'amphionie, et je vais être condamné si vous n'in-

tervenez pas. *Vous savez que je suis un grand artiste.* Proclamez-le et délivrez-moi.

« Comme je ne pouvais rien pour le baron d'Ormesan, et que *je n'aime pas avoir affaire avec la justice,* je ne lui répondis même pas. »

Singulière prophétie!...

Le second conte, intitulé *Un Beau Film,* nous présente le baron qui fait assassiner un jeune couple par un troisième personnage, dans le dessein de filmer la scène. Or, le héros d'*Hands Up,* Robert Astuce, qui n'est autre que Géry Piéret, se vante d'avoir quitté l'Europe à cause d'un crime *demi-artistique* qu'il avait commis. Que peut être un crime *demi-artistique,* sinon quelque chose d'approchant?

Quoi qu'il en soit, Géry Piéret s'enfuit en Belgique, où sa famille, désolée de son inconduite, l'embarqua comme pilotin à bord d'un voilier à destination de la Californie.

Quatre ans après, il revenait en France, condamné outre-mer par contumace, selon ses dires. Il fut voir Guillaume Apollinaire, qui avait publié l'*Hérésiarque* l'année précédente, et qui le présenta à ses intimes comme l'incarnation même du baron d'Ormesan, désormais célèbre. Tué de six coups de revolver par l'auteur, dans le conte du *Toucher à distance,* il continua, néanmoins, son rôle de baron d'Ormesan, comme si la volonté du poète, ou la gloire qu'il tirait de la fiction l'y eût contraint, et peut-être les deux ensemble, avec un penchant naturel pour la vie de mauvais garçon, il faut pourtant le dire...

Cependant, Guillaume lui faisait de la morale. Il me pria même secrètement de me joindre à lui et de lui parler en particulier quand l'occasion s'en présenterait. Je me souviens qu'une fois, étant à table, Guillaume finit par s'empourprer de colère parce que son baron d'Ormesan s'obstinait à vouloir mener la vie de ceux que nous appelons aujourd'hui les *gangsters* et tirer ses revenus du vol et des femmes, cela avec une pointe de forfanterie, où il entrait certainement beaucoup de naïveté et de romantisme.

— Que veux-tu donc que je fasse d'autre? répondit-il

en trempant gauchement une croûte de pain dans son vin.

— Mais travailler, puisque tu te prétends un *grand artiste*, un écrivain, et que tu sais plusieurs langues, dont la grecque et la latine à la perfection. Que ne viens-tu avec nous dans les bibliothèques, au lieu de traîner dans Paris et sur les champs de courses? Tu amplifierais les dons que tu crois avoir; tu te perfectionnerais au moins dans l'étude du français, que tu manies mal, comme un homme sans goût, et qui vécut longtemps à l'étranger. Demande à Fernand le temps qu'il nous a fallu, à l'un et à l'autre, pour acquérir à peu près la connaissance de notre métier: dix ans de bibliothèques, à raison de cinq heures par jour!...

— Je suis paresseux de nature, répondit le baron. Mais je crois que les dons suffisent. Et puis, je ne sais quelle force mystérieuse me pousse à voler. Eh bien non, ce n'est point pour faire le mal, ni vivre du produit du vol: c'est pour accomplir une chose rare et difficile pour laquelle il faut de l'adresse, de la psychologie, de l'imagination et quelquefois de la force, s'il arrive qu'il faille tuer, ou sauter d'un troisième étage...

— Alors, fous le camp!... hurla Guillaume Apollinaire.

Le baron d'Ormesan resta longtemps tête basse sous l'œil menaçant de son maître, qui venait de frapper un coup de poing sur la table.

— J'essaierai! dit-il enfin, en se versant tranquillement à boire.

— Tu essaieras quoi?

— De travailler. Tout à l'heure, je te dirai des vers que j'ai faits. Mais, avant, laisse-moi te prouver combien il faut de sensibilité et d'imagination pour se tirer d'affaire dans les cas graves, comme je te le disais; combien, en somme, il faut être poète!...

Et le baron, les mains dans les poches et renversé contre le dossier de sa chaise, nous conta l'histoire que les *Marges* ont publiée sous le titre de *Hands Up!*

Je dirai brièvement que devant s'attaquer de nuit à un boxeur et à son manager, dans le dessein de les détrousser, mais n'ayant sur lui aucune arme à feu, il étendit

brusquement le bras et cria *Hands up!* l'index braqué dans la direction des deux hommes. Ceux-ci lui obéirent et se laissèrent fouiller.

— Mais, dit Guillaume, s'ils n'avaient pas levé les mains, tu n'aurais eu qu'à prendre la fuite comme un péteux, ou te faire casser la figure?

— Non, car mon index, obéissant à ma volonté, laquelle était en ce moment-là, aussi puissante que les plus puissants explosifs, mon index, dis-je, eût éclaté de sept coups de feu, tout comme un pistolet automatique.

— Le conte est beau, fit Guillaume. Ecris-le.

— Alors, avec ces mots magiques, *Hands Up!* que je vis rayonner sur l'Amérique, je me persuadai que tous ses milliards étaient à moi. Oui, il n'y avait qu'à crier *Hands Up!* et à pointer devant soi l'index de la main droite... Que de poésie, le sens-tu, de sensibilité et d'imagination il y a là?... Maintenant, je vais te lire mes vers...

Il lut deux pages calligraphiées, qu'il tira d'une poche intérieure. Guillaume clignait de l'œil de mon côté et rejetait dédaigneusement la fumée de sa pipe Narcisse.

— Tes vers ne valent rien, dit-il. Tu ferais mieux d'aller laver toute cette vaisselle et nous laisser ce qu'il reste de vin...



Il faut travailler!... disais-je au baron, quand je me trouvais seul avec lui.

— J'ai bien une idée, me dit-il un jour: ce serait de me présenter chez Bostock et de me proposer comme homme-sandwich à cheval. Vous voyez peut-être cela d'ici? Moi qui fus cow-boy, je monte un étalon à poil, debout sur le dos de la bête tout ornée de plumes d'autruche. Je suis vêtu du pantalon de cuir de veau, et ma tête, coiffée du vaste chapeau que vous connaissez, émerge d'une double pancarte, où se lit en grosses lettres rouges: *Cirque Bostock*. Et je dévale dans Paris au grand galop en faisant claquer mon fouet de cuir de buffle!...

— La police de la circulation ne le permettra jamais... D'ailleurs, il est impossible de galoper sur le pavé...

— Alors, je représente sur la scène le fils d'un nou-

veau Guillaume Tell, et vous me cassez une pomme sur la tête, à la distance de vingt-cinq pas. Quoi? Vous repérez votre hausse et votre mire de pistolet d'après un poteau qui reproduit exactement ma taille, et vous répétez ainsi tous les jours, une demi-heure avant la représentation.

— Je suis à peu près sûr de ne pas toucher votre tête, mais beaucoup, beaucoup moins de toucher la pomme à chaque coup. C'est le ridicule certain! Bref, on ne sait jamais: une toux imprévisible fausse le tir, et je vous tue...

— Mais une balle de cire?...

— Je vous éborgne, et l'on me coffre!

— Alors, je mets un loup en tôle d'acier, vous un loup de satin noir, et nous sommes deux fils de famille, deux jeunes gentlemen qui ne veulent pas être reconnus...

Telles étaient les inventions de ce poète manqué quand il acceptait de *travailler!* Et travailler, c'était encore l'aventure, l'accident, la mort presque certaine...

Apollinaire eut assez de lui prêter un lit-cage. Il l'envoya loger dans un hôtel de la rue Taitbout, et lui permit d'emporter quelques douzaines de livres pour travailler la nuit, au lieu de courir les bars et les mauvais lieux. En réalité, il gênait ses amours. Peut-être aussi n'était-il pas très rassuré de le savoir seul chez lui quand il devait rentrer tard ou pas du tout, bien que Guillaume fût l'insouciance même.

— Vous devez bien avoir quelques outils, comme un ciseau à froid, une pince, une râpe à bois, un tournevis et un marteau, me dit le baron d'Ormesan. Ce serait pour installer des rayons de bibliothèque. Guillaume n'a pas même un clou!

— Prêtez-les-lui, appuya Guillaume. Il faut encourager l'étude...

Il vint donc chercher ces outils le lendemain et je lui donnai quelques livres. Il était résolu à travailler pour de bon, à écrire le roman de sa vie, et des vers à n'en plus finir. J'insistai pour qu'il me rendît mes instruments, et j'invoquai une raison que je dirai bientôt.

Le lendemain, jour de réception de Guillaume Apol-

linaire, et alors que nous n'étions encore qu'une dizaine d'écrivains et d'artistes, le baron d'Ormesan fit une entrée remarquable en tenant les deux mains écartées sur son gilet rebondi.

— Qu'apportes-tu là? demanda Guillaume étonné. Un pain de ménage? Est-ce un nouveau cabas à provisions pour gentleman? ajouta-t-il en pointant sa pipe vers la ceinture de son secrétaire.

— Non, fit celui-ci, qui se déboutonna, tout arc-bouté, c'est un buste de dame phénicienne que je te rapporte du Musée du Louvre, pour en orner ta cheminée.

Il tira, en effet, une tête de femme assez grossièrement taillée, et que plus tard l'on sut être un spécimen de l'art ibérique de haute époque, à moins qu'il ne fût carthaginois. Puis il la plaça sur le marbre, non sans effort. Elle pesait plus de douze livres. Nous pûmes alors détailler cette figure camuse, que les millénaires avaient épuisée de lèvres tempétueuses et de baisers de feu, tant qu'elle paraissait n'être plus qu'un résidu, un fantôme de pierre grise. Une torsade de cheveux en diadème rappelait la coiffure de Lucie Delarue-Mardrus: elle était allée rêver sur les ruines de Carthage et avait entendu le flot marin faire redire aux galets, qui se souviennent d'avoir été sculptés, la parole sinistre de Caton.

Apollinaire ni personne ne pouvait croire que ce buste vînt réellement du Louvre. Sur l'affirmation réitérée du ravisseur, Guillaume et ses amis éclatèrent de rire. Quant à moi, j'étais atterré, car je voyais dans un avenir immédiat le prolongement de cette bouffonnerie. Du moins les autres appelaient-ils de ce nom un pillage qualifié.

— Alors, raconte! fit Guillaume, qui remodelait son héros et s'apprêtait à s'envoler sur la Chimère.

— Eh bien! il pouvait être deux heures quand je pénétrai dans la salle des Antiquités Phéniciennes, ou que je crois telles. Il faut dire qu'après avoir déjeuné avec toi, j'avais résolu de faire un tour pour te laisser tout entier à tes amis. Mes goûts artistiques te sont bien connus... Je me trouvai donc dans une salle remplie d'hiéroglyphes et de statues. Le gardien somnolait. De temps à autre, je caressais le galbe d'un beau col, une

joue lisse et renflée, une gorge un peu saillante. Puis, je passai dans une petite salle à côté. C'est alors que je fus frappé brusquement de la facilité avec laquelle il me serait possible de cueillir telle ou telle statuette de proportions restreintes. Je pris le temps d'examiner une cinquantaine de têtes, puis mon choix se porta sur celle-ci. Je la soulevai délicatement et m'efforçai de l'insérer entre mon gilet et ma chemise. Malgré mon ventre en cuvette et l'extrême rétraction que je lui donnais encore, je paraissais *enceint* de quelque chose. Je mis donc mon *rain-coat* et pus, en glissant mes mains dans ses poches raglan, aider au soutien de la statue, auquel n'aurait peut-être pas suffi l'excellente étoffe de mon complet américain. Tâtez plutôt, monsieur... Ça ne revient pas à cent francs sur mesure, chez le plus grand tailleur de New-York...

— Surtout pas à toi, qui ne l'as certainement pas payé! fit Guillaume.

— *Exactly, dear Sir!...* Je mis au moins vingt minutes à sortir. La statue vacillant de droite et de gauche, et je redoutais qu'elle ne se brisât en s'effondrant. Mais, par un excès d'élégance qui me plaît, je parlai bien cinq minutes avec le gardien, toujours assis sur sa chaise, à l'entrée de la première salle.

— Et que lui dis-tu? fit Guillaume, qui riait en se grattant le bout du nez, selon son tic habituel.

— Que dans mon pays on était si peu sûr des visiteurs que l'on enchaînait les statues sur leurs socles, et qu'il devait avoir fort à faire pour surveiller à lui tout seul des salles où il était si facile de dérober quelque chose. Il rit grassement de me voir ainsi me payer sa tête, sans se douter, cependant, que j'en emportais une de deux kilogs et demi. Je lui demandai, enfin, où je pourrais uriner. Il me répondit que je trouverais un édicule à proximité, puisque je me disposais à sortir. J'en avais ma claque, mais je fis encore cet effort, et roulai le buste dans mon *rain-coat* lorsque j'atteignis l'endroit qu'il avait eu la bonne grâce de me désigner. Enfin, arrivant ici, je remis la statue en son premier

lieu, je veux dire mon ventre, pour te faire une surprise plus inattendue.

— Et surtout ne pas manquer ton effet! ajouta Guillaume, qui n'en pouvait plus.



J'appris, quelques jours après, et de la bouche de Guillaume, qu'enhardi par ce premier essai, le baron s'était « procuré » une tête d'homme et une autre de femme aux cheveux roulés. C'est alors que je lui montrai toute l'étourderie de son indulgence. Je conclus qu'il fallait trouver un expédient pour restituer ces statues, sans que lui ni le baron fussent inquiétés, par exemple qu'un journaliste avait voulu démontrer, après l'expérience de la *Joconde*, combien il était facile d'emporter, au nez des gardiens, les objets les plus embarrassants. Ce fut pour atténuer sa responsabilité et, davantage, celle d'un de ses amis, dont il ne m'appartient pas de révéler le rôle singulier, qu'il forgea pour Géry Piéret l'histoire rocambolesque de *Paris-Journal*, où il est dit, comme il le fut répété devant le juge d'instruction, que le trop fameux baron avait commis son premier rapt au printemps de 1907.

On sait sans doute le reste de cette aventure, qui se passait au moins de mai 1911, et qui eut son épilogue le 17 septembre suivant, soit la libération de Guillaume Apollinaire, retenu à la Santé pour avoir refusé de donner le nom du délinquant. C'eût été, en effet, non seulement manquer aux lois de l'honneur, mais encore livrer le baron à la justice des différents pays où il avait été condamné par contumace, dont une fois à mort.

Mais on a peut-être oublié que le baron avait avoué son vol à *Paris-Journal* par une lettre anonyme parue le 29 août. Il y disait en substance qu'il tenait une statuette phénicienne à la disposition du directeur, *moyennant finances*, puisque le journal avait promis 50.000 fr. à qui lui rapporterait la *Joconde*, et qu'il se fiait à sa discrétion. Un reporteur fut envoyé au lieu du rendez-vous et reçut du baron la relation fantaisiste qu'il avait accepté d'écrire, et que le journaliste agrémenta de quel-

ques conclusions « désobligeantes ». C'est alors que M. Dujardin-Beaumetz, ministre des Beaux-Arts, déposa une plainte contre inconnu.

De mon côté, je reçus un pneumatique du baron. Il me demandait à déjeuner pour que je lui rendisse un service au nom de Guillaume Apollinaire, lequel, cependant, lui défendait sa porte.

Comme je n'avais rien à refuser à Guillaume, je reçus le coupable dans le petit appartement que j'occupais rue Berthollet.

— Guillaume m'envoie, me dit-il, pour que vous m'aidiez à écrire une lettre au rédacteur en chef de *Paris-Journal,* où l'on m'a traité de haut en bas. Il estime que vous sauriez m'inspirer de façon à expliquer mon acte et me valoir l'indulgence de la maison. S'il s'y refuse lui-même, c'est qu'il prétend que je l'ai assez compromis comme cela, et qu'il m'a ordonné de prendre le large. Je n'ai pas mangé hier et je ne mangerai que ce soir, si *Paris-Journal* me donne la somme qu'il m'a promise et ne me fait pas arrêter. Sait-on jamais?...

Savais-je, moi, comment écrire cette lettre à laquelle il ne m'avait pas été donné de réfléchir? Mais, en épousant tant bien que mal les raisons confuses du baron, je lui dictai les lignes suivantes, entachées de littérature et d'anarchisme à la mode.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

A une époque où le droit de réplique est universellement reconnu par la presse, vous me permettrez de protester en quelques mots contre certaines épithètes dont on m'accable dans votre papier d'hier relatif à l'enlèvement de la statuette phénicienne. Un voleur de profession, dénué de tout sens moral, ne s'en émouvrait même pas; mais je ne suis point dépourvu de sensibilité, et les quelques grivèleries que j'ai commises ont été inspirées par des « difficultés » momentanées. Les sociétés bourgeoises, qui ont fait la vie si dure à l'individu dénué, quelles que fussent les ressources intellectuelles dont il disposait, sont responsables de ces déviations de conscience. Et j'en appelle ici à mon douloureux maître François

Villon, le plus grand poète et larron de France, dont vous me permettrez de citer de mémoire les vers admirables.

Ou temps qu'Alixandre regna,
Ung homs, nommé Diomedès,
Devant lui on lui amena,
Engrillonné poulces et dés
Comme ung larron; car il fut des
Escumeurs que voions courir.
Si fut mis devant le cadès
Pour estre jugé à mourir.

L'empereur si l'araisonna:
« Pourquoi es tu larron de mer? »
L'autre responce luy donna:
« Pourquoi larron me faiz nommer?
Pour ce qu'on me voit escumer
En une petiote fuste?
Se comme toy me peusse armer,
Comme toy empereur je fusse.

Mais que veux tu? De ma fortune,
Contre qui ne puis bonnement,
Qui si durement m'importune,
Me vient tout ce gouvernement.
Excuse moy aucunement,
Et saiche qu'en grant povreté
— Ce mot dit on communement —
Ne gist pas trop grant loyauté. »

Quant l'empereur ot remiré
De Diomedès tout le dit:
« Ta fortune je te mueray,
Mauvaise en bonne! » ce lui dit.
Ce fist li. Onc puis ne mefit
A personne, mais fut vray homme;
Valere pour vray le rescript,
Qui fut nommé le Grant, à Romme.

Se Dieu m'eust donné rencontrer
Ung autre piteux qu'Alixandre,
Qui m'eust faict en bonheur entrer,
Et lors qui m'eust veu condescendre
A mal, estre ars et mis en cendre
Jugé me feusse de ma voix.
Necessité faict gens mesprendre,
Et faim saillir le loup du bois.

Recevez, Monsieur le Rédacteur en Chef, les civilités parfaites d'un poète et d'un voleur. BARON IGNACE D'ORMESAN.

— Je lui ferai remettre cette lettre ce soir, avant d'être reçu par lui, dit-il. Maintenant, allons chercher à déjeuner.

J'avais un traiteur à ma porte qui préparait des plats à emporter. Quand je voulus m'en charger moi-même, le baron s'indigna, disant que ce n'était digne ni de moi ni de lui, et, d'un ton de grand seigneur, il força le bonhomme, estomaqué mais servile, à monter plusieurs étages qu'il tacha de sauce. J'étais le protégé d'un brigand!...

Quand nous eûmes mangé et bu, il prétexta de prendre l'air pour se pencher à la fenêtre. Le portrait d'un grand oncle à jabot de linon me regardait d'un air ironique et surpris, comme si j'eusse traité Cartouche.

— En dessous, dit-il, il y a un balcon dont la porte-fenêtre est ouverte, car j'ai lancé une grosse boulette de pain qui n'a pas rebondi. Personne non plus dans cette pièce, qui est à coup sûr une salle à manger: il en serait sorti quelqu'un pour m'engueuler. Connaissez-vous les locataires d'en-dessous?

— Non, fis-je, assez étonné.

— Parce que, reprit-il, si j'étais sûr qu'ils fussent *au pèze*, je descendrais le long de ce tuyau de gouttière et j'irais visiter l'argenterie...

— Vous perdez la tête, Piéret, et vous reconnaissez fort mal l'hospitalité que je vous ai donnée. Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas de saison!

— Cher ami, excusez ma manie: voler est plus fort que moi! Quand je dis voler, vous savez ce que cela signifie: soit exécuter un tour périlleux ou difficile, comme autrefois de courir la bague afin de remporter une faveur, la faveur de haute et puissante dame Fortune... N'en parlons plus, et permettez-moi, avec deux sous qui me restent, de vous offrir un cigare. Nous le fumerons au Luxembourg.

Nous descendîmes. Il acheta deux *crapulos*.

— Je vous avais pourtant demandé, fis-je entre deux bouffées, de me rapporter mes outils...

— Vos outils, cher ami, vos outils sont restés, le soir même de votre prêt si obligeant, sur les marches d'une villa de Saint-Cloud, que je tentais de cambrioler. Grâce au ciseau à froid, j'allais peut-être avoir raison de la porte, quand un imbécile de jardinier me tira un coup de fusil. Je dis *imbécile* parce que, la nuit, l'on ne tire pas à balle, mais à chevrotines. Aussi m'a-t-il manqué. J'eus tout juste le temps d'escalader la grille pour éviter un chien furieux: je suis soigneux de mes complets, si ce n'est pas abuser du pluriel... Ah! j'ai bien pensé à vos outils!...

— Malheureux! m'écriai-je, ils portent tous, frappés au poinçon, le nom et l'adresse de mon grand-père, qui faisait le commerce d'outillage et de machines agricoles...

— J'aime à croire qu'il en a vendu beaucoup, ce qui brouillera la piste, répondit-il en ricanant. Vous êtes bien tatillon, cher ami!...

Je pensai le semer au Luxembourg, sous le prétexte de reconnaître n'importe qui: il ne me laissa pas le temps d'agir le premier. Avisant un garde corpulent, congestionné, médaillé et galonné, qui fumait un gros cigare, sans doute un « sénateur » de choix, il lui demanda du feu le plus courtoisement du monde. Le garde esquissa le salut militaire et lui tendit son cigare avec obséquiosité. Mais Piéret s'en empara, lâcha son mégot et s'enfuit avec la rapidité d'un lièvre, son chapeau de paille à la main pour qu'il ne s'envolât pas au vent de la course. L'épi en plume d'aigle ondoyait au sommet de sa tête. Je vis le garde esquisser un pas de poursuite; puis il souffla dans un sifflet à roulette. Déjà le chef Sioux s'était perdu dans un dédale de feuillage...

C'est ainsi que s'évanouit pour moi le baron d'Ormesan, à la strideur d'un sifflet de police!...



Le lendemain, je lus dans *Paris-Journal* et la lettre que j'avais dictée et une nouvelle protestation de Géry Piéret.

— M. le Voleur, lui dit-on, après lui avoir remis quel-

ques billets — ce que Guillaume Apollinaire n'a jamais cessé de nier — avez-vous l'intention de persévérer dans la voie dangereuse où vous êtes engagé?

— Hélas, non! Vous devriez vous rendre compte qu'il va nous être impossible de travailler pendant quelque temps. Du moins, il nous serait à tout jamais interdit d'opérer au Louvre si l'on installait simplement des sonneries électriques...

Le 7 septembre, je lus cette autre lettre:

« Je ne veux pas quitter la France sans vous adresser l'expression de mes remerciements... Et je souhaite de tout mon cœur que la *Joconde* vous soit rendue. Je n'y compte pas beaucoup. Mais il est à espérer que si son détenteur actuel se laissait séduire par des idées de lucre, il se confierait à votre journal, dont les collaborateurs ont fait preuve envers moi d'une discrétion d'honneur si digne d'éloges. Je ne puis qu'engager celui qui *détient actuellement* le chef-d'œuvre de Vinci de s'en remettre entièrement à vous. *Il a la parole d'un collègue* que votre bonne foi est au-dessus de tout soupçon.

« Adieu! Je m'en vais hors de France mettre en état mon roman.

« Je souhaite, encore fois, sans *grande confiance,* que le mérite vous revienne de la récupération du chef-d'œuvre si regretté, et vous prie d'agréer, etc... »

Le 8 septembre, sauf erreur, Guillaume Apollinaire accompagnait à la gare de Lyon cet ironiste insupportable. Il avait pris la précaution de ne lui remettre son billet pour Marseille que lorsque le train fut en marche, plus une belle pièce de cent sous, en guise de *vade mecum.* Mais, le lendemain, notre voyageur expédia à M. Etienne Chichet, rédacteur en chef de *Paris-Journal,* la lettre suivante, datée de Francfort, et vraisemblablement écrite au buffet de Marseille, le matin:

Monsieur le Rédacteur en Chef,

J'apprends par un journal du soir l'arrestation de celui qui fut longtemps mon ami. J'ai hésité à vous écrire parce qu'il n'est point dans mes habitudes de le faire en des moments critiques. Inutile d'ajouter que les quelques douzaines de let-

tres que la Sûreté prétend avoir été envoyées par moi à M. Apollinaire ont été dictées par elle pour les besoins de la cause.

Mais j'ai mon sens de l'honneur, Monsieur, et je m'en voudrais de ne pas mettre les choses au point, au moment où un artiste, dont les aventures romanesques peuvent arrêter un moment l'esprit curieux, se voit inquiété, au mépris de toute justice, pour des méfaits qui lui furent longtemps inconnus et qui, lorsqu'il en eut connaissance, furent la cause de notre rupture. A l'époque où j'enlevai le couple phénicien, je ne connaissais pas M. Apollinaire. J'eus l'avantage de le rencontrer au Kursaal d'Ostende, peu avant mon départ pour la Californie, et, à mon retour, je le rencontrai de même, tout à fait par hasard, à Paris.

J'étais en difficulté et lui proposai moi-même de lui servir momentanément de secrétaire. C'est à peu près pendant qu'il était aux bains de mer que la nostalgie du Louvre me reprit, et que je me livrai aux voluptés d'un nouveau rapt.

Connaissant ses principes, j'eus soin de le lui cacher, et ce n'est qu'au moment de la disparition de la *Joconde* qu'il découvrit la provenance de ma poupée favorite.

« Mon cher ami — me dit-il, et je me rappelle exactement ses paroles — mieux vaut s'en aller immédiatement. Je ne partage pas tes opinions, et je regrette de t'avoir invité chez moi, maintenant qu'il me faut bien croire à tes crimes. » Il me fit promettre de restituer au plus tôt la statuette phénicienne et ne me revit plus.

Voici, Monsieur le Rédacteur en chef, l'exacte vérité, et je vous affirme, sur mon honneur à moi, qui vaut mieux que celui de quelques collègues de mon ancien ami, que je suis sincère dans les moindres détails.

Je vous prie d'avoir la bonté d'insérer ces mots. Il est profondément regrettable, il est douloureux qu'un homme de cœur, probe et scrupuleux comme M. Guillaume Apollinaire, puisse souffrir, même un moment, de la vie privée de quelqu'un qui ne fut pour lui qu'un « sujet littéraire ».

BARON IGNACE D'ORMESAN.



« Les aventures surprenantes ou amusantes » du

Baron d'Ormesan, délices de Guillaume Apollinaire, n'étaient pas près de finir... Cependant, grâce à lui, le poète comparaissait devant le juge d'instruction, avec les menottes dissimulées sous son chapeau. J'ai sous les yeux la photographie publiée par *Paris-Journal*. Voici le col sans cravate, signe de dégradation civique; voici le costume dont il était si soigneux et qui baye après un coup de fer; voici les yeux effarés; voici la bouche où tremble un sanglot! Et voici le flic qui tient, avec le même air impassible, le cabriolet de la crapule et du Juste. Pauvre Guillaume Apollinaire, inventeur bafoué par tes propres inventions!...

Le baron d'Ormesan, lui, errait sur les quais de la Joliette, à Marseille, parmi les débardeurs, les *cagolles* et les *nervis*. Mais il ne respirait pas encore à pleins poumons l'air de la liberté, dans ce vent quelque peu phénicien, lui aussi, qui balayait la poussière de charbon et lui caressait les narines de l'odeur charnelle des « fruits de mer ».

En questionnant les uns et les autres, il avait appris que tel navire allait partir dans la journée pour New-York et tel autre pour Alexandrie. Indécis, il s'en remit au divin Hasard. Pile pour l'Amérique, encore dangereuse pour lui; face pour l'Egypte, où il était sans histoire, mais dont il avait tort de ne pas tenir compte du protectorat anglais...

Le sort amena Alexandrie.

Le baron escalada la passerelle d'un pas marin qui ne trompa pas le capitaine.

— Matelot? fit celui-ci, qui fumait un gros cigare en arpentant le pont.

— Si vous voulez...

— Comment, si je veux?

— Eh bien, voilà: je désire me rendre au Caire, où j'espère trouver du travail. Mais je n'ai que cent sous et ce costume. Je peux être aussi bien cuisinier, *steward*, soutier ou balayeur. Je coucherai n'importe où, sur le pont ou dans la cale. On peut aussi m'employer comme interprète: je parle couramment l'anglais, l'espagnol, l'italien et l'allemand. J'oubliais le flamand, dans lequel

je peux faire des calembours, tellement il m'est familier, le *slang*, que j'appris à Londres, chez les gentlemen de fortune, nommés *beggers*, et le *yeedish*, qui fleurit comme une rose de chien sur la bouche des filles du ghetto d'Amsterdam. Valet de chambre, je sais coudre et stopper, remonter les talons, blanchir le linge et le repasser, repriser les chaussettes et donner le pli. Il n'y a pas de cireur comparable à moi: le dessus et le dessous, comme chez les ambassadeurs, les financiers et les directeurs de canards. Je masse et shampouine à la perfection!

« Quant à mes petits talents de société, vous pouvez en juger... »

Et le baron, « tombant la veste », apparut en chemise de soie et fit la roue sur les mains. Il termina par un saut périlleux.

— Mon garçon, fit le capitaine, je vous prends comme valet de chambre. En outre, vous me perfectionnerez dans la langue anglaise, que je prononce assez mal, dit-on. On vous donnera un costume de toile blanche et une casquette. Allez dès maintenant vous faire habiller au vestiaire de la lingerie. Votre nom?...

— On peut m'appeler Jack.



Dès le premier soir, et lorsque son service fut fini, Jack se mit à rôder sur le pont. Mais on ne fit pas attention à lui, sinon pour lui demander des liqueurs fortes parce qu'il portait la livrée de *steward*. Il poussa donc jusqu'à l'avant, où sont parqués les passagers de troisième classe, en majorité composés de domestiques et d'émigrants. Car Jack ne négligeait personne. Mais, par bonheur pour lui, il n'y avait pas grand monde. Il distingua donc facilement et sans la chercher une dame corpulente qui touchait au déclin de son automne et qui semblait s'ennuyer sur une chaise longue, confort d'ailleurs inusité dans sa classe. Un brillant luisait à la main dont elle soutenait languissamment sa tête, et Jack remarqua encore qu'elle portait une broche de clinquant pour retenir un châle à pampilles multicolores,

et des anneaux d'oreilles à l'orientale. Il lui demanda avec sollicitude et d'un ton de gentilhomme, si le ressac du Golfe du Lion n'amollissait pas son courage et s'il pouvait quelque chose pour elle, comme de lui donner un oreiller, un flacon d'alcool de menthe et du sucre. Il se hâta d'ajouter qu'il en avait une provision personnelle, pour que l'on ne crût pas qu'il soutînt les intérêts du bord, et que, d'ailleurs, il était tout autre que celui qu'il paraissait être.

La forte personne lui dit qu'elle l'avait bien deviné et que sa société lui serait le meilleur cordial dans l'ennui de la traversée, qu'elle redoutait beaucoup plus que le mal de mer, auquel elle n'était pas sujette. A la vérité, elle souffrait encore d'un malaise moral, celui d'avoir fermé les yeux de sa pauvre sœur, dont elle s'excusa de ne pas porter le deuil.

Quant au cordial, elle en avait une ample provision, et du meilleur: cognac, chartreuse et bénédictine de différents cordons, sans compter la prunelle, le rhum Saint-James, le pippermint et le beurre de cacao. Ses paroles fleuraient un peu toutes ces bonnes choses, tant relevées que vulgaires. Bientôt Jack consentit de goûter un doigt de fine Napoléon dans un gobelet d'argent que la dame essuya d'un mouchoir de dentelle, lequel eût singulièrement contrasté avec ses mains rouges aux ongles bordés de noir, si l'une d'elles n'avait été ennoblie par un brillant.

Pour en finir, cette patricienne était cuisinière.

Mais elle corrigea aussitôt cet aveu, pourtant sans vergogne, en ajoutant qu'elle avait été la nourrice de son maître, et que son maître appartenait à la meilleure société du Caire, qu'il en était même quelque chose comme le coryphée — si j'ose faire peser ce mot savant sur sa langue — puisqu'il dirigeait le plus grand journal de la ville, voire de l'Egypte entière. Aussi était-elle fière de l'avoir nourri de son lait, ainsi que de le nourrir et le servir encore de ses propres mains, ses mains maternelles...

— C'est comme moi, fit Jack. Mais avant, j'étais baron...

— Ça saute aux yeux, fit la dame. Je sais reconnaître le beau monde!

Depuis longtemps, Jack était à ses pieds, comme un baron, ou plutôt comme un page. Puis, de fil en aiguille, il en vint à réciter des vers sous la belle lune épanouie comme un derrière de dame damascène, pour emprunter une image éblouissante au poète Guillaume Apollinaire. Enfin, ils burent tour à tour dans le même gobelet, à la place où leurs lèvres s'étaient posées, un philtre amoureux beaucoup plus ancien que le vainqueur de l'Egypte, puisqu'il remonte au delà des Pharaons...



Le lendemain, Jack avoua ses crimes, ce qui témoigne d'une grande connaissance du cœur des femmes. Plus il en avouait, plus la pauvre sentait grandir son amour, et plus il grandissait, plus elle se sentait coupable avec lui, car lui c'était elle, elle c'était lui. Aussi descendait-elle dans les profondeurs, les abîmes des repentirs pour en remonter joyeusement comme un ludion et y redescendre encore. Mais elle songeait surtout aux montagnes russes, qu'elle connaissait mieux, et qui donnent des vertiges fort recherchés du Sexe, lequel, un peu paresseux, requiert des commotions fortes et contrastées.

— Non, disait-elle, après ses abandons, non, je suis vraiment coupable! Si bien que Jack l'en avait surnommée *Dame Coupable*. Mais elle ne l'appelait plus Jack depuis qu'il s'était révélé baron d'Ormesan, de même que je l'appellerai désormais *Dame Coupable*, à cause du grand cœur de servante qu'elle lui avait ouvert, et qu'il ravageait sauvagement. Il inventa même des crimes qu'il n'avait pas commis, tour à tour Fra Diavolo, Pranzini, Jack l'Eventreur et Schinderhannes, naguère chanté par son maître:

> « Il faut ce soir que j'assassine
> Ce riche juif, au bord du Rhin;
> Au clair de torches de résine,
> La fleur de mai, c'est le florin. »

On mange. Alors, toute la bande
Pète et rit pendant le dîner,
Puis s'attendrit à l'allemande
Avant d'aller assassiner.

Enfin, elle lui passa au doigt son brillant et le reçut dans sa couchette, ce qui est contraire au règlement.

Mais *Dame Coupable* avait les pieds si peu soignés que le baron, resté délicat, les lui entourait de serviettes éponges, et cela lui faisait des bottes. Pour ménager sa susceptibilité, il prétendait que c'était l'amour à la russe — ne célébrait-elle pas les montagnes du même nom, qu'elle n'avait connues qu'à Neuilly? — et il lui vantait discrètement le maroquin des Caucasiennes, que parfume l'écorce du bouleau.

Ainsi se passaient leurs nuit. Le jour, *Dame Coupable,* séparée de son amant, retombait dans le remords et remplissait la carrée de ses gémissements. Comme elle gémissait aussi la nuit, mais pour une cause différente, les voisins se mirent en quatre pour apaiser son mal et pouvoir fermer l'œil. Les uns lui jouaient de l'accordéon, les autres de la guitare monocorde ou de la darabouka. Les femmes, qui nourrissaient aussi des cirons dans leurs voiles, la bourraient de mendiants, qu'elles épargnaient sur leur dessert. *Dame Coupable* se laissait gaver, mais elle n'en pleurait pas moins, la bouche pleine, et elle mêlait son concert désespéré aux sons criards des instruments.

Quant au baron, redevenu Jack pendant le jour, il comblait le capitaine de joie et de contentement. Ce dernier, grâce au damné Jack, apprenait l'anglais de la Chambre des Lords et le *slang* de la rue du Petit-Cotillon, à White-Chapel, qui est tellement mal famée, lui affirmait son professeur, qu'on en sortait toujours sans son mouchoir, et parfois avec une seule chaussure. Il lui faisait de ces mêmes tours de pickpocket et courait après pour lui rendre sa montre, son portefeuille ou son épingle de perle, sans jamais rien conserver. Et l'heureux homme s'en allait courtiser les dames des premières, la tête parfumée de Chypre, la nuque peignée en cul de

singe, la joue fraîche comme du veau, la cravate nouée avec art et le pli du pantalon en fil de fer.



— Tout cela est bel et beau! dit un soir le baron à *Dame Coupable*, et lorsqu'ils passaient entre Candie et l'antique Cyrène. Mais le moyen de racheter des fautes aussi incommensurables que les *nôtres* serait sans doute de me trouver du travail, ou du moins une situation lorsque nous serons au Caire.

— J'y ai bien songé dès le premier jour, fit *Dame Coupable*. C'est de vous présenter comme mon neveu à mon nourrisson, un neveu naturel que j'aurais « reconnu » aux obsèques de ma sœur en France, et qu'elle m'aurait recommandé sur son lit de mort. Nul doute qu'il ne vous trouve une place dans son journal, instruit et poète comme vous l'êtes!...

Et dans la certitude qu'elle en avait, autant que pour préluder au rachat de ses propres fautes par un acte de charité et lui permettre de se présenter avec élégance, *Dame Coupable* lui fit don de ses économies. Alors le baron put risquer quelques parties clandestines de poker avec le véritable *steward* et des gentilshommes de son entourage, de sorte qu'en arrivant à bon port ces messieurs n'avaient plus de quoi fêter le plancher des chamelles.

Mais, honnête et généreux par dessein, le baron remit à *Dame Coupable* la somme qu'elle lui avait donnée. Et *Dame Coupable* en pleura toutes les larmes de son corps, car elle ne pouvait s'enlever de la tête que son amant trichait au jeu, bien qu'en son langage châtié il appelât cette action: corriger le hasard ou redresser la Fortune.

Le capitaine, « enchanté d'un si beau jeune homme », ainsi qu'il est dit dans une chanson, « pour passer le temps », lui montra sa reconnaissance des bons offices qu'il lui avait rendus, comme de lui avoir fait pénétrer les arcanes de l'anglais tel qu'on le parle à White-Chapel et dans les docks du River Thames. Ainsi le baron fut-il en partie dédommagé de ne pas avoir oublié de lui rendre son chronomètre ou sa perle grise.

★

Moins d'un mois après, le baron était devenu Rédacteur en chef du journal! C'est à quoi lui avait servi d'être présenté comme cousin de lait du Directeur, si l'on peut dire. Bien que, censément, il n'eût pas été reconnu par son père, il ne se targuait pas moins de son sang bleu; mais j'ignore sous quel nom il se présenta au public, car il a poussé la discrétion jusqu'à taire celui du journal et le pseudonyme qu'il s'était choisi. Il avait pour cela d'excellentes raisons...

Tout allait bien, et *Dame Coupable* était consolée de voir son second poussin en passe de devenir un aigle. Pourtant, le mensonge qu'elle avait dû faire la tourmentait de temps à autre, et elle s'enivrait encore de ses larmes. C'est à travers elles, à tout prendre, qu'elle chérissait le plus son amant, quand, à la dérobée, elle pouvait l'apercevoir dans les lieux où sa condition lui interdisait d'entrer, ou qu'au retour de ces fêtes il lui faisait parfois l'honneur de faire tressaillir par sa présence un sein qui ne l'avait pas nourri. Et comme elle était avide des échos de ses succès et de sa gloire!

Hélas! le démon attaché à ce jeune homme n'avait fait qu'une trêve. Aux environs de Christmas, il conçut une idée qu'il soumit à son cousin de lait. C'était de réunir dans un théâtre, et sous les auspices du journal, la colonie anglaise et américaine des hivernants, aux fins de se distraire en écoutant une revue de sa composition, où, comme il convient, se déploierait un grand luxe de nudités et de costumes. On terminerait par le tirage d'une tombola au profit des œuvres de bienfaisance.

Le Directeur accepta d'enthousiasme d'en être le parrain; le baron écrivit la revue, et le rideau se leva sur une scène magnifique.

Dans la salle, ce n'était qu'aigrettes de diamants, diadèmes, joyaux et colliers de perles. Mille mains étincelantes de feux applaudissaient à l'esprit de l'auteur, à la grâce des *girls* et des chanteuses.

La revue touchait à sa fin quand toute l'électricité s'éteignit.

Alors, on entendit des cris aigus de femmes, des voix colères d'hommes et des bruits de lutte.

— Au voleur!...

— A l'assassin!...

— La police!...

— On m'a volé mon collier!...

— Mon porte-or!...

— Mon sac!...

— Mes bagues!...

Pourtant, on entendait aussi la voix du baron. Il criait de la scène et dans un porte-voix: « Rassurez-vous, *Ladies and Gentlemen*, c'est un court-circuit. La lumière sera rétablie dans un instant! »

La foule finit par s'écouler à tâtons dans la rue, où se voyait le spectacle le plus extraordinaire que l'on puisse imaginer: des habits noirs qui s'accusaient mutuellement et se boxaient d'importance, des plastrons bâillants et cabossés, des femmes décoiffées, demi-nues et déchirées, d'autres portées à bras; enfin, du sang, des plaies, des bosses et le tout aussi pitoyable que ridicule.



Le lendemain, un journal adverse imprimait que le Rédacteur en chef de celui qui avait patronné cette fête était plutôt un chef de bande et qu'il en possédait la preuve. Mais comme cette preuve était plus morale que formelle et que la police fut impuissante à découvrir le moindre indice de culpabilité, le journal accusateur fut condamné sur une plainte du baron, et son rédacteur emprisonné.

Cela ne suffisait pas au baron. Il tint à honneur de prendre la place de celui qui l'avait insulté publiquement. Lorsqu'il y parvint, il jugea que sa réhabilitation passait toute espérance. En même temps, il était débarrassé de *Dame Coupable* en tranchant ainsi le lieu mystérieux qui l'unissait à elle et d'elle à son nourrisson. Enfin, il était presque le maître, et il fit courir le bruit que son ancien directeur n'était peut-être pas aussi innocent que lui-même. Une guerre sournoise remplaça l'honorable rivalité des deux maisons, et cela dura jusqu'aux

environs de l'autre Christmas, où le baron convainquit son directeur de riposter, une fois pour toutes, par une démonstration publique, une preuve éclatante, celle-là, de son honorabilité, naguère mise en jeu. C'était d'annoncer une autre revue, une autre tombola. L'on verrait bien de quel côté se trouvait le coupable!...

Quand le rideau se leva, le baron parut sur le plateau et fit un petit discours aux *Ladies and Gentlemen.* Il leur dit que toutes les précautions avaient été prises pour que la scène odieuse de l'an dernier ne se renouvelât pas, et il leur exprima sinon les excuses, du moins les regrets de la grande cité hospitalière qu'ils voulaient bien honorer de leur confiance. Sur quoi il fut applaudi à l'unanimité.

Eh bien, tout se passa exactement comme l'année précédente!... Sauf que, sur la jetée, deux policiers arrêtèrent un homme qui courait, enveloppé d'un *rain-coat,* dont le col relevé touchait les bords rabattus de son chapeau. C'était le baron. Il avait pris le temps de changer son habit de soirée contre un costume de marin.



Si la police locale n'avait rien découvert pendant un an, la police anglaise n'était pas restée inactive. Par des photographies, elle était parvenue à identifier le pseudo-baron d'Ormesan avec celui que les tribunaux du Canada avaient condamné par contumace, et, par des recoupements, avec celui que la justice française avait condamné de même, au printemps de 1912. Ces conclusions parvinrent en Egypte, cependant que le baron méditait dans un cachot sur les moyens de s'évader, et non sur la mort de *Dame Coupable,* qui n'avait pu résister à ce dernier coup et s'était remise entre les mains de Dieu, avec un égal bagage de démence et de remords.

Justiciable des tribunaux anglais, le baron fut donc emmené, les menottes aux poings, sur un navire en partance pour un port du *British Channel.* Encadré de deux policemen, il avait obtenu de rester sur le pont, d'où il regardait décroître la rive, et il disait des choses si belles que ses gardiens pleuraient en silence, se deman-

dant peut-être comment le vol et l'effronterie pouvaient enfanter des paroles qui dépassaient en nombre et en accent celles du commun des mortels. C'est qu'ils ignoraient le Quatrième Chant de *Childe Harold*, dont le baron devait réciter la dernière partie.

Puis il leur parla familièrement, car il les avait apprivoisés. Quand la côte ne fut plus qu'une bande grise à l'horizon, distante environ quinze milles, il leur demanda s'il garderait encore longtemps ces menottes inutiles qui l'empêchaient, par exemple, de fumer avec eux une cigarette, ou, s'ils ne le lui permettaient pas, de se gratter derrière la tête. Ils sourirent et le délièrent.

Mais, d'un seul élan, et après avoir porté la main à sa poche, le baron plongea dans la mer et ne reparut qu'à trois cents mètres dans le sillage, dont le remous le dérobait vaille que vaille aux revolvers de ces messieurs, supposé qu'ils fussent bons tireurs et que les balles eussent touché efficacement.

Revenus de leur stupeur, ils songèrent que les requins se chargeraient de trancher leur incertitude, et ils allèrent boire un whisky pour mieux rédiger leur rapport. Le capitaine ne s'émut pas outre mesure du cri de la vigie. Il pensa qu'un homme flanqué de gendarmes ne valait pas un stoppage, ni même la manœuvre d'une embarcation.

Cependant, le baron nageait toujours. Avec le couteau grand ouvert qu'il avait tiré de sa poche, et s'était procuré par astuce, il détacha ses habits, et en éventrait les requins que n'épouvantaient pas sa voix et les battements de ses pieds écumeux. C'est ainsi qu'il franchit les quinze milles qui le séparaient de la terre, faisant la planche de temps à autre, ou nageant en des positions relativement confortables. Je crois me souvenir qu'il rencontra une épave sur laquelle il prit du repos, le couteau planté à portée de la main.

Le reste de son aventure ne m'a pas été narré par Guillaume Apollinaire, qui reçut de lui cette longue relation, écrite de la terre d'Egypte. Du fait qu'il la reprit devant moi en s'esclaffant sur *Dame Coupable*, j'en ai pu retenir toutes les circonstances et les détails les plus

marquants. Mais, aujourd'hui, je me demande si, comme il l'a fait dans l'*Hérésiarque,* le poète n'a pas mêlé la réalité à la fiction. J'aurais pu consulter les journaux du Caire; mais pour m'épargner un calembour anglais d'une déplorable facilité, je préfère dire que je ne m'en soucie pas, et croire véridique l'histoire plaisante qui me fut maintes fois contée. *Ci falt la geste que Thurold declinet...*

Maintenant, je reprends mon tour.

En 1917, je regagnais par voie ferrée la Côte d'Azur, où j'étais en traitement. Le train s'arrêta pour laisser partir un train militaire belge qui démarrait en vitesse. Penché à la portière, j'eus à peine le temps de voir, à vingt mètres, un grand garçon qui agitait vers nous un képi d'officier, car je ne pouvais croire que ce fût vers moi.

— Fleuret!... cria-t-il, la main en porte-voix.

Et, comme il restait le torse en dehors — *è pericoloso poggiarsi* — à sa figure de Sioux, à son épi de plume d'aigle, je reconnus le baron d'Ormesan!...

J'ai dit ailleurs que Guillaume Apollinaire lui apparut de nuit dans la tranchée, et qu'il en écrivit à Eugène Montfort. Pourtant, Guillaume ne mourut que le lendemain. Le baron, paraît-il, est allé le rejoindre depuis quelques années: peut-être lui en raconte-t-il de bonnes. Peut-être aussi *Dame Coupable* les vient-elle interrompre par ses gémissements d'ombre hagarde. Car, si elle n'a jamais existé, Guillaume lui a donné la vie parmi les fantômes que l'esprit enfante, comme les Servantes de Pénélope et Dulcinée du Toboso...

FERNAND FLEURET.

LE MEMORANDUM D'UN EDITEUR

GEORGES CLEMENCEAU

ANECDOTIQUE

—

Je n'essaierai pas de faire le portrait de Georges Clemenceau. Ce serait une redite très inférieure à toutes les descriptions qui ont été produites déjà de cet homme si complexe, dans les revues, les journaux et les livres; je ne parlerai, non plus, ni de son caractère, ni de sa vie publique, qui ont été racontés des milliers de fois, tant par ses admirateurs — dont je suis un des plus fervents — que par ses détracteurs ou ses ennemis.

Je ne parlerai pas davantage de son habitation de la rue Franklin, si souvent décrite et photographiée, et qu'il est loisible à chacun de visiter actuellement. Je dirai seulement que Clemenceau était glorieux de son petit jardin, qui est de plain-pied, par une très haute porte vitrée à trois panneaux, avec son cabinet de travail. Ce jardinet a la singularité d'avoir son extrémité sur le boulevard Delessert, qu'il domine de quatre ou cinq mètres ; terrasse où il aimait à s'asseoir pour jouir de la vue qu'on y a, et regarder le mouvement intense de la rue à ses pieds.

Je fis la connaissance de Clemenceau au cours de l'Affaire, vers la fin de 1897. Les militants passionnés de la revision du procès de 1894, l'après-midi, venaient à la librairie avant de se rendre dans les bureaux de l'*Aurore*. L'éditeur habituel de l'écrivain se désintéressant de sa campagne, je m'offris à réunir en volumes ses remarquables articles quotidiens. Ce fut immédiatement chose

convenue et, ultérieurement, le 10 novembre 1898, un contrat confirma notre accord verbal.

Lesdits articles, en faveur de la cause que tous deux nous défendions ardemment, formèrent sept forts volumes qui parurent pendant les années 1899, 1900, 1901, 1902 et 1903; ils eurent pour titres : *L'Iniquité, La Réparation, Contre la Justice* (dont le titre primitif était *L'Enquête*), *Des Juges, Justice militaire, Injustice militaire* et *La Honte*.

A sa demande, j'ai édité en outre, dans le courant de l'été 1902, une forte brochure — qui n'a rien de commun avec l'affaire — du critique danois Georges Brandès : *Le grand homme*, « origine et fin de la civilisation ». C'est Clemenceau qui m'a apporté le manuscrit de son ami (à cette époque), qui l'avait revisé et qui en a corrigé les épreuves et donné le bon à tirer.

Voici d'ailleurs une lettre de lui concernant cette brochure :

SÉNAT

Paris, le 1er juillet 1902.

Mon cher ami,

Vous avez en mains toute la conférence de Brandès qui a été faite en deux fois. Tâchez de m'envoyer les épreuves avant le 15 juillet, date de mon départ pour Carlsbad. Je vous envoie par Winter fils le texte des articles qui composent le dernier volume de l'affaire Dreyfus. Vous seriez bien aimable de m'en accuser réception et de me dire quand je commencerai à avoir des épreuves.

G. CLEMENCEAU.

§

Le manuscrit de *L'Iniquité*, — le premier des sept volumes concernant l'Affaire, — avait été envoyé à l'imprimeur avec le titre : *Evolution d'un esprit*. Ce titre, l'auteur l'abandonna pour en faire le sujet de la préface dudit livre; car, en effet, Clemenceau avait cru, après le jugement de 1894, à la culpabilité de Dreyfus, et cela jusqu'en 1897. Il avait accepté la chose jugée sans examen.

Dans ladite préface de l'*Iniquité*, Clemenceau écrit :

Le présent livre est la notation quotidienne de l'évolution d'un esprit, de l'injustice à la réparation...

Et, plus loin :

J'ai cru à la culpabilité de Dreyfus, et je l'ai dit en termes cruels.

Ce cas s'est présenté d'ailleurs pour bien d'autres que lui et même chez des esprits supérieurs. C'est ainsi que je peux citer, entre autres, un exemple typique chez un homme également très lucide : Elisée Reclus, une des plus belles intelligences que j'aie connues. Elisée Reclus et moi étions en relations étroites: lorsque j'allais à Bruxelles, je ne manquais pas d'aller le voir à Ixelles, et lui, lorsqu'il venait à Paris, venait me rendre visite. Or, un jour, dans mon bureau, il s'est rencontré fortuitement avec Bernard Lazare, vers la fin de 1918.

Bien entendu, l'Affaire, chez moi et plus que partout ailleurs, fut un des principaux sujets de notre entretien, et voici Bernard Lazare de s'étonner de l'arrivée tardive de Reclus parmi les révisionnistes.

Et alors, ce magnifique vieillard à la tête de penseur, toute blanche (cheveux, moustache et barbe), de nous dire, après un bon moment de réflexion :

— Cela prouve, mes bons amis, que, même parvenu à mon âge (il avait 68 ans), je n'ai pas encore mon libre arbitre, contrairement à ce que je pensais. J'ai donc constaté, à cette occasion, que mon cerveau avait conservé l'empreinte dans laquelle il a été formé dans ma jeunesse et que j'avais accepté la chose jugée sans aucun examen. Ce n'est qu'en voyant dans votre camp des esprits d'élite, des Anatole France, Clemenceau, Stapfer, Zola, Havet, Jaurès, Paul Meyer, Molinier, Pressensé, Duclaux, vous, mon cher Bernard Lazare, que je me pris à réfléchir et à étudier l'Affaire pour en peser le pour et le contre. De là mon retard à être des vôtres!

Les paroles si simples de cet homme admirable, aux connaissances universelles, au cerveau si puissant, m'ont frappé à l'extrême.

J'ai trouvé très beau cet examen de soi-même, cet aveu, chez une telle personnalité!

§

J'ai encore édité de G. Clemenceau, à la fin de 1902, sa brochure: *l'Eglise, la République et la Liberté*. Le manuscrit étant déjà à l'imprimerie, il y apporta les changements relatés dans le mot ci-dessous:

SÉNAT

Paris, 5 novembre 1902.

Monsieur,

Après en avoir référé à M. Clemenceau, je vous informe des modifications suivantes :

1° Dans l'article paru dans le n° 4 du *Bloc* et intitulé: *La Thèse de Jaurès*, il faudra supprimer la dernière partie: (Réponse à Fournière);

2° Dans le discours du Sénat, il faudra supprimer, entre le discours proprement dit de M. Clemenceau et sa réplique, les répliques de MM. le comte de Blois et de Lamarzelle, et mettre simplement: « *Après deux courtes répliques de MM. le comte de Blois et de Lamarzelle, M. Clemenceau remonte à la tribune.* »

3° Il faudra publier les deux articles du *Bloc* après *le discours du Sénat qui reste le morceau essentiel.*

M. Clemenceau vous sera obligé de lui faire parvenir les épreuves au plus tôt.

Recevez, monsieur, mes salutations les plus distinguées.

(Signature illisible et inconnue de moi.)

§

Le Tigre, si redouté, adorait les enfants, surtout les tout petits. Il affectionnait particulièrement ma fillette qui, — coïncidence — est née comme lui un 28 septembre; ce qui était, pour nous, l'occasion de fêter ce double anniversaire. Il la prenait sur ses genoux, la cajolait ou la faisait sauter dans ses bras; mais, un jour l'enfant, qui avait deux ans et demi, faillit être sa victime. En la faisant ainsi sauter en l'air, il lui heurta violemment le crâne contre la branche d'un lustre placé au-dessus d'eux. La blessure, assez sérieuse, n'eut cependant aucune suite fâcheuse; mais, sur le moment, le Tigre était navré et fort vexé de son inattention!

§

Clemenceau a eu, pendant de longues années, un secrétaire de premier ordre, d'un dévouement et d'une fidélité rares: Etienne Winter. Ayant quitté Clemenceau vers le début de 1902, il est entré alors comme secrétaire de la Direction à la Maison nationale de Santé de Saint-Maurice (*alias* Charenton) pour être nommé ensuite sous-directeur de cet établissement. En 1906, il fut nommé, le poste étant vacant, directeur des Jeunes Aveugles; puis, Clemenceau étant devenu Ministre de l'Intérieur, il a rappelé Winter auprès de lui comme Directeur de son cabinet. A la chute du ministère Clemenceau, Winter s'est installé boulevard des Invalides, au poste qu'il n'avait pas abandonné, le sous-directeur des Jeunes Aveugles venant chaque jour lui rendre compte et recevoir ses instructions. Winter est mort à son poste, le 5 mai 1915.

Parfait honnête homme, Winter était la loyauté même et d'une franchise absolue, même envers le Patron. Pondéré et d'un très grand bon sens, dans bien des circonstances, il a servi de frein aux impétuosités de l'impulsif qu'était Clemenceau.

Dans le courant de février 1902, ce brave Winter vint me voir et me dit:

— Mon cher Stock, voici ce qui m'amène: on propose au Patron un siège de sénateur dans le Var, le succès est certain mais, hélas! il ne veut rien entendre! Il est dégoûté de tout et surtout du monde politique; il en est écœuré et le méprise. Ni moi, ni Albert (son frère), ni sa fille (Mme Jacquemaire), ni Geffroy, personne de nous, jusqu'à maintenant, n'a pu le faire changer d'idée. Son refus est irrévocable, dit-il. Or, Albert, Geffroy et moi avons pensé à vous. Peut-être seriez-vous plus heureux que nous, vous qui connaissez bien sa situation matérielle et qui pouvez en discuter avec lui, chiffres en mains. D'autant plus qu'il vous aime, vous estime beaucoup et a une particulière confiance en vous. Pouvez-vous l'entreprendre, le raisonner et lui faire comprendre combien son refus est une erreur? Nous avons

compté sur vous pour une dernière tentative près de lui. Si vous avez une occasion de le voir, de le faire venir à vous, faites-le.

— Oui, j'ai un prétexte pour le faire venir; nous avons à apurer un compte et à arrêter les conditions de publication de ses deux derniers volumes. Comptez donc sur moi; j'essaierai de le convaincre, car il faut qu'il accepte le siège qui lui est offert; c'est une occasion tout à fait inespérée, si le succès est assuré ainsi que vous me le dites, occasion qui, sans doute, ne se représenterait plus.

J'écrivis aussitôt à Clemenceau, que je vis arriver, quelques jours après, directement à mon bureau par la rue Molière; celui-ci et ma comptabilité avaient une entrée sur cette rue alors que, traversant l'immeuble, ma librairie avait la sienne 27, rue de Richelieu, où je m'étais installé provisoirement — ce provisoire a duré six années, — au cours de l'été 1900, après l'incendie de la Comédie-Française.

Il arriva, comme toujours, le chapeau sur l'oreille, la canne en l'air, le pommeau dans la poche de son paletot, suivi de son bouledogue.

— C'est gentil à vous, Patron, d'être venu de suite. Il nous faut apurer nos comptes et arrêter les conditions de publication du volume qui va paraître, ainsi que celles de celui qui suivra.

Et nous voici réglant très vite ces questions. Ceci fait, j'abordai immédiatement l'objet réel de ma convocation.

— On vous offre, dans le Var, m'a-t-on dit, un siège de sénateur, dont le résultat de l'élection est certain et vous ne voulez pas l'accepter, paraît-il. Pourquoi?

— Tiens! vous savez déjà tout cela, vous! Pourquoi accepterais-je? Je suis dégoûté de la politique et, de plus, j'ai combattu le Sénat. Alors, de quoi aurais-je l'air?

— Que vous ayez combattu le Sénat, cela n'a guère d'importance; quel est l'homme qui n'a pas varié dans ses opinions, en politique surtout? Ceci n'est rien. Voyons, cher Patron, votre situation, pécuniairement, n'est pas très brillante et elle ne peut guère s'améliorer, bien au

contraire. Alors, qu'allez-vous devenir et comment vivrez-vous?

— Vous exagérez ma situation, cher ami, j'ai *le Bloc* (1), j'ai ma collaboration à la *Dépêche de Toulouse* (2), celle au journal de Vienne et j'ai ma grande pièce *les Plus forts,* reçue avec enthousiasme par Porel et Réjane.

— Non, Patron, je n'exagère rien, c'est vous qui voulez vous illusionner. En créant *le Bloc,* tout de suite après l'Affaire, vous avez compté que vos lecteurs vous suivraient fidèlement et vous avez demandé à la majeure partie de vos souscripteurs de prendre un abonnement pour deux années; mais croyez-vous qu'à l'expiration de ces abonnements les renouvellements se feront tous? Je ne le crois pas et je pense même que si vous conservez le quart de ces abonnés-là, ce sera bien beau. Quant à *la Dépêche de Toulouse,* ne craignez-vous pas que, n'étant plus rien, elle ne vous conserve pas comme collaborateur? Il ne vous restera que le journal de Vienne sur lequel vous pouvez à peu près tabler; ces gens-là, en ces sortes d'affaires, sont ordinairement fidèles. Quant à votre pièce, permettez-moi de vous dire que, là encore, vous vous leurrez. J'estime qu'elle ne sera jamais jouée, tout au moins chez Porel. Quand on est Clemenceau et qu'on lui reçoit une grande pièce avec enthousiasme, on monte cette pièce au plus vite, ou alors elle n'est jamais jouée. Voyez-vous, je connais bien Porel, je l'ai pratiqué pendant vingt-cinq ans! Je lui ai lu et fait recevoir — avec enthousiasme également — plusieurs grandes pièces que je trouvais très bien, de certains de mes auteurs; il n'en a joué aucune, aucune vous entendez bien, et cependant, pour deux au moins, leur réception avait été enregistrée à la Société des Auteurs! Tout d'abord, il y a eu un grand drame, dont le titre m'échappe, de Jules de Marthold, auquel il en a préféré un autre, *Le Vitrail,* du même auteur, et cela s'est terminé par un à-propos: *Esther à Saint-Cyr,* commandé quelques semaines avant

(1) *Le Bloc,* dont le n° 1 a paru le 27 janvier 1901, a cessé de paraître avec le n° 60, le 25 mars 1902.
(2) Sa collaboration à *la Dépêche de Toulouse* a cessé le 3 mars 1906.

l'anniversaire de Racine. Il en a été de même pour une *Bianca Capello,* d'Emile Moreau, non jouée, naturellement, et finalement remplacée aussi par un à-propos, commandé au dernier moment, *la Première du mariage de Figaro!* Sauf pour l'à-propos, auquel vous ne vous prêterez pas, il en sera de même pour vous. Je connais bien, très bien, mon Porel, croyez-moi! Et puis, si je me trompais et que *Les Plus forts* soient représentés, qu'est-ce qui peut vous assurer qu'ils auront du succès et qu'ils vous rapporteront beaucoup d'argent? Il serait sage, dans vos prévisions, de ne pas escompter vos droits d'auteur sur cette comédie. Prenons donc un crayon et additionnons les ressources réelles sur lesquelles, dans quelques mois, vous pouvez compter, et voyons si elles correspondront à ce qui vous est nécessaire. A première vue, suivant moi, elles seront minces; c'est pourquoi votre acceptation pour le siège qui vous est offert est indispensable. Elu, tout change; vous reprenez le rang que vous occupiez dans la politique il y a quelques années; de nouveau, vous serez craint et on comptera avec vous. Vos collaborations actuelles vous seront maintenues et de nouvelles viendront s'offrir à vous, vous serez sollicité. Vous vivez alors et vous avez les ressources qui vous sont nécessaires.

« Vous deviendrez Ministre, puis Président du Conseil. Pour d'autres, il en a été ainsi dans le passé; voyez Gambetta, Millerand, etc. Il en sera de même ensuite pour Jaurès et pour d'autres vedettes, actuellement de l'opposition; c'est la roue qui tourne, la montée certaine pour les hommes de valeur, — question de temps.

Après cette entrevue, qui dura deux heures, il avait accepté et, par pneumatiques, j'en avisai aussitôt Geffroy et Winter.

Lorsqu'il était ministre, en 1906, incidemment, et à propos de je ne sais quelle grève, j'ai raconté cet entretien à Gustave Rouanet, qui était le rédacteur en chef de *la Revue Socialiste,* dont je venais d'être, pendant quelques années, l'éditeur et le directeur. Et G. Rouanet, très hostile, de s'exclamer:

— Ah! ben! vous nous avez fait là un joli cadeau!

§

Dans mes archives, j'ai conservé la lettre que voici:

SÉNAT

Paris, le 16 février 1905.

Mon cher ami,

Je ne suis pas responsable de la lettre dont vous vous plaignez. Un de mes secrétaires l'a écrite, un autre l'a signée.

Cette fois-ci je signe moi-même.

Bien à vous.

G. CLEMENCEAU.

P.-S. — Cette fois, c'est moi qui signe.

La signature et le post-scriptum seuls sont de la main de Clemenceau.

A quel incident cela se rapporte-t-il? Je suis incapable de me le rappeler! Je me souviens seulement que j'avais reçu une lettre signée de son nom, dont le ton m'avait surpris. Je lui ai alors fait part de mon étonnement et c'est à cette réclamation qu'il a répondu par le curieux billet ci-dessus, qui ne m'explique d'ailleurs rien aujourd'hui.

Mes relations avec G. Clemenceau ont été assez étroites de 1897 à juin 1906; si étroites que j'ai, pendant cette période, réglé ses comptes et versé directement à ses créanciers la plus grosse partie de la vingtaine de mille francs de droits d'auteur qu'il avait à toucher chez moi.

Du moment où il a été ministre, j'ai cessé de le voir pour ainsi dire; car j'avais un principe dont je ne me suis jamais départi, lequel était de ne pas importuner mes amis au pouvoir.

Durant son premier ministère (20 juin 1906-20 juillet 1909), j'ai fait, cependant, une exception à ce principe et voici dans quelles circonstances. A la suite de l'incendie du Théâtre-Français — 8 mars 1900 — j'avais été dans l'obligation, pour récupérer les dommages qui m'avaient été causés, de faire un procès: 1° à ma compagnie d'assurances; 2° à ma voisine, la Comédie-Française, et 3° à mon propriétaire, l'Etat. (Procès qui s'est

terminé par une transaction, au bout de onze ans d'expertises et de procédure!) Au cours de ce procès, une enquête avait été ordonnée et, à ma requête, de nombreux témoins ont été entendus, dont deux jugés par moi très importants: le colonel Cordier, qui commandait les sapeurs-pompiers à cette époque, et Girard, le chef du Laboratoire Municipal. En effet, MM. Lépine et Girard étaient arrivés les premiers sur les lieux et ils avaient pu traverser complètement la salle, dans les rangs des fauteuils d'orchestre; ils avaient constaté que le rideau de fer était complètement levé et le rideau de toile, lui, pas entièrement abaissé. Ils avaient vu celui-ci, sous un appel d'air, se gonfler comme une voile et le feu passer alors de la scène à la salle.

Etant allé m'assurer que mes citations étaient bien arrivées, voici que le colonel Cordier et Girard m'apprennent qu'ils ne se rendront à la convocation que si leur chef, le Préfet de Police, les y autorise! Fortement ému par cette nouvelle, je me précipite au Ministère de l'Intérieur et je fais part à Clemenceau de la crainte à laquelle je suis en proie. Celui-ci m'écoute, puis s'empare de l'appareil téléphonique.

— Préfecture de Police, cabinet du Préfet. Ah! c'est vous, Lépine! Ici Clemenceau. J'ai là, dans mon cabinet, l'éditeur Stock, qui avait, rappelez-vous-le, sa librairie au Théâtre-Français, avant l'incendie de 1900. Or, à propos de cet incendie, il a un procès et des témoins. Parmi ceux-ci, il a fait citer le colonel Cordier et Girard, qui viennent de lui dire que vous pourriez les empêcher de déposer. Ah! vous ne les empêchez pas! C'est parfait, c'est tout ce que je désirais savoir. Merci. Au revoir!

C'est la seule fois que j'ai demandé quelque chose à un ministre de mes amis.

§

J'ai eu recours une fois encore à Clemenceau, mais bien après 1920, alors qu'il n'était plus rien. Me voici rue Franklin et c'est lui-même qui, à mon coup de sonnette, vint m'ouvrir la porte.

— Tiens, c'est vous! Vous venez voir si le vieux n'est pas encore crevé?

— Non, Président, je vous sais en bonne santé pour le moment; ma visite est intéressée. Voici: un de mes amis, connaissant nos relations, m'a chargé de vous prier d'apostiller sa demande pour la croix.

— Quelle drôle d'idée de vouloir être décoré! Et il est bien votre ami? Il a des titres? Qui est-ce?

— Président, vous devez le connaître tout au moins de nom, c'est Armand C..., un homme des plus honorables et le propriétaire de deux gros annuaires dont le principal est là sur votre bureau.

— Passez-moi votre papier. Mais j'y vois la signature de Denécheau (1), il vit donc toujours? Que fait-il?

— Il est retiré en Vendée, à Croix-de-Vie.

— Vous le voyez?

— Très rarement maintenant à cause de notre éloignement, mais c'est un ami.

— A l'occasion, dites-lui bonjour pour moi.

Clemenceau apostilla la demande de mon ami, — mort maintenant, — qui, d'ailleurs, ne fut pas décoré.

Je crois bien que c'est la dernière fois que j'ai vu le grand Monsieur — même avant la grande guerre! — qu'était Georges Clemenceau.

P.-V. STOCK.

(3) Collaborateur du *Matin* à son origine, puis fondateur et rédacteur de *l'Eclair*. Ex-député de l'Aisne.

L'INQUIÉTUDE DE HUYSMANS

Huysmans compte parmi ces trésors inépuisables dont on ne voit pas le fond, même après des années de lecture. Plus on le fréquente, plus on l'aime, parce qu'on y trouve tant de choses! On peut dire tout, sauf cette humilité qui semble la qualité élémentaire du parfait chrétien.

On ne fait à Huysmans l'injure de mettre en doute la sincérité de sa foi; mais on se demande qui lui a donné le mandat de faire la police de la religion. De quel droit tranche-t-il de tout et se permet-il de tout interpréter à sa manière, qui est d'une fantaisie assez démoniaque? Il semble qu'il ait failli à un des principes essentiels du dogme chrétien, qui commande non seulement d'aimer son prochain, mais surtout de le respecter. Or, s'il manque quelque chose à Huysmans, c'est bien la bosse du respect; sa verve s'exerce sur les meilleures intentions.

Huysmans se laisse aller, à propos de ce qui ne convient à l'intransigeance de son canon personnel, à un délire très savoureux pour un lecteur païen, mais dont le lecteur croyant doit se trouver bien gêné. Quel bizarre fidèle a recruté là l'Eglise catholique, un fidèle qui, par sa raillerie impitoyable et par une clairvoyance dévergondée, dessert singulièrement la Sainte Cause. En Huysmans, le verbe devient humour, et l'épithète tourne à la gaudriole; les saints du Paradis doivent s'en sentir incommodés, dans les sièges confortables du fumoir céleste.

En veut-on quelques exemples ? Cueillons dans *Les Foules de Lourdes* ces quelques fleurs, bien vénéneuses pour être empotées sur un autel.

Enfin, la procession atteint un saint Michel de bronze qui valse sans grâce sur le corps renversé d'un vague notaire, déguisé en démon...

Voilà de l'iconoclastie; si Huysmans se le permettait, il renverserait cette pieuse image qui lui déplaît.

Tout le début du chapitre VI est une attaque sans indulgence contre une architecture qui cependant enchante les pèlerins en foule:

La laideur de tout ce que l'on voit ici finit pas n'être pas naturelle, car elle est en dehors des étiages connus; l'homme seul, sans une suggestion, issue des gémonies de l'au-delà, ne parviendrait pas à déshonorer Dieu de la sorte. C'est à Lourdes une telle pléthore de bassesse, une telle hémorragie de mauvais goût, que forcément l'idée d'une intervention du Très-Bas s'impose.

Je laisse de côté la basilique qui grelotte, maigre comme une perche, sous son chapeau de pierrot, dans son mince vêtement de pierre, sur le plat humide de son roc, mais que dire du Rosaire, de ce cirque hydropique, dont le ventre rebondi tombe sous ses pieds? Comment définir cette bâtisse dont la forme intérieure rappellerait vaguement celle d'un as de trèfle avec cinq autels disposés dans la circonférence de chacune de ses feuilles...

Cette attitude continue en plusieurs pages avec la même véhémence burlesque. Si l'on vend beaucoup d'exemplaires de cet ouvrage dans les librairies de Lourdes, il doit y avoir bien des déceptions dans le cœur de ceux qui sont venus en ce saint lieu animés d'un optimisme résolu!

Et plus loin, cet aveu:

Ici les invectives défaillent.

Simplement. Le lecteur est fixé. Huysmans ne se cache pas qu'il invective tout ce qu'on a construit suivant une esthétique qui s'inspire cependant d'un élan vers le ciel. Il est dommage qu'on n'ait pas confié à ce chrétien rouspéteur le soin de conseiller les architectes de Lourdes; mais l'âme populaire y eût-elle trouvé son compte?

Evidemment, à Lourdes, nous atteignons les derniers bas-fonds de la plèbe.

Cette remarque désobligeante fustige certaines pratiques, où se régalent les simples d'esprit, mais qui ne sont pas du goût de notre auteur. Tout pour lui verse dans le ridicule:

... Une fanfare, débarquée d'hier, s'avance, composée d'ecclésiastiques et de laïques, parmi lesquels domine un énorme soutanier qui vente à décorner les buffles, dans un ophicléide.

Et une fois qu'ils sont entrés dans le camp des infirmes, une indécente dispute éclate avec ces brutes qui regimbent d'ailleurs, alors qu'on les supplie de se taire, pour permettre au prêtre implorateur de lancer les invocations.

Deux pages plus loin, Huysmans s'en prend encore à ce religieux mélomane:

Au moment où je sors, la fanfare, à laquelle on a rendu sa liberté, vacarme sur l'esplanade; le cambrousier d'église qui tient l'ophicléide en tire des meuglements de vache éperdue, de pieux et de profonds rots.

Ainsi les meilleures intentions sombrent, aux yeux de ce chrétien sans vergogne, dans des comédies guignolesques. On ose croire qu'au Tribunal de la Pénitence, il s'est accusé de ses méfaits; mais quand il raconte sa démarche confessionnelle, il trouve encore le moyen d'exercer sa verve la plus désinvolte. En attendant son tour, il surprend des détails vaudevillesques; par exemple les hommes, en quittant le confessionnal, « décampent au galop, tels que des chats qui s'enfuient de leur plat de cendre » et lui-même:

Je vide ma hotte dans les ouïes d'un excellent homme qui m'absout à tour de bras.

Ni Alphonse Allais, ni Courteline n'eussent réussi aussi bien dans ce mode pince-sans-rire.

§

Huysmans a laissé des livres d'un christianisme plus apaisé. *L'Oblat* et *la Cathédrale* échappent à tout hu-

mour. Là, la foi de l'auteur prend son essor avec un lyrisme de bon aloi et tout devient émouvant: la simplicité d'une religion dépouillée des mômeries ou la majesté du pur gothique. Son génie a trouvé des accents inoubliables pour traduire son émoi sincère, sa profonde piété!

Quand on aime Huysmans, on veut le comprendre; on cherche à relier ces attitudes si opposées, à concilier ces inconciliables, à expliquer le jaillissement de sa foi et sa manie d'injurier les choses ou les gens qui ne se comportent pas à sa convenance. Il y a quelque temps, l'abbé Bremond, de l'Académie française, s'était manifesté comme avocat de Huysmans. En qualité d'écrivain et d'ecclésiastique, l'abbé Bremond a tenté d'établir le cas Huysmans de façon définitive. Evidemment, on ne peut pas escamoter Huysmans, ni le mettre à l'index; il faut accepter, tel quel, ce chrétien si peu édifiant dans ses œuvres. Donc l'abbé Bremond, dans son laborieux plaidoyer, a trouvé une formule pour travestir les fantaisies de cet artiste si chatouilleux, même dans sa ferveur; l'abbé Bremond parle du « mysticisme esthétique » de Huysmans... Passez muscade, le tour est joué!

Non. Cette jonglerie ne sert à rien, et le « mysticisme esthétique » ne rendra pas le calme aux croyants que la lecture de Huysmans a pu troubler. Il faut trouver autre chose.

A lire attentivement toute l'œuvre de Huysmans, à suivre les étapes de ses livres, on découvre mieux qu'un « mysticisme esthétique ». Une inquiétude humaine très touchante par la spontanéité de son aveu. L'histoire personnelle de Huysmans raconte les tourments d'un homme qui cherchait un point d'appui pour avoir le courage de vivre. Certains bipèdes s'affermissent de bonne heure sur une plate-forme: ils collectionnent les timbres-poste, sont socialistes ou font de la boxe. Cela suffit à résoudre tous les problèmes; les autres tâtonnent et tentent des essais de divers côtés. C'est à ceux-ci que vont les préférences des autres inquiets que nous sommes. L'inquiétude de Huysmans reflète notre propre inquiétude; son essor et ses révoltes retracent tout ce

qui s'entrechoque en nous. Huysmans ne se définit pas en deux mots: « mysticisme esthétique ». Ce parti-pris de réduire une si grande énigme fait sourire.

§

Le satanisme préoccupe Huysmans; la première morsure apparaît avec *A rebours*. On a vu dans ce livre un divertissement de dilettante, une amusette de lettré ou même une explosion de paganisme, point de départ d'une lente évolution vers la croix. Mais l'invention de ce personnage simiesque qu'est des Esseintes, simiesque car il semble un singe cherchant à imiter la bête humaine et n'y parvenant pas,. mais cette invention d'un personnage en marge de tout et qui ne se plaît qu'aux démentis les plus compliqués, révèle bien le satanisme et même le commente.

Somme toute, Huysmans nous donne l'impression de s'être dévoué pour nous montrer la persistance du satanisme dans les temps actuels. Sans lui, on n'y croirait guère; il faut sa voix irritée et troublée pour vaincre nos hésitations, il a fallu son martyre pour surprendre les flagrants délits du satanisme.

Au départ, il y a le satanisme; à l'arrivée, le triomphe de la foi, la défaite radicale de son ennemi. Entre ces points extrêmes se nuance toute la gamme du doute, de l'indifférence, de l'ignorance, etc... un calvaire bien organisé. Huysmans en a connu l'itinéraire.

Après cette première attaque de satanisme, Huysmans s'est guéri, mais il a subi des rechutes. Et surtout il a découvert son mal. Dès lors, il l'étudie, comme tant de malades qui veulent tout savoir de leurs misères. Et nous arrivons à *Là-bas*. On dit qu'en essayant d'analyser sa souffrance, on atténue celle-ci. Huysmans a tenté de dompter le satanisme qui le menaçait par un décorticage probablement assez douloureux. Les 441 pages de *Là-bas* racontent ce travail d'analyse; toutes les faces du satanisme ancien et présent y sont examinées, aucun coin n'est laissé dans l'ombre; Huysmans impitoyable projette un faisceau lumineux pour tout éclairer. Une

grande détente: il tient maintenant l'alpha et l'oméga de son problème individuel.

Il se surveille, se soigne; mais le Malin se réveille et lui joue encore des tours. *Les foules de Lourdes*, un de ses derniers livres, atteste que, jusqu'à la fin, la foi de Huysmans a eu à repousser de vigoureux assauts. Il y emploie toute sa lucidité; il voit assez le satanisme pour le combattre, il le voit trop même et c'est encore presque un signe de damnation. Partout, il suspecte le mal et sur les points les plus inattendus. A propos d'un monument religieux, il éclate:

A n'en pas douter, de tels attentats ne peuvent être attribués qu'à des facéties vindicatives du Démon.

De ligne en ligne on suit cette idée fixe: Satan, l'ennemi de Dieu, reste aux aguets pour rafler les âmes à la dérive et les emmener prisonnières. Huysmans dénonce bien haut les méfaits du Malin comme pour être sûr de ne pas se laisser prendre aux embûches tendues à chaque carrefour. Il aime mieux aller jusqu'à l'injustice, à l'iconoclastie, à l'irrévérence et couvrir ses frères de ridicule, plutôt que d'être dupe; il met partout du satanisme pour être sûr qu'aucune manifestation satanique ne lui échappe. Il exagère certainement pour mieux se faire comprendre, pour prendre une assurance contre les autres et lui-même. C'est un virtuose du tourment; il provoque le satanisme pour lui offrir sa chair en pâture.

§

Toute la complexité de Huysmans disparaît quand on mesure cette inquiétude passionnée. Il désire la perfection. *A vau-l'eau*, cette plaquette incisive comme une eau-forte, nous montre ses ruses contre l'escroquerie culinaire; à table, comme ailleurs, il renifle avec méfiance tout ce qu'on lui sert. Un plat ne doit pas être truqué; un crucifix ne doit pas être fabriqué en série par des mains sacrilèges; il doit être l'œuvre d'un artisan croyant et adroit; une procession ne doit pas dégénérer en chienlit, ni un pèlerinage en pique-nique; un monument religieux doit être maçonné par des mains pieuses

et bien inspirées. Alors vraiment, tout sera conforme au dogme chrétien et Satan vaincu définitivement.

Huysmans est mort trop tôt; il est même né bien trop tôt, puisque le satanisme continue à sévir. On se demande ce qu'aurait pu être son œuvre s'il avait vécu des temps moins troublés. Aurait-elle rayonné cette sérénité paradisiaque que montrent les âmes faciles à contenter? Se serait-il joint humblement au chœur des satisfaits? On peut penser qu'il se serait tu simplement.

Sa personnalité s'est précisée devant l'œuvre à accomplir. Parti du réalisme assez païen des *Sœurs Vatard,* il s'élance comme un Croisé pour batailler au service de la Foi. Ce n'est pas assez de chanter sa croyance, il veut désarmer l'Ennemi éternel: Satan. Et c'est alors qu'il le surprend en lui-même: il le pourchassera jusque-là.

Aussi, au premier abord, il sent le roussi et son exemple doit désarçonner les simples d'esprit. A mesure qu'on l'approche, sa passion émeut; on devine une angoisse, une inquiétude qui se manifeste par des réactions désordonnées, on perce le mystère de cette immense honnêteté, cet effort de persuasion générale, coupé par des haltes incertaines.

A côté du paganisme à trémolos d'un Zola, du scepticisme énervant d'un France, l'inquiétude d'un Huysmans commence par déconcerter, mais finalement nous attache très fort, même dans ses accents les plus contradictoires.

ANDRÉ DINAR.

FABY
DE BLANC VÊTUE[1]

—

II

Emancipé à dix-huit ans. Orphelin à dix-neuf. En possession de quelques dizaines de billets de mille, hérités d'un père et d'une mère qui avaient terminé dans une honnête aisance une existence commencée dans le luxe. En faut-il davantage pour s'imaginer riche et indépendant? Riche, on peut l'être, selon ses besoins et ses goûts. Mais pas indépendant. On possède toujours, soit en banlieue de Paris, soit en province, des relations vagues, des parents éloignés. Ces braves gens vous ont renié, au début de votre carrière — que Dieu en soit loué! Mais le temps s'en va, le travail accomplit son œuvre — et, un beau jour, ces braves gens lisent dans *leur* journal, sous la signature: *Le couteau à palette* ou *Le tube de carmin,* quelques lignes plus ou moins élogieuses qui vous concernent! *Couteau à palette, — Tube de carmin,* — ça n'est pas des noms. Malin qui persuadera à ces braves gens que tout ce que *leur* journal imprime n'est pas sérieux! *Leur* journal ne se moque pas ainsi de son million de lecteurs! On n'achète ni la conscience de leur journal, ni la leur.

— Comment? Comment? Le petit *Un Tel* fait son chemin! Et nous l'avons connu en nourrice.

Ce n'est pas tout! *Leur* journal leur apprend que le petit *Un Tel* a exposé rue Royale. La curiosité, qui, en ce cas, se confond à l'espérance de pouvoir médire, les entraîne irrésistiblement rue Royale. Une vingtaine de toiles. Paysages, portraits, — peu importe! A l'angle

(1) Voyez *Mercure de France,* n°s 884 et 885.

de six cadres, le carton magique: *Vendu!* Cinq autres cadres portent la mention: *Prêté!* Mais ça s'achète donc, les tableaux du *petit Un Tel?* Le bureau est là. On s'y adresse:

— Combien!' — Diable! ça n'est pas donné! — Non, monsieur, vendu! — Dernier prix! — Pas de marchandage ici. — Diable!

Et tous ces honnêtes individus ont des filles, des nièces, des jeunes personnes, auxquelles ils s'intéressent! Ces jeunes personnes, la mode s'en répand de plus en plus, suivent des conférences littéraires et artistiques. Elles lisent, arpentent les salles des Musées. Elles sont lasses des conversations matérielles qui empoisonnent les repas de midi et du soir. Le commerce d'un artiste ne serait point pour leur déplaire, — surtout si papa et maman peuvent lui dire: « Mon neveu », — ce qui vous autorise à l'appeler: « Mon cousin! » — et puis, quand le bohème, de source bourgeoise, n'est pas un dévoyé!!! Certes, quelques extravagances dans la toilette et les habitudes. On commence à supprimer barbe et moustaches. Les cheveux sont un peu trop longs, — ces feutres aux larges bords ne sont pas malséants; ces complets de velours non plus! La couleur des cravates Lavallière, l'art de les nouer dénotent une personnalité que n'ont pas, que n'auront jamais les régates! Foin des cravates toutes faites! Le soir? L'habit aux longues basques, noir; ou bleu de Prusse; violet; boutons de cuivre; gilet de fantaisie; les pantalons à sous-pieds ou à pont; voire les culottes; les bas; les escarpins à boucle d'argent ont leur chic! — ainsi que la cape, la badine à « pomme de métal » — les gants jaunes, au lieu du manteau, de la canne et des gants blancs! On recherche le phénomène. On le repère. On le trouve. On lui jette l'appât de la flatterie et de l'argent. Il y mord, — il donne plus ou moins fort dans le panneau du monde, — et telle fut à peu près mon histoire...

Un papier dans l'*Echo de Paris* à propos de mes paysages italiens et des deux portraits de Fabienne, — exposition convenable, sans nus impudiques, — me valut, rue Royale, la visite, puis l'estime d'un ami de mes parents,

Me Guillaume Valois, avocat à la Cour d'Appel, de Madame et de Mademoiselle. Ils m'invitèrent à dîner. J'acceptai. Comme je mangeais et buvais proprement, que ma gaieté était de bon aloi, paraît-il, on me réinvita. Cette seconde invitation m'en valut d'autres. C'est l'époque où Fab trouvait, glissés entre la glace de la chambre et le cadre, des cartons gravés. Et quand, au lieu d'aller en Bretagne, je me décidai brusquement, sur les conseils de Deslandres, à passer les vacances à l'Auberge des Quatre Points Cardinaux, la malheureuse Fabienne s'était imaginé que, dans mon existence d'artiste, était apparue la fatale femme du monde, — qui ne se révéla à moi qu'à notre retour de l'Ile-de-France, sous la forme de Mme Valentine Herbert, épouse d'un fabricant de chocolat, alliée aux Valois. C'était une créature de trente-trois ans; une blonde oxygénée élancée, tapageuse; jouant mal à la vicieuse et à l'insatisfaite, flatteuse pour un jeune homme. Elle « me commanda son portrait ». Je lui promis de l'exécuter en dix séances, et lui proposai de travailler chez elle. Elle refusa. Elle voulait poser dans l'atmosphère de l'atelier. Evidemment, la présence de cette capitaliste modifia un peu mes habitudes. Porto; des gâteaux; fleurs plus belles et plus abondantes dans l'atelier où mon modèle laissait un parfum insolent comme ses manières; le timbre de sa voix; sa toilette, — une odeur qui absorbait le fin parfum de gerbe et d'ambre que dégageait naturellement le corps gracile de Fab. La pauvre petite souffrait. Elle me l'avoua. Je la consolai de mon mieux:

— Que veux-tu, Fab, c'est de la besogne! Il faut vivre. Les temps sont durs. La vie est une partie de poker. Il faut faire rapporter le plus possible à son quart d'heure de chance! — Elle écoutait, ne répondait pas...

Pendant les premiers temps, Mme Valentine Herbert fut exacte aux rendez-vous fixés. Puis elle devint capricieuse. Un pneu: « *Ne m'attendez pas.* » — Sans autre explication. Bientôt, elle arriva à l'improviste — et, un après-midi, elle trouva Fab qui faisait « grande chatte » — et elle trouva son portrait, style La Gandara, — elle l'avait ordonné — tourné contre le mur! Elle n'accorda

aucune attention à Fabienne qui, pelotonnée sur le divan, ronronnait à la chaleur du poêle. La grande chocolatière me proposa de nous « mettre à l'ouvrage ». Je refusai. Trop tard. Je présentai alors à Mme Valentine Herbert Mlle Fabienne Sergent.

— Enchantée, mademoiselle! — Très flattée, madame! — J'offris du Porto. C'est moi qui servis; Fab, pieds nus, un plaid lui emprisonnant les jambes, ne pouvait remuer. Je ne possédais que deux verres; deux tulipes montées sur fine tige. Fab et moi bûmes dans le même verre. La chocolatière remarqua le détail, — et, devant la femme du monde, pour la seconde fois de sa vie, Fabienne me tutoya. Le verre vide, Mme Herbert me donna rendez-vous pour le lendemain. Quand elle s'en fut allée, Fab me dit:

— Avec son museau rose entre le long manteau de loutre, qui lui descend plus bas que les chevilles, et la calotte de même fourrure qui la coiffe, elle ressemble à une gigantesque chenille!

La comparaison de Fab était juste. Elle aimait me voir amusé par ses boutades, séduit par la finesse de ses critiques, intrigué par les remarques que lui inspiraient, disait-elle, les Esprits qui font se rencontrer, se toucher, murmurer, parler, chanter, gémir, les choses de la nature; et, persuadée d'avoir ridiculisé « la femme du monde », elle ne me fit jamais à son sujet la moindre allusion. La chenille n'existait pas; cependant Fab l'avait entendue me dire: « A demain. » Et, le lendemain, sous peine de paraître grotesque, je devins l'amant de Mme Valentine Herbert, — absolument comme j'avais accepté de peindre son portrait.

Ce n'était pas une sirène. Ce n'était pas une Circé, — mais une dépravée, encore timide. Insensible, maladroite comédienne, elle m'avait rendu, moi-même, maladroit. Je me lassai d'elle plus vite encore qu'elle de moi, — elle ne me lâcha pas. Elle avait excité en moi les appétits médiocres qui devaient souvent tourmenter les artistes que la veine favorise et que la vanité pince. Deux fois par semaine, Fab voyait habit ou smoking se découpant en noir sur la soie jaune-canari de l'édredon. Elle

ne me demandait pas où j'allais. Aux premiers temps de cette servilité mondaine, je la retrouvais, en rentrant, soit ronronnant auprès du poêle, soit dans le lit. N'ai-je pu maîtriser, un soir, un mouvement d'agacement? Je l'ignore, — le fait est que Fab ne revint que lorsque je l'appelai. Je m'étais imaginé qu'elle sortait de son côté; qu'elle avait peut-être repris du plaisir à la vie qui avait été la sienne, et dont elle m'avait affirmé avoir horreur. Fab ne sortait pas. Elle demeurait chez elle, se contentait de peu.

— Tu ne t'ennuies pas?

— Non.

— Que fais-tu?

— Je travaille. Je songe.

— Jure-moi...

— Je ne jure jamais!

— Persuade-moi que vraiment tu ne t'ennuies pas.

— Mais non, puisque je me souviens et songe! Et les songes embellissent tout...

Son portrait terminé, bien payé, enlevé de mon atelier et installé dans un angle de son boudoir sur un chevalet drapé de belles étoffes, — il faisait, paraît-il, l'admiration de chacun. Promesse de commandes futures! Valentine Herbert, bonne fille, s'intéressa à mon avenir! Elle m'avoua, un soir, qu'elle était éprise d'un Saint-Cyrien, naïf, coquebin et fort beau garçon, — de cinq ans plus âgé que son fils. Elle avait un fils que les Dominicains préparaient au baccalauréat, — et elle m'avoua, en outre, qu'elle s'était mis en tête, elle et d'autres, de me marier avec une jeune personne ardente, jalouse, qui m'apporterait la fortune, la grosse fortune, mais n'admettrait à aucun prix le partage. Ce n'était pas une oie blanche, et ce dévouement de Mme Valentine Herbert, — je l'avais immédiatement compris, — n'était pas inspiré par son amitié pour moi, mais par haine pour Fab...

III

Je fis part de mes projets de mariage à ceux de mes amis dont j'étais sûr. Je les en entretenais comme d'un événement possible, encore lointain. Ces projets furent

accueillis soit plaisamment, soit avec sérieux, soit avec cynisme. Quel hourvari! Les opinions furent formulées en termes divers.

« Certains mariages comptent dans les éléments qui composent la vie d'un artiste. Belles cartes annonçant, au poker, le quart d'heure de chance! Pas trop d'impatience; pas trop de froideur; un empressement délicat et en voilà assez pour assurer, si le coup réussit, un confortable appartement, un bel atelier, des loisirs, des voyages, l'achat de quelques bibelots indispensables, — la faculté de travailler à ce qui vous plaît, quand cela vous chante. C'est-à-dire ne plus rien foutre. Ne plus rien chercher! S'endormir! Nous sommes ici onze! Les seuls qui vaudront quelque chose dans dix ans seront ceux qui auront ceinturé la misère; qui prendront un bain de boue plus ou moins prolongé, puis qui passeront sous la douche. Les autres?... Allons donc, rêveur! Romantique! Poison néfaste! A-t-on jamais vu le mariage entraver un homme qui a quelque chose dans le ventre? Qu'il soit riche ou pauvre? Riche, il fait des dettes pour aider les copains. Nous en connaissons qui donnent plus qu'ils ne dépensent pour eux-mêmes! Nous avons tous respecté notre règlement tacite. Ici, pas de riches, pas de pauvres. Rien que des garçons généreux. C'est ainsi pour l'instant. On verra plus tard. Bravo! — Quant à la marieuse, elle nous déménage, en nous parlant (ou plutôt en parlant à Alain) d'une candidate au mariage qui apporte la fortune. Ce n'est pas une oie blanche, mais une femme ardente et jalouse qui ne tolérera pas le partage! Tant qu'à se marier, il est bon, utile, raisonnable de faire souche d'honnêtes gens; et de par les lois de la société et de la nature, d'obliger ainsi une femme au tempérament excessif de ne pas réserver les trésors de sa passion et de sa tendresse à un seul être, mais d'en répartir le poids sur ses enfants. Enfin, il est parfois stupide de ne pas se marier. »

On broda sur ce thème pendant le souper — chacun payant son écot.

Il y avait parmi nous, légèrement à l'écart, un homme qui n'avait pas ouvert la bouche. Un fin visage orné d'une

barbe et de moustaches légères; teint pâle, cheveux en mèches sur le front bombé. Il était là, un poing déformant impitoyablement la poche de son veston, l'autre posé sur la table; ses yeux, d'un bleu aigu, embués par la fumée de sa pipe, fascinés par le ventilateur. Je me tournai vers lui:

— Ton opinion, Deslandres!

Et Deslandres qui, nous l'aurions tous juré, ne nous avait pas vus, ne nous avait pas entendus, et à qui je demandais son avis par simple amusement, — sans modifier en rien son attitude, — de sa voix chantante, lointaine, sourde, timbrée, sans colère, en homme que de rares dispositions ont amené très tôt à la contemplation désintéressée du monde, articula:

— Je pense qu'il serait inhumain de causer la moindre peine à Faby!

Et cette réponse, le ton de cette réponse nous glaça. — Nous nous regardâmes, — nous regardâmes Deslandres sans parvenir à le distraire. Aucun de nous, moi compris, n'avions prononcé le nom de Fabienne...

Et Deslandres répéta:

— Je pense qu'il serait inhumain, je précise, je pense qu'il serait monstrueux de causer la moindre peine à Faby!

Il continua sa rêverie parlée. Incohérente? Non. Les silences qui séparaient ses phrases nous permettaient de les relier, — et l'apparent décousu de ces phrases provenait encore du fait que Deslandres prévenait nos interrogations et leur répondait, — et le Contemplateur, — ainsi avions-nous surnommé notre camarade — nous prouva que ses yeux avaient tout vu; que ses oreilles avaient tout entendu — qu'il aurait pu dicter, mot pour mot, notre conversation; décrire les aspects de nos physionomies, — et dire ce qu'il avait lu au fond de nos âmes.

— Oui... inhumain... monstrueux... pis encore... Oh! Je devine vos objections... Mais vraiment quand un artiste a la vie matérielle assurée,... quand grâce à son travail, à son talent, à sa situation il est en droit d'espérer arriver assez rapidement à une situation enviable,... quand

il a pour compagne depuis des années un des êtres les plus délicieux qui se puissent souhaiter,... un être à qui il est attaché... qui lui est profondément dévoué,... vraiment, je vous le répète, est-il nécessaire,... n'est-il pas monstrueux, inhumain, de détruire tout cela... pour de l'argent! uniquement pour de l'argent... à moins que la jeune personne qui apporte la fortune et qui est ardente, jalouse, et ne tolérera pas le partage, n'ait inspiré à l'artiste une véritable passion,... une passion dévastatrice,... ce qui ne semble pas être le cas pour Alain,... nous pouvons, je crois, passer du général au particulier... Alain, dont le mariage se présente comme une affaire,... sans cela nous n'en parlerions pas, comme nous en parlons, à deux heures du matin, devant des bocks, des sandwiches, des soupes au fromage et des salades de museau de bœuf... Vous m'objectez que l'on n'épouse pas une femme comme Fabienne Sergent... Pourquoi?... Qu'il ne faut pas transformer en collage une aventure de jeunesse... Mais ces petites aventures tuent aussi cruellement que les grandes amours... plus cruellement... plus lentement... parfois aussi vite... A quel moment,... à quel signe s'aperçoit-on qu'une passionnette devient un collage?... L'un de nous... aujourd'hui interne à Villejuif et qui sera un maître, garçon plein de science et de bonne humeur, a répondu par cette boutade que je n'ai jamais oubliée: « Quand vous avez prouvé votre amour jusqu'à épuisement de chaleur naturelle, si vous avez envie de fumer une cigarette et attendez impatiemment le départ de votre partenaire, c'est que la passionnette finit et que le collage commence... Au contraire, si, vos sens apaisés, vous regardez avec adoration, vous contemplez l'être délicieux qui repose à vos côtés,... si le corps s'est endormi sur vos bras,... s'il y pèse avec le poids d'un monde et que vous n'osez retirer votre bras par crainte de réveiller l'amie qui erre dans le domaine des songes ouvert par les baisers... Oh! alors... n'accomplissez pas inutilement le mal! »

Deslandres, comment savez-vous, comment avez-vous imaginé qu'hier encore je serrais avec une tendresse éperdue le corps de Fabienne! que ce corps gracile pesait

effectivement sur un de mes bras comme un monde! Qui vous a dit enfin que je la regardais avec adoration; qu'il en était toujours ainsi depuis les débuts si chastes de notre liaison; toujours ainsi, même après les séparations de quatre ou cinq jours que m'imposaient des devoirs mondains à la nécessité desquels je croyais; toujours ainsi que je revenais vers elle et qu'elle revenait vers moi, sans un reproche, sans amertume, effacée, dévouée, secrète! Oh! lèvres sept fois soixante-dix-sept fois baisées, la nuit, et qui n'avaient rien perdu de leur saveur au matin. O Fab! Tes yeux dont après avoir caressé les sourcils et les cils je soulevai les paupières et dénudai la gemme attirante, changeante, sablée de poudre d'or et d'émeraude! Oh! globes précieux que je me souviens avoir effleurés de ma bouche!

— N'accomplissez pas inutilement le mal, insista Deslandres, toujours dans la même attitude, du même timbre de voix... Je défends Fabienne... Quand Alain l'a amenée en Italie, j'ai été le seul à l'approuver!

Comme écho dans la grotte de mon cœur, cette phrase de Faby: « L'Italie est un endroit trop difficile pour moi, et cela parce que j'ai dû faire la putain pour manger! »

— Alain, continua Deslandres, s'est-il repenti d'avoir emmené Fabienne en Italie... en Ile-de-France?... Fabienne? Si nous nous trouvions, face à face, au coin d'une rue, il est probable qu'elle ne me reconnaîtrait pas... Fabienne? Un paysage d'âme qui se révèle comme certains coins de Seine-et-Oise que j'ai signalés à Alain... L'âme d'un être; l'âme d'un paysage. — Et ainsi s'exprima François Deslandres, destiné, des années plus tard, à graver sur la plaque de cuivre le poème en douze planches de la guerre, telle qu'elle fut.

« Vous allez m'objecter, poursuivit-il, que Fabienne n'est pas une sotte,... qu'elle comprendra très bien qu'une liaison avec un homme qui n'est pas de son monde ne peut pas durer... Pourquoi? Qu'elle reprendra son existence de jadis... Quelle existence? Qu'en savez-vous?... Qui est édifié sur cette existence?... A qui a-t-elle révélé les secrets de son âme?... Un beau mariage permettra à

Alain de conserver Fabienne comme maîtresse?... Ici, je vous arrête,... c'est elle qui n'accepterait pas le partage!... Un tel partage!... Fabienne n'a pas la mentalité d'une femme entretenue... Je vous le répète, Fabienne ne se souvient certainement ni de mon nom, ni de mon visage, ni de ma voix... Moi, comment me souvenir d'elle? Mais par la faculté que tout artiste possède de se souvenir d'un paysage, réel ou rêvé... d'une mélodie entendue... on ne sait quand, on ne sait où... d'une strophe de poète dont le nom a fui de votre mémoire... d'une toile signée: « Maître inconnu »... d'une sentence dénichée dans un bouquin écrit par un sage oublié dont l'intelligence vous contraint à la réflexion et vous hante... œuvre écrite avec la secrète collaboration de Dieu! »

Deslandres se leva, — jeta sur la table une pièce de cent sous. Poignée de main. — Au revoir! A bientôt! — Il s'en fut, nous laissant tous muets. J'avais eu envie de le suivre dans la rue, de l'aborder pour lui demander ce qu'il savait au sujet de Fabienne! Qu'avait-il été pour elle? Je n'osai pas.

— Bref, tout ce qu'il nous a raconté là est fort beau, s'écria un de nous, aujourd'hui bon critique d'art... Mais ce Deslandres, c'est un inquiet, un scrupuleux, un tourmenté! Certes, il en faut pour qu'une génération soit complète. Mais le moins possible.

Un signe à une des danseuses attachées à l'établissement. Espagnole. Un masque blanc, rose et noir. Elle était vêtue d'un jupon court, vert d'eau, lamé d'argent. Un corsage orange. Un châle blanc, qu'aux moments de repos elle tenait serré autour de ses hanches. Elle s'appelait Hélenita. A notre invitation, elle plaqua sur le piano tambourin, castagnettes et prit place à notre table...

IV

Je me laissai fiancer à Mlle Clotilde Valois. Vingt ans. Décorative. De la même race que la chocolatière, Valentine Herbert, son amie.

Je me laissai fiancer par faiblesse, animé, amoindri

par le même sentiment qui m'avait empêché de retenir Fab, le soir de notre retour de Fontaine-le-Val...

Ah! Seigneur! Que la veulerie se paye plus cher que le crime, — ce sera justice, — et, comme un aigrefin combine un mauvais coup dans un bouge, je dressai les grandes lignes de mon plan de rupture avec Fab, — je choisis pour complice François Deslandres. Je lui écrivis. Quelle audace, quel cynisme devant la feuille de papier où j'exposai à Deslandres, dans ses moindres détails, du ton le plus détaché du monde, le service que je le priais de me rendre — et je recourais à lui, parce que seul, appuyai-je, il avait compris quel être exquis et rare était Fabienne Sergent — oui, j'alignai ces phrases d'une main ferme — et j'ajoutai, oui, j'ajoutai que je n'abandonnerais pas Fab; que moi vivant, elle ne manquerait jamais de rien — et que je lui ouvrais un compte chez mon notaire, — oui j'écrivis: « Chez mon notaire! » — et qu'insinuai-je, en outre, maladroitement, pour que Deslandres, la discrétion même, des années écoulées, déclarât — j'en ai eu l'aveu — que ma lettre l'avait écœuré et lui avait donné l'impression que je ne lui confiais pas Fabienne, mais que je la lui « refilais », comme on « refile » à un indifférent qui semble la désirer, une maîtresse dont on est las?...

Misérable plan de rupture! Quelle pauvreté! Afin d'éviter toute scène d'attendrissement ou d'oiseuses explications, je n'avertirai Fab que la veille de mon départ, valises bouclées, billet en poche...

J'ignorais où j'en étais avec moi-même...

Je me perds quand j'essaye de reconstituer ce moment de mon existence — que devait suivre une telle tragédie, — l'écroulement de ma personnalité...

Ah! Fabienne Sergent! Fab! Faby! Petite fée! Grande chatte!...

Dieu me pardonnera-t-il cela? A part le maigre talent que je m'imaginais avoir, je me croyais un parfait honnête homme...

Il fut décidé, avec mes futurs beaux-parents, que je passerais les fêtes de Pâques à Versailles. A l'hôtel ou chez eux. De préférence chez eux. Je fixerai la durée de

mon séjour. J'ébaucherai ou terminerai les portraits de Mme et de Mlle Valois...

Je remis ma missive à la concierge de Deslandres. Je ne l'avais plus rencontré depuis la dispute où il avait été question du mariage des artistes. La concierge m'annonça que « Monsieur était en promenade; qu'elle ne savait ni où ni quand il reviendrait. » Deslandres, en effet, décidait de s'exiler pour un mois et reprenait pied à Montmartre au bout de quarante-huit heures; parfois il s'enfuyait pour deux jours et demeurait un mois absent. Il achetait en cours de route ce dont il avait besoin et réintégrait l'atelier, sa valise pleine de croquis, de dessins, — et, comme trousseau, juste de quoi gonfler la besace d'un vagabond. Je confiai ma lettre à la concierge: « Des papiers de la plus grande importance », — et je m'en fus. La certitude que je ne recevrais pas de réponse de Deslandres, que je n'avais presque aucune chance de le rencontrer avant de quitter Paris, me réconforta lâchement. S'il était venu me surprendre, s'il m'eût demandé: « Pourquoi écrire, quand on peut se parler? » — qu'aurais-je répondu? Aurais-je supporté son intolérable regard?

Et je m'attaquai à Fabienne, — oui, le coup combiné, le futur meurtrier va rendre visite à sa future victime.

Oh! petite chambre de Fab, tout imprégnée de l'odeur d'ambre qui émanait de son corps...

Au-dessus du lit, la photo du *David* de Donatello — l'écharpe de soie safran, drapée autour du cadre mordoré.

Fab travaillait, assise à l'angle de sa fenêtre. Elle racommodait des dentelles. Une fée brodant de la fumée...

— Ma chérie, je pars!

— Quand?

— Demain.

— Pour où?

— Versailles.

— Mais avant-hier...

— Rien n'était arrêté... mes déplacements sont improvisés. Rappelle-toi, chérie... l'Italie... l'Ile-de-France.

— Oui. Oui. C'est vrai.

— Figure-toi, chérie... une chance inespérée... des portraits de bourgeois riches...

— Et quand reviendrez-vous?

— Mais... dans dix jours... douze... quinze...

— Ou jamais.

— Que dis-tu?

— Rien. Qu'avez-vous entendu?

Je n'osai pas répéter le mot: Jamais. Je déclarai:

— J'ai averti Deslandres. Et s'il te manque quoi que ce soit...

— Qui avez-vous averti?

— Deslandres.

— Je ne le connais pas.

— Mais oui! Celui à qui tu inspires une admiration...

— Je ne le connais pas.

— Une admiration qui devrait me rendre jaloux, si je ne te connaissais pas.

— Vous ne me connaissez pas. Etre jaloux d'une femme, ce n'est pas la connaître. Ce n'est pas se connaître soi-même.

Et elle ajouta de sa voix qui m'avait toujours inquiété; de sa voix de vie antérieure:

— L'Ile-de-France m'évoque des champs de blé, de vastes étendues, des petits ponts franchissant d'une enjambée des rivières aux noms jolis. Leurs berges plantées de peupliers et de saules, des moulins; des lavoirs; des monticules boisés,... le roulement sourd des charrettes, la nuit, sur les routes; les hirondelles des *Neuf Meules*, les alouettes; les herbes des prés; surtout le rouge-gorge qui, du haut d'une grille rouillée, par un crépuscule d'automne nous souhaita bon voyage en son langage d'oiseau, comme il nous avait souhaité la bienvenue, quelques mois auparavant. Oh! les brumes bleuâtres des prairies, et au ciel la brume d'argent pâle de la Voie lactée... et les noms des étoiles. L'Ile-de-France! C'est aussi le Tourlourou et la Fille Elisa... (Son accent s'enjoua.) Environnant Versailles, c'est une forêt morcelée de lilas!

Revivait-elle les heures d'un passé toujours laissé dans l'ombre et sur lequel j'avais perdu le droit de la ques-

tionner, — jours certains où Fabienne Sergent, Fafa, Bibi, danseuse, modèle, théâtreuse en herbe, allait, enflammant de joyeux garçons, le dimanche, à la campagne, et en revenait, les bras ployant sous le faix des souples gerbes mauves?...

— En tout cas, Deslandres sera là. Il a ton adresse. Voici la sienne.

Pas un regard au carton que je lui tendais.

— Mais, vous écrire?...

J'avais tout prévu, sauf la correspondance!

— Mais oui... mais oui... certainement tu pourras m'écrire... Pourquoi pas? Mais attends une lettre de moi...

— J'attendrai.

— A mon retour...

Son mouvement de tête, à peine perceptible, me prouva qu'elle n'était pas dupe de mes paroles, mais résignée, — mouvement si peu accentué que je pouvais feindre de ne point l'avoir remarqué.

— Vous écrire où?

— Deslandres te dira...

Nouveau mouvement de tête avec une pointe de pitié.

— Voulez-vous que je vous aide à préparer vos bagages?

L'occasion qu'elle m'offrait de tourner en plaisanterie son angoisse était bonne:

— Tu es folle! Mes bagages! Je ne vais ni au Pôle Nord ni au centre du Sahara... Mais à Versailles... encore moins loin qu'à l'auberge des Quatre Points Cardinaux! Six chemises, six paires de chaussettes et des chaussures dans la valise,... ma boîte de couleurs,... des châssis.

— Pas de smoking ni d'habit?

— A quoi bon?

Ma lâcheté me persuada — et je lui fis créance — que j'avais rassuré Fabienne. Elle n'eut pas un mot de reproche, ni d'amertume, ni de tristesse, — calme à tel point que je me demandais si je ne l'avais pas toujours imaginée plus exceptionnelle qu'elle ne l'était. N'aviez-vous pas raison, vous qui me déclariez que Fabienne n'était point une sotte? Qu'elle avait compris, dès le début de notre charmante aventure, que cette aventure finirait?

Ne s'était-elle pas armée, en femme avertie, contre l'avenir? En la quittant, sur ces syllabes: « A bientôt! », je prononçai le nom de Deslandres. L'entendit-elle?



Une semaine plus tard, je reçus un télégramme de Deslandres: « *Venez immédiatement.* » Je le montrai en grand secret à mon futur beau-père. — « Affaire de femme, hein? » me dit-il d'un ton plaisant.

Et il me servit toutes les sottises qu'un homme bien placé, jadis paillard, dégoise en semblable occasion sur les mœurs des artistes et leurs rapports avec les modèles et les comédiennes. Il enrichit ses bobards de quelques souvenirs personnels. Il fut résolu que je ne reverrais pas ma future fiancée avant mon départ. Me Valois entendait la chose et l'expliquerait comme il convient. D'ailleurs, ce petit drame de rupture n'était point de nature à déplaire à Clotilde. Les jeunes filles amoureuses sont romanesques! Et Clotilde, paraît-il, s'éprenait de plus en plus de moi. J'avouai, certain de ne rien avoir à y perdre, que je partageais son sentiment. Clotilde savait par la « Chocolatière » que j'avais une maîtresse: une créature jeune, insignifiante, qu'elle avait rencontrée à l'atelier, étendue sur un divan, les pieds nus, dans une attitude qui ne laissait aucun doute sur l'emploi de la petite Montmartroise dans mon ménage. Je rompais avec elle pour me marier! Clotilde triomphait! L'excellente personne m'eût certainement moins estimé si je m'étais montré indifférent au chagrin d'une jolie fille! D'ailleurs, mon absence serait de courte durée: un jour, deux, trois, au plus, — ces affaires devant être expédiées vivement! — Je n'emportais avec moi que ma trousse de toilette et je promis d'écrire...

V

Deslandres n'avait pas eu besoin de me rendre le service que je lui avais demandé. Fabienne avait tout deviné le soir même de mon départ. Ce même soir, elle avait résolu de se tuer; et si elle n'avait pas immédiate-

ment exécuté son projet, c'est parce qu'elle avait des dispositions à prendre, — afin que sa mort fût conforme à ce qu'elle souhaitait qu'elle fût...

Elle boucha les issues de son appartement, ouvrit les robinets du chauffe-bain et du fourneau de la cuisine, — et s'allongea sur son lit.

La concierge trouva à côté du cadavre une large et lourde enveloppe, au nom de François Deslandres. Cette enveloppe contenait un billet ainsi conçu:

Monsieur,

Alain Robert m'affirma qu'en cas de nécessité, c'est à vous que je dois m'adresser. Quand vous recevrez ces lignes, je serai morte. Il vaut mieux que je m'en aille, que je disparaisse et qu'il ne soit plus jamais question de moi sur cette terre.

Avertissez Alain si vous le jugez utile. Je ne voudrais pas lui imposer la vision d'une Fabienne morte et froide. En tout cas, faites-lui parvenir, quand je serai sous la terre, peu m'importe où, le pli ci-inclus, cacheté avec de la cire blanche.

Je vous en supplie, entre mes mains que lie le chapelet et ma poitrine où mon cœur aura cessé de battre, glissez le paquet en forme de coussin recouvert de soie safran qui est là sur la table de nuit; ce paquet contient des lettres et la reproduction du *David* de Donatello acheté en Italie.

...Mais je réfléchis, il vaut mieux que vous avertissiez Alain dès que cette lettre vous parviendra. Il doit poser sur mon sein le cadre et les lettres... et ajuster mon linceul...

...Et avant de lire les pages qui m'étaient destinées, je regardais Fabienne, je la contemplais avec adoration, avec une terreur sacrée! Elle gisait comme dans le sommeil. Liant ses mains, un chapelet de nacre que je ne lui connaissais pas. Une chemise de toile blanche que je ne lui connaissais, — une toile grossière, — et le col de ce vêtement était boutonné sous le menton; et les manches descendaient jusqu'aux poignets. Sur l'édredon du lit, était étendu un drap blanc. La flamme de deux cierges ne dorait pas le visage diaphane. Les cheveux se plaquaient contre les joues, — et elle était telle que dut apparaître à Donatello le modèle de son David avant de poser sur sa tête le casque orné d'une couronne de

fleurs légères, — et ce visage était incliné vers la gauche, — mon côté quand je reposais auprès d'elle. Elle était blanche, entièrement blanche, non point de la blancheur d'une morte, mais de la blancheur d'un Ange, — et il régnait dans cette chambre l'odeur de la toile neuve, de la cire, mêlée à des relents de gaz délétères — et une autre Fabienne m'apparut alors. C'était au début de notre inoubliable été en Ile-de-France. Je rêvassais sur le divan du studio, — et la porte qui mettait cette pièce en communication avec la chambre où dormait Fab brisée par la marche, enivré par le soleil alcoolisant l'air, était entrebâillée. Et, soudain, j'eus l'impression que Fabienne chantonnait ou pleurait en rêvant — et je me dressai et m'avançai à pas feutrés vers la porte. Une heure du matin. Tous les bruits s'étaient tus dans l'auberge et les écuries; la lune, à son décours envahissait la chambre par les interstices des lames des volets, auréolant Fabienne d'une lueur céleste! Et, avec le rayonnement de la lune, avait aussi pénétré dans la chambre un grand sphinx noir, et c'était le frémissement sourd des ailes de l'insecte qui m'avait fait croire aux sanglots ou aux murmures étouffés de la dormeuse. Et il régnait dans cette pièce rustique l'odeur de la vie, des sources, des rivières et des étangs, des blés qui mûrissaient, des arbres et des graminées rafraîchis par la nuit, et le parfum vanillé des catalpas des quinconces; — et je suppliai Deslandres qui était à mon côté de me laisser seul...

— Des fleurs?

— Revenez plus tard... dans deux ou trois heures. Dites à la concierge, aussi, qu'elle me laisse en paix... Qu'on me laisse en paix!

— Je n'ai averti personne!

— Qu'on me laisse en paix! répétai-je. Par pitié!

— Soit!

VI

Seul, je m'emparai du paquet enveloppé par l'écharpe de soie safranée, — je ne m'en saisis pas violemment, mais sournoisement, profitant, me sembla-t-il, de quel-

ques secondes d'inattention de la morte, — je palpai ce paquet en forme de coussin. Je sentis sous mes doigts le cadre dur, — mais cette correspondance volumineuse qui matelassait le cadre, d'où provenait-elle? — Personnellement, je n'avais écrit à Fab que de vagues billets. Ces lettres qu'elle voulait emporter dans la tombe, de qui étaient-elles? O Fabienne! renfermaient-elles le secret de ta vie? Ou bien n'était-ce que de la frime? Du papier blanc? Une vengeance!

Mais Fabienne avait dit: « Mes lettres. » — Fabienne mentir? Non! Et je me fis horreur, car j'eus à dominer le désir sacrilège d'ouvrir ce coussin, — de lire les lettres; d'en arracher le secret; puis de recoudre le coussin — et, selon les dernières volontés de Fab, je glissai doucement le coussin entre la poitrine gracile, à peine déprimée par la mort, et les mains que liait le chapelet aux grains de nacre, — replaçai dévotement les mains blanches sur l'éclatant tissu, — et là, elles m'apparurent comme des reliques prêtes à être enchâssées, — et je décachetai fiévreusement l'enveloppe qui m'était adressée — et, effondré contre le chevet de la morte, ma face vers la sienne, je lus les lignes suivantes, à la lueur d'un chandelier à deux branches que j'avais allumé:

La *Fille Elisa* m'a appris que, dans certaines circonstances et à certains moments, on peut tuer l'être que l'on aime le plus et se refuser à lui. Et on le tue parce qu'il vous prend pour une femme comme les autres, et parce qu'il croit qu'on le prend aussi pour un homme comme les autres. L'homme que l'on aime n'est jamais comme les autres; c'est pour cela qu'on l'aime jusqu'à le tuer... Mais l'on peut se tuer aussi parce que l'on aime; et se tuer parce que l'on a aimé, ça revient à la même chose que de tuer parce que l'on aime... Je vais quitter de belles, de belles choses, je le sais. Mais comme on ne peut pas se souvenir, et qu'on ne peut pas regretter, la mort n'existe pas... et si on rêve quand on est mort, que de rêves j'aurai, de beaux rêves, mais cela tant pis, ça m'est égal. Personne ne connaît Fabienne... sauf le Bon Dieu, car je ne crois qu'aux mystères. C'est tellement plus facile, plus naturel. Maintenant, il faut que je fasse un aveu, j'ai déchiré, brûlé tous les papiers qui auraient pu indiquer qui je suis, le lieu

de ma naissance, le nom de mon père, de ma mère. Ma mort complétera l'énigme de ma vie... Qui suis-je? Fabienne Sergent?... Qui vous l'a prouvé? Une petite danseuse, un modèle... une future femme de théâtre qui se serait appelée Faby d'Argent! On ne saura jamais qui je suis! Je voudrais être enterrée, sous un poirier, en Ile-de-France, comme le *Tourlourou*, assassiné par *la Fille Elisa*. Ou bien, lancez le petit goujon mort dans le fleuve pour que le brochet qui a des dents partout l'avale... Fab est gentille, elle est douce. Elle est peut-être bête aussi, mais des démons qui vivent dans votre cœur et vous rendent malheureux m'ont révélé la vérité, car dire la vérité, c'est rendre malheureux quand il s'agit des douces aventures de l'amour, douces et tragiques! Alors, je n'ai pas voulu écouter de mensonges; le mensonge est pour moi plus difficile à comprendre que le mystère...

Je n'ai pas voulu être confondue avec les autres femmes. Je suis cependant leur sœur. Je comprends et je partage leurs douleurs. Et j'ai résolu de mourir, le lendemain de votre départ *improvisé* pour Versailles. Mensonge que ce mot : improvisé! Mensonge.

Et j'ai résolu de mourir : parce que cela me sera égal de disparaître. Mais il m'a fallu prendre des dispositions, préparer la chose. Et d'abord, aucun renseignement au sujet de mon identité. Ensuite la fosse commune, la terre glaise. D'abord j'avais décidé de mourir dans une dernière fête, après avoir bu, m'être enivrée, dans le décor banal d'une chambre d'hôtel, sans rien avoir accordé à la brute que le hasard m'aurait donné, cette nuit-là, comme compagnon. Les démons de mon cœur, d'accord avec ceux de mon crâne, m'affirmèrent que cela était indigne. Je devais avoir une mort aussi simple, aussi effacée, aussi intense que ma vie. On trouvera dans l'armoire à glace mon trousseau, mes petites robes... mes deux robes du soir, séparées par lots, et sur chacun de ces lots le nom des amies à qui je les destine. Mes deux robes du soir sont neuves, je n'ai jamais eu l'occasion de les mettre. M'enterrer avec elles, ce serait de la coquetterie bien inutile. Oui, je veux mourir tout simplement. C'est étonnant comme c'est simple quand on est bien décidé... mais il ne faut pas dire : « Je vais me décider. » On découvre tout d'un coup que l'on est décidé. J'ai acheté une chemise de toile blanche

qui se ferme sous le menton et me serre les poignets. J'ai acheté chez un papetier une enveloppe de grand format pour y enfermer la lettre que vous lisez et le billet adressé à M. Deslandres. J'ai acheté chez un pharmacien un cachet pour me faire dormir, et comme j'avais peur que ce seul cachet ne suffise pas, je suis allée chez un autre pharmacien qui m'a vendu deux cachets. J'ai acheté aussi un chapelet aux grains de nacre, tout ce qu'il y a de plus simple, le marchand m'a affirmé que le chapelet était béni, je suis rentrée, j'ai écrit le billet à M. Deslandres et cette lettre... Je ne savais pas votre adresse à vous, à Versailles, chez les gens dont vous faisiez le portrait...

L'écriture petite, appliquée, devenait ici presque illisible, mais retrouvait bientôt sa régularité:

Les lettres terminées, l'enveloppe cachetée, je bouchai toutes les ouvertures de mon petit logement. Ensuite je matelassai la photo du *David* de Donatello avec mes lettres, j'enveloppai le tout avec l'écharpe de soie safranée que je portais à l'auberge, cet été, j'en fis une sorte de coussin solidement cousu, ensuite je recouvris un édredon orange avec un drap blanc...

A ces mots, je regardai le rectangle de soie rouge cuivre qui soutenait, ainsi que les coussins d'un reliquaire, les mains jointes de Fab.

J'aurais voulu que la chambre fût entièrement blanche, Je me déshabillai et je me revêtis de ma chemise blanche au col montant, aux manches longues. Je viens d'avaler les cachets achetés chez les pharmaciens. J'ai jeté les boîtes en copeaux de bois dans la cour.

Je voudrais que des amis m'accompagnent là où on m'enterrera. Je voudrais des fleurs blanches et les prières d'un prêtre, mais comme je suis une suicidée, je crois que cela est défendu...

Maintenant, tout est prêt...

Je viens d'ouvrir les robinets du gaz de la salle de bains et de la cuisine..

Ayez pitié de moi, Seigneur, et si cela ne contrarie pas vos desseins, accueillez petite Fabienne dans votre paradis.

Le chapelet est autour de mes mains. Les drogues opèrent

Dans dix secondes, j'aurai éteint la lumière, et serai couchée dans ma pose habituelle, bien à plat sur le dos, les mains jointes, la tête légèrement inclinée du côté gauche.

Adieu, vous...

VII

...La petite Fab, que le Seigneur a certainement accueillie dans son paradis, portes grandes ouvertes, a eu des gerbes, des gerbes, des bouquets, des couronnes de fleurs blanches sur sa couche funèbre! Un prêtre a béni sa dépouille. Des amis, des amis graves, en pleurs, désespérés de voir s'envoler un être d'une telle suavité dont la disparition appauvrissait le monde, l'ont accompagnée au cimetière...

Ce suicide bouleversa les locataires de l'immeuble où elle habitait depuis cinq ans. Bourgeois, modèles, petites femmes entretenues aimaient Mlle Fabienne Sergent pour sa gentillesse, la distinction de ses manières, sa serviabilité, son dévouement, sa charité. Jamais le moindre bruit dans son logement, que je l'avais aidée à meubler. Elle n'y recevait personne. Sa véritable demeure était mon atelier jusqu'au moment où, homme raisonnable et indigne de toute indulgence, je le proclame aujourd'hui, je vendis ma liberté à Mlle Clotilde Valois pour quelques sacs de gros sous et quelques liasses de titres.

La concierge prêta le « grand Crucifix de famille ». Amis et camarades, hommes et femmes, avertis par Deslandres, apportèrent des fleurs, des fleurs blanches — et bien des hommes et des femmes qui étaient là prièrent certainement comme ils n'avaient jamais prié, jusqu'alors...

Et Deslandres, qui semblait avoir deviné l'âme exacte de Faby ainsi que je l'avais devinée moi-même, et qui me semblait, parfois, être descendu plus profondément que moi dans l'abîme d'azur constellé de cette âme unique; Deslandres, dont souvent j'avais été moralement jaloux, obtint d'un médecin un certificat affirmant que Mlle Fabienne Sergent, atteinte de phtisie, souffrant trop dûrement, avait vu devant elle son spectre rongé par l'inexorable mal, qu'elle avait pris peur et s'était sup-

primée dans un moment de démence que Dieu lui pardonnerait. Un prêtre vint alors au chevet de Fab et quand le vieil homme, habitué à consoler les douleurs, à réconforter l'humanité, pauvre, odieuse, attachante et pathétique, aperçut le blanc visage de Fab légèrement tourné vers lui, les fleurs blanches, les mains spirituelles, le chapelet et l'image du Christ, — de ses lèvres s'échappèrent ces mots: Angélique! Céleste!

J'eus l'impression que les traits de Fabienne n'étaient plus modelés par la clarté jaunâtre des cierges, mais qu'une auréole bleuâtre la transfigurait. Son corps ne fut point étendu dans le cercueil de hêtre destiné à la fosse commune, mais dans un cercueil de chêne capitonné de satin blanc; c'est moi qui cachai à jamais cette face sous le linceul de toile blanche, et tous ceux qui assistèrent à la cérémonie funèbre, hommes et femmes, versèrent des pleurs comme ils n'en avaient jamais versé jusqu'alors! A l'église, le catafalque disparaissait sous les fleurs blanches, toutes les variétés de fleurs blanches que produisent les jardins de la terre en ce moment de leur jeunesse. Faby ne fut pas enterrée aux pieds d'un poirier, comme le *Tourlourou* assassiné par la *Fille Elisa;* elle ne fut pas lancée dans la gueule du brochet qui a des dents partout, mais, je l'ai dit et je le répète, il n'y avait parmi nous ni riches ni pauvres, mais des cœurs généreux, et, en cette époque de notre vie, le mot *amitié* était sacré. Chacun de nous participa aux frais des obsèques, à l'achat d'une concession perpétuelle et à la construction d'un tombeau. La tombe est recouverte d'une dalle de marbre vert, du même vert que le bronze de la reproduction du David qui orne le simple monument où se lit le nom! FABIENNE.

Quand tout fut fini, quand on eut médité quelques secondes devant la sépulture provisoire, on se sépara, moins pour retourner à ses occupations coutumières que pour être seul avec sa douleur. Je retournai chez Faby.

Quelques heures avaient suffi pour que s'évaporât, et l'odeur des fleurs, de la cire des cierges, et le relent des gaz délétères — et peut-être aussi l'indéfinissable odeur des larmes! Pluie du printemps qui tombe, tombe avec

le soir! Fils d'argent terni sur la trame de l'ombre, — et je fermai les fenêtres et je m'allongeai sur le lit de la morte, — et je marquai de mes dents et mouillai de mes pleurs l'oreiller blanc qui gardait encore l'empreinte du crâne. Soudain, la nuit régnant, je bondis, — je ne tournai pas le commutateur, mais j'allumais deux morceaux de cierge, m'assis devant la table sur laquelle Fabienne avait écrit les pages qui m'étaient destinées; et sur les feuilles du même papier, avec la même plume trempée dans le même encrier, je griffonnai à Me Valois quelques lignes où je lui annonçais que je rompais mes fiançailles avec sa fille; que je lui rendais sa parole et reprenais ma liberté. Et, la lettre postée, je terminai ma journée dans un endroit plus anonyme encore que la fosse commune...

VIII

Et je m'en fus. Je voyageai. Non point pour visiter des contrées inconnues; des musées! Je partis pour fuir Paris; pour me fuir moi-même. Je partis comme Verlaine buvait, pour le plaisir de boire. Evidemment, j'avais avec moi mon bagage d'artiste, — mais pas le moindre désir de travailler!

Je parcourus des pays qui m'incitaient surtout à la méditation: la Grèce, les îles de l'Archipel. J'espérais que le monde de la mythologie écraserait mon misérable univers humain. Les noms les plus fameux rendaient plus vivants en moi les plus simples des noms! Ariane, Epidaure, la Crète, Thésée, le Labyrinthe, Nakos, l'Eurotas, que sais-je encore! n'émouvaient pas mon âme que remplissaient de leur musique ces syllabes: L'Ile-de-France, l'Yvette, la Reinarde, l'Auberge des Quatre Points Cardinaux, Fabienne. Je n'avais pas envie de figurer sur la toile les monuments à demi ruinés, les collines semblables à des monuments; les variétés du ciel nu ou jouant avec ses voiles de nuages; de la terre aride ou boisée, de la mer! J'entendis les tziganes à Budapest; *Parsifal*, *Tristan* et les *Maîtres chanteurs* à Bayreuth; Mozart à Munich où Rubens me fut révélé. A Dresde, quelques

secondes de vertige devant la *Vénus endormie* du Giorgione, — mais passons, passons! Ni dans les salles de spectacle et de concert, ni dans les salles des galeries je ne recherchais les émotions artistiques. Je regardais cela, je le répète, comme Verlaine buvait, pour me saouler, pour chasser des spectres chaque jour plus ardents, et je compris, insensé! que j'étais un criminel qui payait sa faute, — je compris quelle exquise compagne avait été Fabienne, — voyageuse et ornement du foyer! Et à la pensée que plus jamais, plus jamais, je ne l'aurais auprès de moi, le remords retourna mon âme, comme la main de l'aubergiste retourne la peau du lapin qu'il écorche. De fréquents, de trop fréquents retours à Paris sans avertir qui que ce soit, — pas même Deslandres dont j'avais peur, maintenant réellement peur, — non pas peur de lui, en tant qu'homme; mais peur de ne pas pouvoir résister au besoin de le questionner au sujet de Fabienne, de cette volumineuse correspondance de moi inconnue qu'elle avait voulu emporter dans la tombe, et qui contenait peut-être, le secret de sa vie. Je n'habitai pas chez moi. Je logeai dans un hôtel du quartier: longs couloirs; chambres numérotées se faisant face — le tout semblable aux traverses et tranchées de quartier des cimetières réservé aux fosses communes, — et avec quel sentiment encore inéprouvé ne me recueillai-je pas devant le monument de Fabienne au champ des morts de Montparnasse. Nulle tombe aussi abondamment, aussi délicatement fleurie que la sienne! Gerbes, couronnes, bouquets de fleurs blanches qui se flétrissaient, jaunissaient, — et sous cet amas de corolles, longeant les bords de la dalle de marbre vert, du même vert que le buste du *David* de Donatello patiné par les intempéries, j'aperçus les pousses de plantes aux feuilles triangulaires, vert de bronze elles aussi; issues des profondeurs de la terre — plantes dont le vent sème la graine et qui délitent les plus solides murailles, — et je n'osais pas cueillir une feuille de ces lierres voraces qui recouvriraient bientôt la tombe de Fab, — elle s'était suicidée comme un trottin; et, devant cette tombe, je pleurais comme un étudiant que torturait, de plus en plus, la hantise du suicide — et je me disais:

« Sous cette dalle que les crampons de lierre retiennent indissolublement au sol, est bâtie une étroite chambre. Je n'ai pas assisté à sa construction. Je n'ai pas vu transporter le cercueil là-dedans. J'ignore qui assistait à la cérémonie. J'ignore entre les mains de qui sont les papiers — et ne tiens pas à le savoir. Une seule chose importe: nul ne touchera jamais à cet emplacement. Mais je connais le cercueil: la châsse capitonnée de satin blanc où repose cette grande relique blanche que mes propres mains ont enveloppée du linceul! Fabienne, Fabienne, les longs mois de mort ont-ils apporté un changement à vos restes mortels? Votre visage est-il intact et respecté par la mort, dans sa perfection et sa suavité? Ne reste-t-il plus que de la cendre de ce visage céleste et de ces mains de reliquaire? Je ne possède de vous, — il n'existe de vous que les portraits où je vous ai représentée, — telle que vous vous montriez à ceux qui étaient dignes de vous comprendre — ces portraits et ces *nus* qui n'appartiennent qu'à moi seul et que nul regard n'a jamais profanés — mais les richesses tangibles d'un corps gracile, que sont-elles, en vérité, comparées au mystère d'une âme envolée? Quel secret, ô Fabienne! avez-vous emporté dans la tombe? »

Et du temps s'écoula, que je passai encore en voyageant, en méditant, en peignant un peu; hanté de plus en plus par l'idée du suicide et imaginant selon mon humeur, l'heure, la saison ou la contrée, le corps de Faby intact ou en décomposition, — continuant de ne donner signe de vie à personne, — et certain que l'on me découvrirait un jour, en aurai-je le courage? — cervelle en capilotade, souillant le divan de « grande chatte » — avec, autour de moi, ces pages que je noircis sous l'impulsion de l'irrésistible force qui vous inspire vos actes, bons ou mauvais, — tâtant de mes doigts d'aveugle le labyrinthe où je m'étais perdu, saluant égoïstement le soleil déclinant du 4 août 1914, comme l'astre de ma délivrance...

IX

Libéré après cinq ans de guerre et une grave blessure, régénéré par l'atmosphère d'héroïsme que j'avais respiré, un changement s'était opéré en moi.

La fréquentation quotidienne de la mort avait ressuscité mon ardeur à vivre. Voulant rompre avec le passé, je louai, boulevard Raspail, un studio moderne, confortable, sentant le neuf et le ripolin, où aucun souvenir n'était attaché...

Sous un signe de paix dérisoire, un vent de folie plus déplorable que l'ouragan de fer, de feu, mal éteint dans le sang qui, cinquante mois durant, avait bouleversé le monde, s'empara de ce qui subsistait de la création pensante. Vivre! Vivre! Qu'importait le prix? Et cette fièvre absurde, cette illusion de la force paracheva l'œuvre imparfaite de la mort. La bienfaisante influence de l'art intervint, — l'intelligence retrouva son rôle. On publia des livres. Des peintres exposèrent leurs œuvres. Le premier fut Deslandres, rue Royale. Eaux-fortes, où servie par sa technique, sa maîtrise, la lucidité de son esprit, éclatait la noblesse de son âme.

Après l'exposition de Deslandres, ce fut celle d'un tel, puis d'un tel, puis d'un tel. Chaque fois que je les rencontrais, mes camarades me posaient la même question: « Eh bien? et vous, à quand? »

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, puis, pour des raisons que je n'ai pas à exposer ici, un ami d'autrefois me céda son tour chez Druet. Il fallait être prêt en six semaines. Je me mis à l'ouvrage — et les camarades, animés des meilleures intentions du monde, annonçaient à Montmartre, à Montparnasse que j'étais en veine de sortir de ma torpeur. J'achetai des cadres; on maroufla mes cartons; je combinai les accrochages. Quelle besogne!

J'avais travaillé beaucoup plus que je ne me l'étais imaginé. Le flâneur doué du sens de la réflexion ne gaspille jamais son temps. Chacun des rêves d'une tête bien faite porte ses fruits, tôt ou tard.

J'écartai cependant mes tableaux de guerre. Je les estimais sans accent, sans caractère, sans grandeur, comparés aux illuminations de Deslandres.

Les deux portraits de Fabienne figureraient à mon exposition, à la réussite de laquelle je m'étais consacré, — et, un après-midi, incité par les forces irrésistibles qui nous imposent tous nos actes, les bons comme les mauvais, — un après-midi, comme je clouais sur son cadre une des toiles représentant Fabienne nue, je fus surpris par un de mes amis, — critique d'art et essayiste, — qui condamnait durement mon farniente.

— Qu'est-ce que ça? interrogea-t-il.

— Des nus.

— Récents?

— Anciens.

— Tu n'as rien fait de mieux. Puisque tu rentoiles, c'est que tu as l'intention d'exposer ce « poème de chair », comme disaient les Italiens de la Renaissance.

— Non. Ce serait un sacrilège!

— As-tu d'autres morceaux de peinture de cette qualité?

Sans un mot, je déroulai les deux autres « poèmes de chair » que m'avait inspirés Fabienne. Et je les examinai avec le même intérêt que lui.

— Qui est-ce?

Sa voix était grave, tremblante.

— Une morte!

Et il n'eut pas besoin de m'en prier davantage, — je lui parlai de Fabienne, — je lui en parlai avec la fringale d'un intoxiqué qui retrouve, enfin, la drogue bienfaisante au sortir de la maison de santé, je lui parlai de ma rencontre avec Fab, de notre liaison dont les débuts avaient la pudeur, la poésie de l'époque des fiançailles — je lui parlai, me complaisant dans l'étalage des moindres détails susceptibles de donner une idée de l'âme excellente de Fab; de notre pèlerinage en Italie; de notre séjour en Ile-de-France. Ayant affaire avec un écrivain, je lui citai certains des mots de Fab; lui narrai l'aventure de la *Fille Elisa* — je le fis juge des circonstances du suicide de Fab, sans essayer d'alléger ma res-

ponsabilité — je lui parlai des *nus* dont personne ne soupçonnait l'existence et *dont Fab m'avait interdit la destruction!*

Gérard Maupain ne connaissait pas Fabienne. Mais, au cours de ma confession, j'avais vu, sur sa physionomie, se succéder les expressions les plus diverses: étonnement, curiosité, émotion. Un dernier coup d'œil aux *Nus;* et, quelques secondes, il arpenta l'atelier en silence; puis, catégorique:

— Bref, elle t'a défendu de détruire cela.

— Oui.

— Elle a eu raison.

— Et tu en conclus?

— Qu'il faut les exposer!

— Ce serait un sacrilège, je te le répète.

— Elle te l'ordonne, sais-tu que tu t'en doutes? Si ce que tu m'as révélé au sujet de cet étrange caractère est exact, si tu ne t'es pas bluffé...

Et, profitant de mon désarroi :

— Allons, réfléchis, sois sérieux! Tu n'as plus vingt ans, hein? Cette jeune personne oubliée, archi-oubliée...

— Qu'en sais-tu?

Maupain haussa les épaules:

— Va donc te brûler la cervelle sur la tombe à l'abandon. Ce sera complet! On n'y comprendra rien. On affirmera qu'après si longtemps, ce n'est point par amour que tu te supprimes, mais par le sentiment que tu avais couru ta chance et perdu la partie! Que tu n'étais plus bon à rien qu'à disparaître!

Et, exploitant impitoyablement ses avantages, afin d'anéantir mes scrupules:

— Ecoute donc cette histoire, ajouta-t-il.

Et il me révéla sans indignation, sans enthousiasme, comme s'il se fût agi d'un événement commun, que Dante Gabriel Rossetti, aussi grand peintre que poète, après avoir étendu dans le cercueil le cadavre de la Béata Béatrix et déposé sur le cœur arrêté le manuscrit des sonnets de la *Maison de Vie* composée pour elle — avait, plus tard, fait ouvrir le cercueil et retiré le cahier de

poèmes, — qu'il l'avait publié, pour la gloire de sa maîtresse, pour sa propre gloire; pour la joie du monde et l'honneur de la poésie anglaise...

Gérard avait vanté ces *nus* dans les journaux et revues d'art où il glissait des papiers, — dans les ateliers de Montmartre, de Montparnasse, de Passy et d'Auteuil. A ces papiers, d'autres s'ajoutèrent qui firent boule de neige, — et je me laissai convaincre.

Les « *Onze* » s'étaient juré aide et protection en toute circonstance. Se manifester était un devoir. D'autres groupes menaçaient le nôtre, cruellement éprouvé. Les survivants devaient serrer les coudes, défendre, à l'âge mûr, l'idéal de la jeunesse! Pas de temps à perdre!

Les affiches furent imprimées; les cartes d'invitation envoyées. Une camionnette enleva les vingt paysages, les cinq natures mortes, les trois portraits et les deux *nus* qui composaient mon exposition, — quand l'atelier fut vide ou à peu près, — je me rendis au cimetière. Sortant des profondeurs de la glaise montmartroise, traversant la planche du cercueil, la lame du marbre vert du tombeau délaissé, les couches de lierre — aigu et sûr, tel le coup de couteau qui transperce les vêtements et trouve le cœur, — j'entendis, j'entendis le cri de Fabienne le jour où je lui avais proposé de détruire les *nus* que je n'avais jamais montrés, dont je n'avais jamais parlé à personne, — ce cri qui me défendait de jeter au feu ces toiles: « *Non! Non! Plus tard! On ne sait jamais!* » — et, accompagnant cet ordre, prononcé d'une voix encore inouïe, ce regard, cet insoutenable regard d'enfant en proie à un accès de soudaine démence.

Oh! Fabienne! — petit génie, que j'ai vu vivre! — et que plus tard je devais livrer aux yeux d'indifférents, de profanes, — Fabienne telle que je l'avais tenue dans mon lit, entre mes bras, toute nue!

« *Sa chair spirituelle a le parfum des anges* », avait murmuré Maugrain devant ce corps. Et ce vers avait réveillé en moi la vision de Fabienne, sur sa couche funèbre, illuminée par la lumière jaune des cierges — puis de Fabienne endormie à l'Auberge des Quatre Points Cardinaux, enveloppée dans la lueur diffusée d'un bleu

rayon de lune, — pendant qu'autour d'elle rôdait un sphinx au corselet de velours noir frappé d'une tête de mort blanche, — et je réentendis les paroles qu'avait prononcées le prêtre en récitant les dernières prières et en aspergeant d'eau bénite la dépouille de cette jeune femme sacrée: Céleste! Angélique!

ALBERT ERLANDE.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTERATURE

Pierre Mélèse : *Le Théâtre et le Public à Paris sous Louis XIV, 1659-1715,* Libr. E. Droz. — Pierre Mélèse : *Répertoire analytique des Documents contemporains d'information et de critique concernant le Théâtre à Paris sous Louis XIV, 1659-1715,* Libr. E. Droz. — La Bruyère : *Œuvres complètes.* Préface, variantes, notes, bibliographie par Julien Benda, Bibliothèque de la Pléiade.

Pour construire la thèse de doctorat ès lettres qu'il vient de publier sous le titre : **Le Théâtre et le Public à Paris sous Louis XIV,** M. Pierre Mélèse a dépouillé dans leur ensemble, avec une merveilleuse patience, les journaux, les gazettes, les mémoires, les correspondances, parus ou écrits sous le règne du grand roi, sans compter les chansonniers et les recueils d'anecdotes manuscrits, les registres de la Maison de Sa Majesté et les collections d'édits et ordonnances conservés à la Bibliothèque et aux Archives nationales. Ce travail écrasant — nous le connaissons, ayant nous-même vu page à page les 600 volumes de la *Gazette de France* et du *Mercure galant* de l'origine à 1715 — ce travail écrasant lui a permis de recueillir une ample moisson de faits. Ainsi, son livre, d'une extrême richesse documentaire, apparaît comme exceptionnellement digne d'attention. Il mérite, en effet, d'autant plus d'être loué sans réserve qu'il est présenté, avec méthode et clarté, dans une langue excellente.

D'où vient cependant que cet ouvrage remarquable ne nous donne pas, *sauf dans le détail,* la sensation de la nouveauté comme nous la donnèrent, sur ce sujet du théâtre, les écrits antérieurs, sortis d'enquêtes minutieuses parmi les minutes notariales, de MM. Liebrecht et Fransen? D'où vient qu'il aboutit, en définitive, à confirmer, avec plus de précisions et de références, avec plus de certitudes aussi, des notions

déjà acquises? Peut-être tirons-nous cette impression du fait que son auteur envisage le théâtre sous son aspect extérieur, aspect que maints autres historiens nous peignirent avant lui, d'après des documents moins nombreux et moins probants sans doute, mais significatifs néanmoins.

M. Pierre Mélèse, en entreprenant sa vaste tâche, s'est proposé de préciser quelle place tenait le théâtre dans les préoccupations et la curiosité du public et quels moyens d'information possédait ce public pour juger les œuvres mises à la scène et la qualité des comédiens qui les interprétaient. Pour atteindre plus sûrement son but, il a délibérément rejeté le fatras des connaissances reçues depuis trois siècles, s'est replacé dans le temps et a demandé aux contemporains leurs témoignages qui, seuls, lui ont paru mériter une créance.

Au début de son livre, déblayant le terrain, M. Pierre Mélèse rappelle les longues querelles qui s'élevèrent autour de la scène, pour ou contre celle-ci, querelles auxquelles participèrent les Nicole, les Bossuet, les Conty, les Caffaro, maints théologiens, et la Compagnie du Saint-Sacrement, et Molière, et Racine, et Boileau qui condamnait l'opéra, et cent autres plumitifs prodigues de pamphlets ou d'épigrammes. De cette querelle, et des prônes au surplus de ses confesseurs, il résulta, selon M. Mélèse, que Louis XIV, devenu dévot et pénitent, expulsa le théâtre de la cour. Cette allégation nous semble un peu aventurée de la part d'un critique qui a consulté avec tant de soin Sourches et Dangeau. En fait, à Versailles, comme à Saint-Germain et à Marly, après 1680, et même après la fistule, le roi autorisait encore maintes représentations de comédies et de tragédies (*Athalie* et *Esther* datent de 1689 et 1691), favorisait les ballets et les mascarades dont il donnait souvent les thèmes, faisait interpréter sans lassitude, par ses propres musiciens et chanteurs, des actes des opéras passionnés de Lully. Tout au plus peut-on dire de lui qu'il n'aimait guère les productions nouvelles des auteurs et qu'il leur préférait ce que Madame, sa belle-sœur, appelait des rabâchages, c'est-à-dire du Molière et autres écrits qui avaient enchanté sa jeunesse et sa maturité.

Ainsi, M. Pierre Mélèse se débarrasse en quelques pages hâtives de la cour pour envisager plus spécialement la ville, qui jouissait sans entraves du divertissement théâtral. Com-

ment la ville, friande de ce divertissement, était-elle informée de « tout ce qui touchait aux spectacles » ? Par les journaux, en général venus de Hollande, par les gazettes rimées des Loret, des Laurent, des Robinet, des La Gravette de Mayolas, des Subligny, etc., par les propos des « nouvellistes », bavards effrénés dont l'espèce s'est perdue au XVIIIe siècle, par le *Mercure galant*, par des publications de circonstance, par la publicité des théâtres eux-mêmes, enfin par le verbiage terrifiant des ruelles.

M. Pierre Mélèse examine, en de brefs paragraphes, la portée de ces sources d'information. Parmi les journaux dits savants qui consacraient des chroniques aux théâtres, beaucoup donnaient des « opinions abstraites » plutôt que des renseignements véritables sur les œuvres nouvelles, s'inquiétaient peu des représentations, du jeu des acteurs et de la mise en scène. Les gazettes rimées et le *Mercure galant* entraient davantage dans le détail matériel, fournissaient des éléments à la curiosité publique, mais ne cherchaient point à diriger le goût des amateurs de théâtre. M. Pierre Mélèse leur donne l'importance qu'ils méritent, mais il semble ne goûter qu'à demi le maître-gazetier Loret, pourtant virtuose de la rime comparé à ses confrères, et Donneau de Visé, rédacteur du *Mercure galant*, véritable créateur du journalisme moderne dont il inaugura toutes les rubriques. Il juge l'un insignifiant et l'autre partial. De ce qu'il nous dit des épistoliers, que retenir? Mme de Sévigné fut une merveilleuse informatrice en matière théâtrale, mais son influence n'allait pas au delà d'un groupe social fort restreint. Mme de Maintenon ne parle de la scène que pour en médire. Bussy-Rabutin, en exil dès 1665, ne donnait des appréciations que d'après des « on-dit ». En réalité, si nous croyons, avec M. Pierre Mélèse, que journaux, gazettes, publicité avaient une action respective sur la société, nous pensons néanmoins que cette société tirait de la conversation ses renseignements les plus circonstanciés, les plus secrets, les plus attirants sur les questions théâtrales. La conversation tenait un rôle unique dans la vie d'autrefois. A travers les paroisses parisiennes formant des îlots où les gens se fréquentaient assidûment selon leurs conditions sociales, leurs fonctions, leurs tendances particulières, les nouvelles volaient de bouche en

bouche; elles pimentaient les journées souvent maussades et sans distraction. On les recherchait avidement et le théâtre en fournissait sa grande part. Pour ne citer qu'un fait entre mille, signalons quel bruit inouï fit dans les ruelles le triomphe du *Cid*.

M. Pierre Mélèse n'a pu naturellement saisir le murmure des langues bien pendues de nos ancêtres du grand siècle. *Verba volant.* C'est d'après les relations du temps qu'il établit le *curriculum vitæ* du théâtre et mesure le degré d'attraction que ce théâtre exerçait sur la foule. En 1680, trois troupes subsistent à Paris, l'Opéra, les Italiens, la Comédie française, deux seulement à la fin du siècle, les Italiens ayant été expulsés. Elles jouent longtemps trois fois par semaine, et, après 1680, tous les jours. Elles attirent des spectateurs nombreux qui consentent à payer chèrement leurs places (six livres, environ 90 francs de notre monnaie, sur la scène), ou bien qui invoquent tous les prétextes pour ne les point payer. Vers 1700 l'Opéra a innové un système d'abonnement. A cette époque, le théâtre empoche chaque année de 400 à 600.000, d'où l'on doit déduire un droit des pauvres fixé par le pouvoir public au sixième du prix du billet.

En dehors de leurs représentations ordinaires, les troupes en donnent d'autres à la cour et chez les grands, et, lors des événements marquants, quelques-unes, gratuites, devant un peuple turbulent. Détail particulier, que M. Pierre Mélèse n'a point connu, croyons-nous: l'Hôtel de Bourgogne est tenu, pendant la période du carnaval, de dresser ses tréteaux sur le carreau des Halles et d'y réjouir la multitude.

Surveillé, comme la presse, le théâtre subit successivement le contrôle du lieutenant-général de police, des premiers gentilshommes de la chambre, de commissaires examinateurs, puis, de nouveau, du lieutenant général de la police qui interdisent les pièces touchant à la politique, ou bien critiquant les actes royaux, ou bien témoignant de quelque licence, et étendent leur censure aux œuvres imprimées.

Fournissant ainsi des indications vagues, clairsemées, et, pour la plupart, connues, sur l'organisation intérieure du théâtre, les informateurs consultés par M. Pierre Mélèse en donnent de peu nouvelles sur la composition de l'auditoire qui se presse dans les loges et le parterre de l'Opéra ou de

la Comédie-Française. Par les prologues si curieux de Bruscambille on aperçoit mieux l'aspect de cet auditoire que par les dires conjugués de ces informateurs. Il ne change guère avec le temps. A la fin comme au commencement du siècle, les seigneurs sont installés sur la scène, mêlés aux auteurs, et dans les loges; le peuple stagne debout au parterre avec les bourgeois lettrés. Il y a antagonisme entre ces deux publics, le premier, bruyant, peu compréhensif, plus intéressé par ses affaires et sa galanterie que par la représentation; le second, attentif, frémissant, prompt aux manifestations. Le parterre, en définitive, juge, fait la loi, détermine le succès d'une pièce, applaudit, siffle, impose son goût qui est, le plus souvent, de bon aloi. La police intervient souvent dans la salle, arrête les bagarres, emprisonne les siffleurs.

M. Pierre Mélèse nous fait part, dans la suite de son travail, des faits qu'il a amassés, concernant les auteurs et les comédiens, dans les organes d'information. En général, journalistes et gazetiers s'intéressent peu à la personnalité des écrivains. De Corneille, vivant discrètement et sans bruit, ils ne disent presque rien. De Molière, ils parlent abondamment surtout après sa mort, quand une foule immense a suivi ses obsèques. A ces hommes illustres, un Donneau de Visé préfère des Thomas Corneille, des Boyer, des Boursault, des Benserade, des Quinault plus voisins de lui par leur maigre talent. Presque toujours, la critique du nouvelliste de plume est empreinte de sentiments médiocres, dictés par la jalousie; à cette critique intéressée, M. Pierre Mélèse compare celle des gens du monde, plus modérée, plus proche de l'équité.

Certains auteurs excellent à provoquer en leur faveur l'attention des folliculaires, Racine notamment qui, volontiers, se livre à la polémique et alimente l'actualité. Lully, tout au long de sa carrière, occupe les plumes et les langues par ses succès répétés, ses mœurs de bardache, ses friponneries, son goût de l'éclat et du scandale, sa cupidité.

Plus que les auteurs, les comédiens attirent la curiosité. Ils sont, en quelque sorte, personnages publics. Les gazetiers commentent les événements de leur existence professionnelle, signalent leurs engagements, leurs débuts, leurs changements de troupe, leurs succès, leur retraite, leur mort,

apprécient rarement leur talent qu'ils louent, d'ordinaire, sans se donner la peine d'indiquer pour quelle raison il suscite leur louange, enfin se désintéressent de leurs actes privés. Ceux-ci trouvent des observateurs plus attentifs dans les épistoliers et les chansonniers, les uns multipliant les indiscrétions dans leurs lettres, les autres faisant courir dans la société des épigrammes et des satires. La Du Parc, la Champmeslé, la Raisin, cette dernière maîtresse du dauphin et ayant eu de lui un enfant, nous sont connues dans leurs mœurs relâchées, surtout par l'entremise de ces censeurs friands de scandales. Les actrices de l'Opéra, fort galantes pour la plupart, défraient continuellement la chronique. Un petit volume du début du XVIII[e] siècle: *La Musique du Diable,* contient d'effarantes pages sur la conduite de l'une d'elles, la Desmatius.

M. Pierre Mélèse, toujours suivant les témoignages de ses informateurs, consacre une bonne partie de son livre à la « biographie » d'une pièce de théâtre. Très heureuse idée, réalisée avec intelligence. Sous sa plume, nous voyons se dérouler la conception et la documentation du sujet, naître le texte, débuter la publicité; bientôt ce texte est présenté aux comédiens, reçu par eux, fort souvent grâce à des influences. Il entre en répétition; il est prôné par les nouvellistes dans les ruelles, par les affiches dans les rues, par les gazetiers dans leurs gazettes; il jouit déjà, avant la représentation, d'un prestige ou bien souffre d'un décri qui lui assurera succès ou insuccès, l'un ou l'autre accentué par les comptes rendus des feuilles publiques, la critique des spectateurs, les cabales.

Dans ce chapitre, M. Pierre Mélèse ajoute aux faits connus bon nombre de faits nouveaux. A la fin de son ouvrage, trois paragraphes, un peu succincts, presque insuffisants, concernent les ballets de cour, les théâtres de collège, les représentations privées; ils n'ajoutent à peu près rien à des sujets qui ont été traités déjà par des historiens munis de sérieuses références. M. Pierre Mélèse a illustré son volume de quelques planches. Il y publie, en appendice, des pièces d'archives dont la plupart sont importantes, mais ne semblent pas inédites. Un index alphabétique termine cet intéressant volume et en rend aisée la consultation.

Un **Répertoire analytique des documents contemporains d'information et de critique concernant le théâtre à Paris sous Louis XIV,** publié comme thèse complémentaire sans doute, par M. Pierre Mélèse, offre l'apparence d'une sorte de schéma du précédent volume. Malgré sa sécheresse bibliographique, ce Répertoire rendra d'importants services. On y trouve rassemblés sous des rubriques diverses: Organisation générale des Théâtres, Censure, Critique, Théâtres de Paris, de la cour, de collège, Théâtre de la Foire, tous les documents d'information que son auteur a découverts au long de sa minutieuse enquête. Des rubriques y sont réservées aussi aux auteurs dramatiques, aux compositeurs de musique, aux comédiens, aux metteurs en scène, aux décorateurs, aux directeurs de théâtre, aux pièces enfin dont on saura désormais que tel tome de telle gazette, de tel chansonnier, de tel épistolier a traité à une date donnée. Par ce travail pénible aussi bien que par le commentaire qu'il en a donné dans sa thèse principale, M. Pierre Mélèse a contribué grandement au progrès de l'histoire dramatique.

L'auteur du subtil et profond *Belphégor,* M. Julien Benda, vient de faire, en publiant une édition nouvelle des **Œuvres complètes de La Bruyère,** une heureuse incursion dans le domaine de l'histoire et de l'érudition, tout en demeurant sur le terrain de la philosophie. Considère-t-il le moraliste du XVIIe siècle comme l'un de ses pères spirituels? On serait tenté de le croire en constatant avec quelle application il s'est efforcé d'analyser sa pensée et de purifier les textes qu'il offre à nos méditations.

Sans doute a-t-il suivi, pour l'établissement de ces textes (*Les Caractères,* le *Discours à l'Académie,* les *Dialogues sur le Quiétisme,* les *Lettres*), les leçons magistrales de M. G. Servois, mais il ne les a pas acceptées dans leur ensemble. Son examen personnel l'a amené à penser que la 8e édition des *Caractères,* celle de 1694, revue et publiée par l'auteur vivant, présentait plus de valeur que la 9e, lancée après sa mort et contenant encore des fautes graves. C'est donc le texte de cette 8e édition, corrigée à l'aide du texte de la 9e, qu'il nous donne, rompant ainsi avec une vieille tradition. Dans sa préface, il fournit les raisons de sa préférence, et ces raisons semblent probantes.

M. Julien Benda renvoie à l'appendice de son volume les variantes reproduites avec exactitude et les notes historiques et littéraires. Il use des différentes clefs des *Caractères* pour identifier les personnages portraicturés sous des noms allégoriques et ajoute une bibliographie à ses doctes commentaires. Peut-être aurions-nous aimé rencontrer, dans cet appendice copieux, ce que l'on ne trouve point dans la plupart des réimpressions de La Bruyère, des renseignements de mœurs qui clarifieraient singulièrement un texte provenant tout entier de l'observation de la vie.

Avec intelligence et finesse, M. Julien Benda fait ressortir les contradictions de La Bruyère, signale, d'une part, son blâme périlleux du régime despotique, sa grande pitié, sa prédilection peut-être pour les humbles et, d'autre part, son acceptation des inégalités sociales. A examiner le chrétien ardent qu'était le moraliste, on s'explique aisément les contrastes de sa pensée.

M. Julien Benda, mieux qu'aucun autre de ses prédécesseurs, a compris quel grand artiste du style était né avec La Bruyère. Celui-ci, comme il le précise avec force, vécut en précurseur, en marge de son époque. Sa pensée, aussi bien que son écriture, anticipent sur le temps. Il étonna et, sans doute, il scandalisa ses contemporains. Il reste encore, parmi les classiques, suspect aux esprits timorés. Ses audaces de plume n'ont pas trouvé, comme celles de Pascal, de pieuses raisons d'être excusées.

MÉMENTO. — *Revue de l'Histoire de Versailles*, juillet-septembre 1934 : De M. Henri Allorge : Meudon, l'art, la littérature, la science; De M. Gaston Boudan : *Un Versaillais de* 107 *ans* (*Jean-Pierre Schamel*) ; De M. André Lelarge : *Louis Aleaume, seigneur de Verneuil et Vernouillet;* De M. Georges Mauguin : *Le Fauteuil de Bailly.* — *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1935 : De M. A. Beguin : *Une Amie française de Jean-Paul* [*Richter*], *Mme de Montbart* (*Joséphine de Sydow*) ; De M. F. Baldensperger : *Le raffermissement des techniques dans la littérature occidentale de 1840;* De M. M. Gorlin : *Hoffmann en Russie;* de M. L. Rosenblatt : *Marius l'Epicurien et ses points de départ français; Autour de Chateaubriand,* I. *Le billet à Rœderer,* par A. O. Hunter; II, *George Sand et la Louisiane,* par J. Pomier; de M. Ph. Gariel : *Une lettre inédite de George Sand à Eulalie de Sénancour.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Philéas Lebesgue : *Le Jardin des Ombres*, « la Caravelle ». — Albert Jouve : *A l'Ombre des Cyprès*, s. n. d'éditeur. — Francis-Octave Balma : *A l'Ombre du Rêve*, « Office méridional du Livre », Toulouse. — Jean Van Brock : *L'Ombre et la Cendre*, Corrêa. — Jacques Clemenceau de la Loquerie : *Lueurs et Cendres*, s. n. d'éditeur. — Auguste Huguet : *De l'Aube à la Nuit*, « éditions de la Guiterne ». — André Arnoux : *Petites Choses pour le Cœur*, « Ars et Vita ». — Edmond Flamari : *Au Déclin des Jours*, Lemerre.

« Conçus dans un esprit analogue à celui qui dicta aux trouvères du Moyen Age leurs chansons de geste et leurs romans, c'est-à-dire dans un but indirectement doctrinal, les vers épisodiques et plus ou moins fantaisistes, qui composent le présent livre, ne méritent peut-être pas, au regard des idées et modes d'aujourd'hui, le titre de *poèmes*. Toute valeur d'art mise à part, je puis affirmer que ce ne sont pas de simples tapisseries décoratives, et que leur affabulation comporte un enseignement plus ou moins mis en évidence. »

Cette phrase liminaire au volume nouveau de Philéas Lebesgue, **Le Jardin des Ombres,** définit à merveille le dessein que poursuit le poète, décèle le motif de son erreur essentielle, et lui fait, en même temps, le plus grand honneur.

Tant que Philéas Lebesgue se satisfit de chanter *les Servitudes* du travail agreste, *la Grande Pitié* de la terre éventrée et abreuvée de sang, *Triptolème ébloui*, ou, plus ingénument encore, les délicieuses *Chansons de Margot*, la part de moralité ou d'enseignement qu'il désirait mêler à la trame de ses « tapisseries décoratives » s'absorbait aux autres éléments, aux autres exigences, aux autres caprices d'un art essentiellement issu de la connaissance, de l'amour de la nature; elle n'usurpait pas la place prépondérante, elle ne faussait pas l'ensemble, elle ne le fourvoyait pas dans des directions intéressées. Certes les « lais » et les « gestes » de la *Fin d'une Ere* contiennent des suites de vers superbes et émouvants, et aussi *le Secret des Siècles* quoique formé de poèmes d'expression, d'invention plus objectifs, *Contes de Fées*, particulièrement le plus bref de ces contes: *Rhodes*. Les vers à citer avec admiration ne manquent pas. Philéas Lebesgue est de toute son âme un poète, mais, cette fois, il s'est laissé contraindre, il s'est efforcé d'être contraint

par les nécessités du but qu'il se proposait. La poésie est asservie, on le sent trop. Où elle n'est point la souveraine quelle raison aurait-elle d'exister? Je ne comprends pas qu'on utilise la poésie à des fins qui lui sont extérieures. Elle y est amoindrie, elle y abdique toute raison d'exister.

A l'Ombre des Cyprès languedociens le poète Albert Jouve naquit, c'est là qu'il espère dormir son sommeil suprême. Mais des jardins ailleurs ont accueilli son rêve, ses mélancolies, son amour. Il connaît l'Algérie, il a ressenti la tristesse des pluies de novembre dans un climat brumeux, il goûte «les beaux dimanches de Paris» hors de la ville, à Viroflay, à Montmorency. Tout ce qu'il a vu, ce qu'il connaît l'enchante doucement, et son chant est correct et harmonieux. Quand il s'amuse à des fantaisies, on y perçoit plus de personnalité, et pourtant, des poèmes graves touchent à une plus haute beauté, comme, au premier chef, à la fin du livre, *Epitaphe*, où il aspire à jouir du repos définitif,

> A l'ombre des cyprès où chante la cigale,
> Sous la lumière d'or des cieux languedociens.

A l'Ombre du Rêve, M. Francis-Octave Balma chante des poèmes abondants et faciles qui parfois ne sont pas sans beauté. Evidemment, l'enthousiasme disert l'emporte en son cœur de méridional sur la patience nécessaire à l'artiste, mais sa faconde a des réussites, et son sentiment, sincère toujours, n'est point banal. Quelques paysages aussi sont évoqués avec verve. Il nous assure que, avant de publier son livre, il a brûlé, brûlé, brûlé, je ne sais quelle quantité de vers, n'en conservant qu'un choix assez sévère. Il sied qu'on l'en félicite, il y a encore ici bien du fatras. D'autres fois ses rencontres sont heureuses, comme au refuge de ce bois de pins,

> O feuillage léger sur mon front endormi !
> Ombre douce, ombre amie, où j'eus des rêves rares.

L'Ombre et la Cendre, dont certaines parties heureusement réussies, attachent l'attention sur le talent oscillant, trouble de l'auteur, M. Jean Van Brock:

> Eurydice, toujours je vous cherche en tremblant,
> Vous êtes à la fois mon tourment et mon rêve,

Vous venez dans ma nuit mais votre spectre blanc
Se dissout, vaporeux, dès que le jour se lève...

Seulement le poète, faible ou dément, s'attarde à s'attacher à l'épaule le pli de quelque cape romantique. Tantôt il affecte une attitude mélodramatique:

Je te défends d'oser me regarder en face.
Tu n'es que mon reflet...

Tantôt il fait un étalage vrai ou supposé de ses vices et de ses déraisons: ses vers, en qui il dénonce une ressemblance avec lui-même, sont, il l'affirme, « emplis d'un noir poison,... un je ne sais quoi de trouble et d'angoissant qui... semble vibrer comme du sang ». Outre que je n'eusse jamais aperçu le sang vibrer, jamais non plus je ne me fusse avisé de regarder les vers de M. Van Brock comme « emplis d'un noir poison », je le confesse. Il nous enseigne encore que son cerveau d'intoxiqué « recherche le repos au fond d'une timbale »..., et, bien entendu, il fait appel, aussitôt, aux ombres de Baudelaire, de Verlaine, de Gérard de Nerval (pourquoi, de Gérard de Nerval?), de Rimbaud et d'Edgar Poe. Tout cela est dans l'ordre, il ne convient pas qu'on s'en étonne.

Lueurs et Cendres... Il y a quelque puissance dans certains vers de M. Jacques Clemenceau de la Loquerie ; il y a des erreurs candides. Je comprends fort bien, comme l'explique en sa préface le beau poète Francis Eon, que lorsque une strophe drue obéit en suivant sa ligne directrice (F. Eon écrit: obéit à sa *directive,* comme un ministre ou un ingénieur), et plonge ses racines dans le tuf humain, elle est forte nécessairement, mais il ajoute: *et belle.* C'est à voir. L'auteur voudrait « ses poèmes aux arêtes vives... durs et francs » comme des silex, mais il attache plus de prix en poésie à l'éloquence (acceptons que l'on ne s'appelle pas en vain Clemenceau) qu'à la musique. C'est son droit, puisqu'il le proclame:

Qu'importe une voyelle heurtant une voyelle
Si la phrase est immense et si elle a des ailes;
Qu'importe un mot trop fort réveillant la douleur
S'il va droit s'enfoncer, comme une lance, au cœur.

Cette strophe appelle plusieurs remarques, dont la première sera que le premier de ces vers, donné pour dodécasyllabique, compte un pied de trop, la lettre *h* de heurtant est, en effet, aspirée; l'élision de la dernière syllabe de voyel*le* est impossible. Personne ne s'oppose à l'immensité d'une phrase, ni surtout à son essor ailé. On peut douter qu'elle parvienne à s'emplir d'une immense substance et à être enlevée sur des ailes, si l'élément musical, si l'harmonie, fût-elle heurtée, lui fait défaut. Quant aux deux autres vers, dont le dernier, bien construit, est un modèle de vers « éloquent », ils appartiennent à cet ordre jadis (et encore de nos jours) si cultivé de sentences qui étourdissent au premier choc l'imagination et, à l'examen, apparaissent vides de tout sens.

Laissons cette querelle que d'aucuns estimeront futile. M. Clemenceau de la Loquerie compte sur certaines rencontres de beauté dans le mouvement et dans l'expression. Il a raison lorsqu'il écrit au bord de l'Océan:

> Je suis venu ce soir pour apaiser mes haines...

et un peu plus bas (vers que cite Francis Eon):

> Les flots marbrés montaient en écorchant les dunes
> . . . .
> Et le peuple fuyant les beautés immortelles.

Mais le surplus, presque tout le surplus de ce poème, constitue un inhabile et regrettable remplissage, jusqu'à cette façon de dire presque ridicule, qui, dans un discours parlementaire, passerait, je gage, pour une hardiesse:

> Ne cherche pas toujours ce qui nous amenuise...

Non, M. Clémenceau de la Loquerie dont l'existence est d'un farouche, d'un solitaire, se méprend singulièrement s'il est muré dans l'orgueil de son art. Il a reçu des dons, il ne les a pas développés.

Modestes, justes, sensibles, les petits paysages évoqués **de l'Aube à la Nuit** par la muse de M. Auguste Huguet cherchent moins à surprendre qu'à charmer. Un parfum de terroir en émane. Ces vers sont sains et chantent dans la douceur.

Les **Petites Choses pour le Cœur** de M. André Arnoux sont de charmants, frais, très purs, petits poèmes familiers, souvenirs d'enfance, notations de voyage, impressions légères et toujours délicates, en vers libres d'un rythme pimpant, discret et sûr. M. André Arnoux, modeste et sensible, est un poète mineur d'une grâce charmante.

Au Déclin des Jours, M. Edmond Flamari compose avec douceur et présente des poèmes de foi et de pitié, emplis d'onction et de la confiance la plus saintement résignée. Vers bien construits, solides, souples souvent, d'un métier parnassien, inspiration sincère, parfois familière, paysages, impressions de douceur et de délicatesse.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Claude Kamme : *Le message des jours,* Parisis Editions. — Edmond Jaloux : *Le dernier jour de la création,* Plon. — André Billy : *L'amie des hommes,* E. Flammarion. — Robert Bourget-Pailleron : *Cœur de Russie,* Nouvelle Revue française. — J.-H. Rosny jeune : *Marcette éblouie,* Grasset. — Philippe Amiguet : *Le pasteur Martin,* Denoël et Steele. — Elie Rabourdin : *Les pays d'eau,* A. Redier. — André Corthis : *Le printemps sous l'orage,* A. Fayard. — Simone Chevallier : *L'ami des vacances,* E. Fasquelle.

C'est vraiment une œuvre d'une qualité exceptionnelle que ce livre posthume, **Le Message des jours,** par Claude Kamme, et pour lequel Mme Rachilde a écrit une enthousiaste, mais lucide préface. « Claude Kamme est une femme de génie », déclare Mme Rachilde; et, définissant le génie, elle le dit « la pureté d'intention, l'absolue pureté de la pensée ». Voilà qui fera plaisir à M. Paul Valéry, et qui ne laisse pas de surprendre un peu sous la plume de notre grand conteur, à l'imagination forcenée. Mme Rachilde a cependant raison d'affirmer qu'on ne saurait à aucun titre assimiler le génie à la folie. Tel qu'elle l'entend, il qualifie parfaitement, en tout cas, le genre d' « esprit » de l'auteur du *Message des Jours,* en qui elle en reconnaît la vertu. Vertu *adamantine,* si je puis ainsi m'exprimer. C'est la raison, et la plus ferme ou la plus *dure* qui inspire le poème philosophique de Claude Kamme. C'est un feu froid que celui qui généreusement en rayonne comme des facettes d'un diamant, en effet. Sous prétexte de peindre la nature sous tous ses aspects, d'en noter les variations, selon les différents mois

de l'année, d'en évoquer les bêtes, d'en célébrer, surtout, la forêt profonde, pleine de silence et de solitude, Claude Kamme refait *à la française* le poème sacré des Hindous. Une mystique cartésienne (qu'on ne proteste pas contre la hardiesse du rapprochement) voilà ce que j'ai trouvé dans ces pages qui étonnent par leur compréhension, leur amour des choses de la terre; leur pouvoir de suggestion égal à leur clarté et à leur concision. L'intelligence le dispute, ici, à la sensibilité. Il est impossible de s'abandonner plus complètement à la sensation et de la dominer davantage. Claude Kamme ne se perd, à chaque instant, dans un naturisme — qui n'a rien, d'ailleurs, de panthéiste — que pour se retrouver plus entière, et jamais elle ne fait plus totalement le don d'elle-même que quand elle est le plus elle-même... « Donne et meurs divinement », a-t-elle écrit. Je pourrais citer dix pages, cent pages de son livre, sans en épuiser les richesses; sans lasser l'admiration qu'il m'inspire. Il est humble et d'une aristocratie suprême. Tout enivré de matière et si spirituel! Ecoutez ceci: « Nous partirons comme le vent, comme les nuages; hélas, nous mourrons, comme la voix, comme les feuilles, comme l'espoir, comme l'année que scelle de son cachet rond la pleine lune indifférente. *Nous mourrons étranglés par tout ce que nous n'avons pas dit, écrasés par tout ce que nous n'avons pas fait,* tronçonnés par les entraves qui nous ligotent, écartelés de désirs inconciliables. O Destin, accorde-nous d'avoir jeté le germe d'une seule pensée, d'avoir enfanté un atome de beauté vraie, de beauté qui demeurera. » Claude Kamme a été entendue par le Destin.

Le nouveau roman de M. Edmond Jaloux, **Le dernier jour de la Création,** est le plus triste, ou le plus profondément désabusé, sans doute, qu'il ait écrit. C'est qu'il donne un sens général à tous les récits de cet auteur, en en rassemblant les traits épars dans un grand symbole, celui-là même du repos du septième jour... Ce sujet avait naguère inspiré M. Paul Claudel. Mais, au rebours de notre grand poète chrétien, M. Jaloux voit dans l'attitude du Très-Haut non la satisfaction de la tâche accomplie, mais la lassitude de la tâche inaccomplie. Dieu n'a pas mis le point final à son œuvre: il l'a laissée en suspens... D'où les désappointements

de l'homme, le sentiment qu'il éprouve, de quelque façon qu'il ait vécu, de n'avoir pas réussi ce qu'il voulait faire. Reste le possible. Un « devenir » hégélien. Mais, pour le moment, M. Jaloux, romancier, n'illustre pas cette métaphysique qui pourrait apporter une espérance, qui exalte le *furor teutonicus*. Il ne voit que destins manqués. « Au commencement était le malaise, et le malaise était Dieu », dit un des personnages du *Dernier jour de la Création*. Paraphrase sacrilège de la parole immortelle ! se récriera-t-on. Mais nous sommes, ici, entre esthètes, comme dans les romans de M. Jaloux, et ces messieurs ont porté — en se jouant — bien d'autres propos subversifs à leur compte. Un peintre a aimé, naguère, une jeune fille charmante. Il s'est éloigné d'elle, cependant, et du même coup a passé à côté du bonheur. Aurait-il eu plus de talent s'il avait épousé cette jeune fille? Peut-être; nous n'en savons rien. Lui non plus. Malgré la gloire, il se croit un raté. Il en est un. On est toujours plus ou moins un raté, temporellement parlant. Plus on vise haut, plus on a de chance de manquer son but, a dit à peu près Mallarmé à M. Camille Mauclair (*Mallarmé chez lui*). Ce que nous réalisons n'est jamais égal à ce que nous rêvions de réaliser. Aussi n'est-ce pas au résultat matériel obtenu qu'il faut juger du succès de notre effort. Ce n'est pas même au résultat sentimental, mais au résultat moral. Dans le domaine de l'esprit, bien des vaincus sont des vainqueurs parce qu'ils ont gagné la partie sur eux-mêmes. Sans fortune ni honneurs, on peut être *glorieux*, — au sens où Polyeucte utilise le mot. C'est ce que le héros de M. Jaloux ne soupçonne pas; et c'est, en dépit de sa distinction, ce qui fait sa faiblesse à mes yeux. Mais je n'ai pas à le juger de mon point de vue; je n'ai pas à contester la valeur du thème du *Dernier jour de la Création* dont le désespoir émeut, dont l'art séduit, surtout. M. Jaloux a « une manière » essentiellement personnelle et, dans sa singularité très suggestive, d'un raffinement très musicien.

Les lecteurs du *Mercure* se souviennent d'avoir eu la primeur de **L'Amie des Hommes,** ce curieux roman que M. André Billy publie en volume, aujourd'hui. Je n'aurai donc pas à leur en résumer le sujet. Je voudrais seulement attirer leur attention — si elle ne s'y est portée d'elle-même — sur la

complète objectivité de ce récit. Il est difficile, en effet, à un romancier, de se montrer plus détaché de ses personnages que M. Billy des siens. Les aime-t-il? Ne les aime-t-il pas? Questions oiseuses. Il les fait vivre, voilà tout. « Comme il les a vus vivre », observera-t-on. Certes! Mais sans interpréter ni commenter leurs actes; aussi impassiblement que le miroir réfléchit les grimaces d'un visage... Ici, le miroir reproduit plus que les formes ou l'extérieur de l'individu. Il va en deçà des traits, jusqu'à l'âme; et il en révèle le *mystère*. Il ne la démonte pas, pièce par pièce, il est vrai. Il la surprend dans son action; dans sa vie trouble; avec ses contradictions et ses incertitudes... Quel inquiétant mélange de mal et de bien dans son héroïne! Un « complexe »... Mais M. Billy n'est-il pas autant *cynique* selon l'acception anglaise que selon l'acception française du mot?... Je veux dire n'y a-t-il pas du *mordant*, de l'*ironie* dans son indifférence apparente. Cette indifférence — je vais plus loin encore — n'est-elle pas une forme stoïcienne du pessimisme? Je m'arrête: je découvrirais dans son attitude en face de la vie, une parenté avec celle de M. Jaloux. Sa façon de se distraire (de « tresser de la paille dans sa prison ») est autre, voilà tout. Elle n'en est pas moins des plus remarquables.

On se tromperait si l'on croyait — sur les apparences — que l'héroïne du nouveau roman de M. Robert Bourget-Pailleron, **Cœur de Russie,** se laisse séduire par l'argent. Nous voyons bien, sans doute, au début de ce roman, Tonia Derbier se rendre chez un certain Deniev qui joue à la Bourse et y réalise des gains... Mais c'est qu'elle est Russe d'origine, et qu'elle a cédé à l'attrait du nom à consonance slave de ce monsieur dont l'esprit d'initiative lui a plu. Protestation secrète de sa nature contre la sagesse de son mari. La prudence de ce Français, gentil, certes, et qui, physiquement, lui agrée, offense son goût du risque. « Cœur de Russie... » Tania trouve en Deniev son type. Elle ne se l'avoue pas, d'abord; elle s'en veut même d'avoir cédé à une surprise des sens en s'abandonnant à lui. A la vérité, elle a obéi à un instinct profond; et quand elle apprend ce que son compatriote a risqué, par amour pour elle, elle lui propose, avec une belle audace, de fuir avec lui... Le récit de M. Bourget-Pailleron — qui connaît à merveille le monde

financier — a des côtés de roman de mœurs. Mais c'est surtout un roman psychologique, acéré et ferme dans sa brièveté. Point d'inutilités dans ce récit où chaque trait porte. Une ironie sourde et *impersonnelle,* à ce qu'il m'a semblé. L'auteur n'apparaît pas dans le drame. Il ne fait qu'à la fin une courte apparition sur la scène, pour prononcer une phrase symbolique que l'on peut comparer à un salut. *Cœur de Russie* atteste, déjà, la maîtrise de M. Bourget-Pailleron.

Le Pogge, vieux, composa son opuscule: *Un vieillard doit-il se marier?* Pas de question qui hante davantage les intellectuels quand l'âge vient et que les amours — ou ce qui en tient lieu — se raréfient. Non qu'ils soient plus spécialement doués pour le déduit que le commun des mâles. Mais leur besogne (dérivation cérébrale de la sexualité) exige une atmosphère excitante, un enveloppement de féminité. M. J.-H. Rosny jeune trousse, à son tour, gentiment sa réponse dans **Marcette éblouie,** avec beaucoup de mousse parisienne autour, mais il aboutit — mi-moqueur — à un oui bien moins catégorique que celui de Le Pogge. Le sujet (mais là-dessus nous ne savons pas, en France, être graves) valait mieux que ce conte léger. C'est glissé et pas appuyé, suivant le vieux précepte. Et cela sert, surtout, de trame à un tableau de nos mœurs littéraires, fort papillotant. Le malheur de pareil tableau est, d'abord, qu'on le croit à clef, et qu'il y faut faire défiler autant de figurants que de femmes nues dans une revue. On se lasse du spectacle, même ici, malgré quelques fortes réflexions... En tout cas, si le brave romancier Savigny recouvre, à la dernière page, par un coup très feuilletonnesque, la Marcette dont il eut les premiers baisers, il a l'esprit de ne pas s'en enorgueillir. Dans la vie, dans la vraie vie de lettres, des écrivains modestes à ce point existent-ils? Et maintenant, un grand livre, ô maître, un livre à même vêture brillante et même brillantée, si vous voulez, mais avec du corps, comme on dit des vins généreux.

La crise de conscience de M. **Le pasteur Martin,** fils et petit-fils d'une lignée de pasteurs, dans sa paroisse normande — l' « acedia », plus écœurée chez le réformé que chez le moine catholique — est contée par M. Philippe Amiguet dans une note sèche et nue qui convient au sujet. Il y

a une conclusion, une demi-conclusion: on obvie aux aridités de l'âme par l'amour agissant. Se dévouer!...

Dans un bourg, au bord des eaux de l'ouest (**Les pays d'eau,** par M. Elie Rabourdin) une tuyauteuse de bonnets attend, depuis dix ans, son fiancé parti pour la guerre. Sa vie s'étire comme une complainte. Mais une vieille lui enseigne à se dépenser en dévouements gratuits pour tuer l'attente. Même conclusion que celle de M. Amiguet. Les brumes qui engrisaillent Bretagne et Brière son évoquées avec charme.

Le jeune Gérard Verne, dans **Le printemps sous l'orage,** par Mme Andrée Corthis, apprend peu à peu, au cours de vacances chez sa mère, que celle-ci a failli avec un voisin, causant le suicide de son père. Il va monter un plan machiavélique pour brouiller ce voisin avec son gendre, qui lui assure le vivre et le couvert. Mais... l'amour intervient. Avignon et les garrigues — cadre du récit — sont vrais au point que je croyais m'y promener encore, agacé de soleil et de cigales.

Dans **L'ami des vacances,** par Mme Simone Chevallier, on s'aime, on s'aime. Hymne païen, néo-païen, pagano-moderniste. Petites notes piquées pointu, comme dans le jazz... Le jeune homme adoré meurt à la fin. Il était trop beau. Hadrien, l'empereur-artiste, un soir d'ivresse sur le Nil, dut chercher une raison de ce genre, à son Antinoüs pour l'aider à se noyer... Le livre de Mme Chevallier est de bonne classe.

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

Yosche Kalb, de Maurice Schwartz, au Théâtre de la Renaissance.

Il est assez curieux de tomber, comme de la lune, dans un univers extrêmement organisé dont on ignore tout et que l'on ne pourrait explorer et apprécier qu'à condition de connaître une masse de choses, que de posséder toute une culture déterminée. Je me faisais cette réflexion à propos du spectacle que nous offrit aux environs de Pâques la compagnie du Théâtre d'art yiddish d'Amérique.

Chacun de ces mots voudrait un commentaire. Dans mon enfance, j'ai longtemps cru que le yiddish était l'hébreu lui-

même, et il est bien vrai qu'il s'écrit au moyen des antiques caractères hébraïques. Plus tard, je l'ai pris pour un patois allemand. C'était une autre erreur. Le yiddish est mieux qu'un patois puisqu'il a une littérature, qui jeta quelque éclat du seizième au dix-huitième siècle. Elle semble en reprendre aujourd'hui. Des Autrichiens et des Polonais m'ont beaucoup parlé, dans ces derniers temps, d'un écrivain qui mourut l'an dernier à 61 ans et qui a suffisamment de réputation pour être l'objet d'une notice dans le dernier Larousse. Né en Russie, Bialik, nous dit-il, serait un poète national juif et son ton serait celui des prophètes. J'ai entre les mains un petit volume d'essais de cet écrivain. Il est en langue allemande et publié à Berlin par la Société des Editions juives. Il est vrai qu'il a paru en 1925.

Quel rapport y a-t-il entre tout cela et un théâtre d'art américain? Je n'ai pas la prétention de l'exposer ici. Quel est le mérite littéraire de ce **Yosche Kalb** que l'on vient de nous représenter? Je n'en dirai point là-dessus davantage. Je peux d'autant mieux m'en dispenser que le Théâtre d'art yiddish d'Amérique eut l'intelligence de choisir un spectacle propre à piquer et satisfaire la curiosité non seulement du public qui entend la langue dont il use, mais encore de celui à qui il est étranger. En effet sa pièce, fort compliquée si j'en crois l'analyse que fournit le programme, comporte une mise en scène qui suffit à retenir l'attention. C'est l'effet d'une idée fort ingénieuse lorsqu'on présente à une assemblée un ouvrage écrit dans un idiome qu'elle ne comprend pas, de lui offrir en même temps des tableaux aussi animés que ceux d'un ballet et du plus divertissant pittoresque. C'est le cas ici-même et, si l'on ne se trouve pas à même de juger M. Schwartz comme auteur, comme adaptateur dramatique, du moins, peut-on apprécier sa valeur de metteur en scène. Elle est grande.

Il se range ici dans la catégorie de ceux qui se complaisent à manier des foules, comme on dit, et sa troupe de comédiens se compose de soixante artistes, ce qui est un chiffre assez respectable. L'idée de donner l'impression d'une foule sur une scène de théâtre est assez curieuse. Elle n'est pas neuve, car on peut dire que la foule au théâtre tient l'emploi qui revenait au chœur antique. Elle est chargée comme

lui d'exprimer des impressions collectives et des sentiments généraux et n'est guère plus, peut-être est-elle moins individualisée qu'il ne l'était. Qu'on se souvienne par exemple du rôle qui lui est assigné dans le *Coriolan* de Shakespeare, qui est un des derniers ouvrages où elle eut à intervenir. L'avouerai-je? Je ne m'étais pas alors trouvé très satisfait de ses évolutions. Je ne sais de combien de personnes disposait M. Fabre (qui est un remarquable metteur en scène, précisément animé du goût de manier des foules), mais elles formaient la plupart du temps un groupe compact dont la masse rendait sensible le vide du plateau dont elle occupait le milieu. D'autre part, on remarquait avec un léger étonnement que tous les figurants qui la constituaient faisaient à la fois le même mouvement. Ils saluaient simultanément à la romaine, ou bien montraient le poing, ou agitaient des palmes, comme s'ils eussent exécuté des mouvements d'ensemble.

Une foule présentée par M. Schwartz est tout autre chose. D'abord, il lui fait occuper entièrement la scène et on a le sentiment qu'il en serait ainsi, quelles que puissent être les dimensions de la scène dont il disposerait. Ensuite, chaque personnage manifeste à sa manière propre et selon son caractère particulier les sentiments de tout le monde. Chacun les traduit individuellement et d'une façon si spontanée qu'on doute que ce ne sera point différemment à la représentation suivante.

Ce qui frappe encore chez les comédiens qu'anime ce metteur en scène, c'est la passion, la conviction que chacun met à tenir son rôle. Le plus infime collaborateur semble un acteur de premier ordre. Tous savent que l'effet d'ensemble dépend de leur conscience professionnelle, et ils déploient un zèle que l'on ne se souvient d'avoir vu que chez certains choristes russes ou bien que chez certains danseurs, russes aussi, qui se dépensaient avec une prodigalité merveilleuse.

Quant aux comédiens qui tiennent les premiers rôles, on pense bien qu'ils ne sont pas d'une moindre qualité et qu'ils contribuent pour leur part à l'exceptionnelle homogénéité du spectacle. Ainsi qu'il en devrait toujours être, ils ne semblent pas d'une autre classe que leurs camarades; c'est leurs rôles qui sont plus importants. Sont-ils, dans leur

pays d'origine, des artistes célèbres ou modestes, de vieux routiers ou des débutants, nous ne le saurions dire et d'ailleurs cela n'importe pas : ils sont ce que les fait le metteur en scène, comme des instrumentistes sont ce que les fait un chef d'orchestre, et voilà tout.

Que le passé d'un comédien compte fort peu, au moment où un nouveau metteur en scène s'empare de lui, c'est une réflexion que je ne m'étais pas encore faite et qui s'est trouvée corroborée par une singulière querelle, qui a été récemment faite à l'un des premiers metteurs en scène français. Pourquoi ne pas le nommer : c'est Louis Jouvet que je veux dire. Sa situation toujours grandissante lui suscite des envieux, qui l'attaquent quelquefois avec plus de chaleur que de discernement. Une des plus singulières critiques que je lui aie vu adresser récemment est celle de n'avoir point *découvert* de comédiens inconnus pour les mettre en valeur, autrement dit de ne pas savoir dépister le talent encore inexprimé. Selon le critique qui formulait cette étrange affirmative, un metteur en scène digne de ce nom devrait donc être une sorte de prospecteur qui prouverait notamment son mérite par le bonheur de ses découvertes. Je suis sur ce point d'un avis assez différent et je pense que le fait de discerner chez un artiste, fût-il parvenu au faîte de la célébrité, des possibilités encore inexploitées est aussi méritoire que de deviner ce que pourra donner un nouveau venu qui ne s'est pas encore manifesté. Quand Lucien Guitry imagina — car c'est par un effet de l'imagination que l'on fait des trouvailles de ce genre, — quand donc Lucien Guitry imagina de demander à Jeanne Granier qui n'avait jusque-là joué que l'opérette, de jouer la comédie, il eut bien autant de mérite qu'en eut Antoine à découvrir les remarquables comédiens dont il s'entoura. Le premier qui engagea Moreno, tragédienne et grande actrice de drame, à tenir un rôle comique, ne manqua pas non plus d'imagination ni de perspicacité. Celui qui demanda à Dussane, en qui l'on est accoutumé à voir une servante de Molière, Dorine, Toinette ou Martine, de paraître sous les traits et dans les atours de Marie Leczinska, reine de France, eut lui aussi une idée assez neuve et hardie, et pareillement Jouvet, quand il décida Marthe Régnier, cette rieuse triomphatrice de la comé-

die légère, à devenir Jocaste, épouse et mère d'Œdipe, fit preuve d'un discernement assez aigu, qui ne lui manqua pas non plus en d'autres occasions. Car il ne lui en fallut pas moins, non plus que de persévérance pour amener Valentine Tessier à faire jaillir d'elle-même les héroïnes de Giraudoux, qui ne sont pas des créatures de tout repos.

On pense bien que, si je cite de pareils exemples, ce n'est pas pour défendre Jouvet contre une attaque dont nul ne se souviendra plus lorsque ces lignes paraîtront. Elle m'a du moins conduit à une remarque que je n'aurais sans doute pas faite sans elle et qui correspond, je crois, à une vue exacte. Ce qui prouve que si la contradiction d'une erreur est elle aussi souvent une erreur, il arrive parfois qu'elle soit une vérité ou quelque chose qui en approche. Ce qui prouve encore — mais ceci serait une moralité — que la malveillance et sa précipitation entraînent les hommes les plus intelligents à tenir des propos qui ne le sont point. Le plaisir de bien raisonner a moins d'attrait que les jeux de la médisance.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J. Pelseneer : *Esquisse du progrès de la pensée mathématique*, Hermann. — Charles Fabry : *Physique et astrophysique*, Flammarion.

A l'un des ouvrages examinés dans notre dernière chronique (1) se rattache un exposé fort remarquable du secrétaire du Comité belge d'histoire des Sciences, J. Pelseneer, et tout récemment paru sous le titre **Esquisse du progrès de la pensée mathématique** (*Des primitifs au neuvième congrès international des mathématiciens*).

Continuateur de Pierre Boutroux, dont certaines œuvres sont accessibles au grand public cultivé (2), l'auteur trace un tableau d'ensemble, qui s'apparente à deux livres, que nous avons examinés en leur temps: Joseph Pérès, *Les sciences exactes* (3) et Tobias Dantzig: *Le nombre, langage de la science* (4).

(1) *Mercure de France*, 15 avril 1935, pp. 368-370.
(2) *Ibid.*, 15 juillet 1929, pp. 434-435.
(3) *Ibid.*, 15 janvier 1931, pp. 404-406.
(4) *Ibid.*, 15 octobre 1932, pp. 427-431.

Les premières pages contiennent des aperçus très suggestifs sur les débuts de la mathématique chez les peuples primitifs, où le nombre revêt à la fois un « aspect logique » et un « aspect mystique ». Avant la Grèce ancienne, cette science est née chez les Egyptiens, chez les Sumériens et les Babyloniens. L'influence des Grecs s'est fait sentir jusqu'à nos jours; le caractère spéculatif de leur savoir « s'explique en grande partie par l'existence d'une classe ayant des loisirs » (p. 74).

Cependant, les Grecs n'ont pas eu le souci du général (p. 89). La faiblesse de leur œuvre mathématique réside dans le double fait qu'ils se sont montrés d'une flagrante partialité à l'égard des objets susceptibles d'être étudiés et qu'ils ont refusé à l'intuition de se mouvoir dans le champ libre qu'elle réclamait (p. 86).

Descartes comprit fort bien, comme le rappelle Pierre Boutroux, que « rien ne nous détourne davantage de la vérité que de diriger nos efforts vers des buts particuliers, au lieu de les tourner vers une fin logique et générale » (p. 102). C'est de Descartes que date la mathématique moderne, à laquelle sont consacrées les dernières pages du volume.

Ce tableau suscite quelques critiques de détail: je lui reprocherai notamment de distinguer imparfaitement (pp. 131 et 140) la science qui se fait et la science faite, la recherche scientifique et la codification (provisoire et révisable) du savoir (5). Mais bien des passages excellents méritent d'être médités. Nous nous contenterons de reproduire les suivants:

Le moyen âge ne se manifeste pas comme une période de brillante expansion intellectuelle (p. 96). La science commence, en réalité, où le bon sens finit (p. 96). Le mathématicien sait peut-être moins bien que le physicien ce qu'il cherche, mais il sait mieux ce qu'il dit (p. 142). On est conduit à nier que la mathématique soit une science au sens propre du mot; on ne doit y voir qu'une forme de pensée, une sorte de logique naturelle. C'est une méthode de raisonnement applicable à certains ordres d'idées. La mathématique ne serait qu'une partie de la logique, qui se caractériserait uniquement par la forme de ses propositions. Au-dessus de la mathématique, il y a la métamathématique de Hilbert, qui

(5) Pourquoi, d'autre part, dans un exposé général, subsiste-t-il des passages, en langue étrangère, non traduits (pp. 101, 123, 152...)?

interprète les mathématiques comme l'étude purement formelle des symboles et de leurs relations, ces symboles ou signes n'ayant par eux-mêmes aucun sens (pp. 118-119). Aujourd'hui, le mathématicien doit faire preuve d'extrême ingéniosité, de dextérité singulière; il est plus que jamais question de solutions élégantes, d'idées dont le succès a dépassé toutes les espérances, d'idées subversives aussi, de théories et de méthodes délicates ou paradoxales, d'artifices ingénieux et subtils, de remarques fines, de trouvailles et de hasards heureux, de particularités et de formules curieuses, de constatations décevantes (on a parlé d'une tératologie mathématique), d'applications heureuses et belles, de questions difficiles et de sujets capricieux, qui donnent lieu à d'éclatantes découvertes et à de belles conquêtes, menées avec un art suprême... (p. 138).

§

Nous avons, à diverses reprises (6), rendu compte d'ouvrages d'optique, d'électricité et de thermodynamique de Charles Fabry, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, directeur de l'Institut d'Optique. Non sans quelques réserves. Si l'on a pu dire que notre Etat-Major est en retard d'une guerre — ou de deux — de même, à mon sens, les conceptions sur la physique du physicien Charles Fabry sont en retard d'une ou deux générations. Quant à ses travaux expérimentaux, comme ceux de Victor Regnault, ils affectionnent les petits détails et fuient les grandes synthèses, les idées générales. A part cela, son enseignement possède des qualités remarquables: Fabry est plus un pédagogue qu'un savant, et il expose admirablement les questions pour peu qu'il les ait comprises. Il s'occupe incidemment de vulgarisation scientifique, en particulier dans *la Revue de Paris*. Plusieurs de ses articles viennent d'être réunis — avec d'autres chapitres originaux — sous le titre **Physique et astrophysique:** le style en est vif et alerte, et l'ensemble témoigne d'une grande homogénéité, en ce sens que le « niveau » reste toujours le même: il est uniformément accessible au profane.

Certes, il y a quelques imperfections à signaler (7): l'au-

(6) *Ibid.*, 15 février 1928, pp. 177-179; 15 février 1929, pp. 108-181, etc.

(7) Indépendamment de diverses négligences : température (pour température superficielle, p. 140), étincelles (pour scintillations, p. 53), éléments (pour grandeurs, pp. 83, 87...), corps simples (pour éléments, p. 45, 46...), éléments (pour constituants, pp. 25, 47, 64), force (pour pression, p. 11)... Un livre de vulgarisation doit être plus soigné encore qu'un cours de licence...

teur aurait dû parler des vérifications astronomiques des lois de la mécanique (p. 127), de la probabilité de présence en mécanique ondulatoire (p. 123), de la présence du calcium dans les espaces interstellaires (p. 201), et il a omis une analogie frappante (p. 96) de l'intensité lumineuse avec l'intensité efficace d'un courant alternatif.

Voici la liste des principaux sujets traités: le vide, les sources d'énergie, les transmutations; exploration et mesure des radiations, théorie de l'émission et théorie des ondulations; physique et astronomie, la haute atmosphère, le ciel diurne et le ciel nocturne, les rayons cosmiques; les techniques de l'éclairage, l'industrie de l'optique, la recherche des trésors cachés (sans s'occuper, bien entendu, de la radiesthésie !).

Livre excellent dans l'ensemble, dont la lecture ne saurait être assez recommandée.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

André Siegfried : *La Crise de l'Europe*, Calmann-Lévy. — Dixi : *Un Régime nouveau. Une Elite. Un Chef.* Chez l'auteur, 24, rue de Lorraine, Saint-Germain-en-Laye. — Maurice Beauchamp : *La Rénovation française*, 22, avenue de l'Opéra, Paris. — Mémento.

Innombrables sont les livres qui paraissent sur la crise. Mais rares sont ceux qui traitent la question d'un point de vue vraiment scientifique. Le livre de M. André Siegfried, **La Crise de l'Europe,** est de ceux-là. Son titre seul montre que l'auteur s'élève au-dessus des considérations purement nationales, trop souvent dominées par l'esprit politicien. Les maux dont nous souffrons ne sont pas créés par le socialisme, ils sont seulement, et c'est déjà trop, aggravés par lui. Ces maux viennent de la révolution, il n'y a pas d'autre mot, survenue dans les conditions économiques de l'univers qui sont sorties de la grande guerre, et qui font que l'état actuel n'est pas tant une crise, toute crise est temporaire, qu'un nouveau régime auquel il faudra s'adapter, parce qu'il durera.

Avant la guerre, l'Europe et plus spécialement l'Europe occidentale, avec l'Angleterre pour tête de ligne, dominait et menait l'économie mondiale; les Etats-Unis eux-mêmes, bien

que se développant immensément, ne gravitaient que dans son orbite. Pendant la guerre, tout a été renversé. L'Europe occidentale a été déchirée et épuisée. Les Etats-Unis, de débiteurs, sont devenus créanciers. Les Dominions britanniques, de vassaux, sont devenus rivaux. Les pays neutres, de clients, sont devenus concurrents. Et enfin, tout l'Extrême-Orient a secoué la domination industrielle de l'Europe occidentale, bientôt imité par la Russie bolchevique déseuropéanisée et asiatisée.

L'Europe occidentale, collectif qui comprend aussi l'Allemagne, aurait-elle pu, à ce moment, se sauver de la ruine? Oui, si elle avait trouvé des maréchaux d'économie politique aussi merveilleux que nos grands chefs de guerre, et quand je dis *nos*, je pense à des Hindenburg et Ludendorff aussi bien qu'à des Joffre et Foch; mais il faut croire qu'il est plus facile de gagner des batailles que de dresser des plans de conduite industrielle et commerciale. En outre, pour les batailles, les chefs politiques font confiance aux chefs militaires qui commandent aux troupes, tandis que pour les conditions d'existence en temps de paix, ils se laissent dominer par leurs troupes à eux, les corps électoraux. Il aurait fallu, et cela aurait-il suffi? qu'au lendemain de l'armistice, à côté de la Société des Nations, chargée de maintenir la paix, œuvre dont elle s'est très mal tirée, puisque nous sommes de nouveau en vue de la guerre, s'instituât un Concile œcuménique et économique présidé par un pape infaillible (il aurait, d'abord, fallu le trouver; qui? Paul Leroy-Beaulieu? pourquoi pas?) lequel aurait décidé comment le nouvel univers devrait s'organiser, financièrement parlant. Et il aurait fallu, ensuite, que les peuples se soumissent à ce concile et à ce pape, et ceci comment l'obtenir?

Au lendemain des guerres de la Révolution et de l'Empire, l'Europe s'était trouvée dans une situation analogue, mais pourtant bien moins grave. L'Europe n'avait certes pas été aussi ravalée par le grand empereur que par le petit kaiser; elle n'avait eu à supporter que quelques contributions de guerre un peu lourdes. La France, notamment, avait remporté victoires sur victoires sans grandes dépenses, et à la fin elle s'était bien trouvée privée de toutes ses conquêtes, mais gardant toutes ses richesses. C'était l'Angleterre qui

avait été, économiquement, le plus atteinte; en 1815, elle se trouvait relativement plus ruinée qu'en 1918; mais en 1815 elle était gouvernée par une aristocratie d'une dureté impitoyable, et que son grand vaincu avait bien raison, de Sainte-Hélène, de maudire, mais qui, de par cette dureté même, sauva son pays; les classes ouvrières et agricoles anglaises furent soumises à un régime très pénible et jamais peut-être leurs souffrances ne furent aussi vives que pendant les 30 ou 35 ans qui suivirent Waterloo, mais, au prix de ces souffrances, l'Angleterre rétablit ses finances, amortit sa dette, assura sa domination économique, et connut ensuite pendant plus d'un demi-siècle une des périodes les plus riches de son histoire.

Au lendemain de la guerre mondiale, la situation était toute différente. Plus d'aristocratie dominatrice en Angleterre, les vieux *tories* étaient bien morts; à leur place, d'équivoques libéraux socialisants, comme le néfaste Lloyd George; au lieu de tout sacrifier à la grandeur de l'Angleterre, comme on avait commencé à le faire (admirable rétablissement de la monnaie d'or), on sacrifia tout à la classe travailliste qui ne pensa, en dépit de ce nom, qu'à ne pas travailler, et à se faire entretenir, d'où l'embarras croissant des finances anglaises. Nous aussi, en France, nous fîmes les mêmes fautes. Rares dans la presse furent ceux, dont je fus, qui réclamèrent un dictateur aux économies, lequel aurait été par la force des choses un dictateur à l'économie générale et les complaisances de nos gouvernants envers nos travaillistes à nous finirent par nous acculer à cette faillite des quatre cinquièmes qu'on appela poliment stabilisation et qui reste le déshonneur de nos gouvernants d'alors.

Ce qui aggrava la crise et la transforma en catastrophe, ce fut l'attitude d'une part de l'Allemagne, d'autre part de la Russie, enfin, plus tard, des Etats-Unis.

L'Allemagne, d'abord, calcinée de colère, d'orgueil et de désir de vengeance, ne se résigna pas à sa défaite comme nous nous étions résignés aux nôtres en 1815 et en 1871; elle ne pensa qu'à faire banqueroute pour ne pas payer sa dette et aussi à « finasser » pour se faire évacuer en attendant d'exploser pour réarmer. Elle eut la chance pour accomplir tout cela, de trouver chez nous les hommes d'Etat

les plus disposés à se laisser tromper. Jamais on ne dira assez le mal que nous ont fait ici les Herriot et les Briand, des insensés presque criminels; de telle sorte qu'en ce moment, elle peut envisager la reprise de la lutte dans des conditions peut-être meilleures qu'en 1914.

La Russie, ensuite, en se laissant juguler par la poignée de bandits que conduisait Lénine (car il ne faut pas oublier que les bolcheviques ont dissous toutes les Doumas, Unions et Constituante qui représentaient légitimement la Russie) a rompu avec l'Europe civilisée pour se rejeter du côté de l'Asie, d'ailleurs moins incivilisée qu'elle, puisque l'Inde et la Chine conservent la propriété privée et la morale familiale. Et comme elle était incapable de construire les usines étatistes qu'elle rêvait, n'ayant pas d'argent, elle a emprunté à force à l'Allemagne qui, elle-même, se faisait avancer par l'Angleterre et l'Amérique, de telle façon que, quand elle n'a plus pu ou voulu rendre, tous les crédits se sont trouvés gelés, ce qui a entraîné la débâcle du sterling et préparé celle du dollar.

Les Etats-Unis, en effet, se trouvaient dans une situation incroyablement paradoxale. Comme s'ils n'étaient pas satisfaits d'être le pays le plus riche du monde, ils avaient décuplé pour ne pas dire centuplé cette richesse avec le crédit, et en s'endettant joyeusement, le plus petit Yankee se trouvait mener le train de vie du plus gros Rockfeller. Tout cet argent de poche était chiffon de papier, et toute cette richesse d'apparat bulle de savon; et un beau jour la bulle creva, comme doit faire toute bulle, et les Etats-Unis se retrouvèrent non pas moins riches de réalités (l'Amérique n'a pas perdu un sou), mais dégonflés de tout argent de poche, d'où panique, chômage, dévaluation du dollar, toutes les insanités possibles, n'en déplaise aux admirateurs des Hoover et des Roosevelt.

Et l'on comprend que, nous autres Français, nous subissions le contre-coup de toutes ces folies en tous pays. Il aurait fallu que partout, en 1919, s'établissent de solides et saines dictatures. L'Italie a été la seule à le faire et s'en trouve récompensée par une excellente situation à la fois économique et politique; si ce n'est, comme il est possible, qu'à titre temporaire qu'elle a fait le sacrifice de ses liber-

tés, elle aura agi d'une façon merveilleuse. Tous, nous aurions bien dû agir de même! Peut-être, ici, verra-t-on plus tard que le grand tournant désastreux de l'histoire contemporaine a été la défaite de Poincaré aux élections de 1924. C'est l'arrivée au pouvoir de notre Cartel qui a permis à l'Allemagne de ne pas payer ses dettes et de contracter d'autres dettes en Angleterre pour essayer de dominer la Russie, d'où sont venues, par les crédits congelés, toutes les autres catastrophes.

Et ceci nous oblige, en cette année 1935, à être rétrospectivement très sévères pour tous ceux, Clemenceau et Poincaré en tête, qui ne surent pas prévenir la revenue aux affaires de ces stupides radicaux-socialistes qui nous ont précipités dans les fondrières. Au lendemain de la victoire, nous pouvions réformer notre vieille constitution décrépite, organiser une solide dictature libérale (ces mots ne hurlent pas du tout d'être accouplés), barrer la route aux insensés de tout acabit, chambardeurs communistes, parasites unifiés, politiciens radicaux-socialistes, et fournir à l'Europe le bon point d'appui qui lui aurait permis de tout reconstituer sur des bases sensées et honnêtes. Nous avons manqué à la mission qui nous revenait.

C'est ce qui rend aujourd'hui si problématiques nos efforts de reprise et reconstitution! Dixi demande **Un régime nouveau: une élite, un chef** et Dixi n'est pas le premier venu puisque c'est M. Léopold Leau, doyen honoraire de la Faculté des Sciences de Nancy. Ses idées se rapprochent tellement de celles de mes *Leviers de commande,* que j'aurais tort de ne pas les approuver à très haute voix. Et louable aussi est **La Rénovation française** de M. Maurice Beauchamps, patronnée par la *Confédération nationale des Anciens Combattants.* En réalité, et mis à part les fous ou les criminels des partis révolutionnaires, tous les bons Français, tous les honnêtes gens, tous les simples gens sensés pensent de même sur la question du relèvement de la France et même sur les moyens de l'obtenir. Malheureusemnt, les pouvoirs publics sont aux mains de politiciens que ces questions laissent froids. Seule les préoccupe la conservation de l'Assiette au beurre.

MÉMENTO. — *Annales sociologiques,* Alcan. Ce recueil qui continue l'*Année sociologique* comprendra cinq fascicules annuels: Sociologie générale. Sociologie religieuse. Sociologie juridique. Sociologie économique et Morphologie sociale. Le volume de *Sociologie économique* qui vient de paraître contient une étude de M. Simiand sur la Monnaie réalité sociale, et une autre de M. Lutfalla sur les courbes statistiques d'offre et de demande. Une riche et savante bibliographie complète le volume. — Henri de Man: *L'idée socialiste,* suivi du *Plan de Travail.* Bernard Grasset. Ce gros volume de plus de 500 pages sera lu avec intérêt par tous ceux qui suivent l'évolution intéressante de l'auteur: il vient d'entrer dans le nouveau Cabinet belge; nous verrons alors si se confirme ou s'infirme le fameux mot: un socialiste ministre n'est pas forcément un ministre socialiste. — Lénine: *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme.* Editions sociales internationales. Le livre semble avoir été écrit avant la guerre et ne pouvait donc prévoir l'impérialisme du bolchévisme. Il est suivi du Manifeste de l'Internationale de 1912. — Alexandre Zévaès: *Les grands manifestes du socialisme français au* XIXe *siècle, recueillis et annotés,* 32, rue de Ménilmontant. Bon recueil documentaire qui empiète d'ailleurs sur le XVIIIe siècle puisqu'il comprend le Manifeste des Egaux de Gracchus Babeuf. — Jean Heymann: *Les Ententes industrielles. Considérations sur les projets gouvernementaux de réorganisation économique.* Comité de l'Organisation française, 11 *bis,* rue d'Aguesseau. Le livre se termine par les six commandements de l'industriel devant l'Entente, cette Entente de caractère corporatif constituant un juste milieu entre le libéralisme économique devenu, paraît-il, une anarchie légale, et une Economie dirigée par l'Etat qui a fait fiasco partout. — Antoine Scheikevitch: *Problèmes d'hier et d'aujourd'hui,* préface de Charles Reibel. Alliance démocratique, 3, rue des Pyramides, Paris. De sages réflexions qui feront la contrepartie de certains ouvrages cités. Je me contente d'en reproduire les rubriques: « L'imposture socialiste. Comment les socialistes veulent duper les paysans. Le pillage de l'épargne. Finances publiques et réforme de l'Etat. Le Cartel et la paix. » L'auteur a joint à son envoi un livre antérieur: *Nous prendrons l'argent là où il est,* mais il a déjà été rendu compte de ce spirituel pamphlet dans le numéro du 1er mai 1931, page 679. — Comité d'entente des grandes Associations pour l'Union nationale. *Conférence sur la réforme judiciaire,* par MM. Barthélemy, Léon Bérard, Fernand Payen et André Toulemon, 7, rue de Laborde, Paris. De très sages idées sur une des questions les plus importantes qui soient. Le nettoiement de la police et aussi de la justice s'impose. — La *Revue*

de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française annonce la formation d'une Ligue pour le vote familial. Ce serait un bon commencement, mais il faudrait aller jusqu'au vote individuel de l'enfant exercé par les parents de son sexe. — *La Revue de la plus grande famille* soumet à ses lecteurs une remarque curieuse: « A Paris, des dizaines de milliers de domestiques sont inscrites au chômage, et pourtant, il est difficile d'en trouver une pour une famille où il y a plusieurs enfants. » — Dans la *Coopération des Idées*, M. Georges Deherme, après avoir anathématisé le profit (il ferait mieux de dire la cupidité), émet des pensées judicieuses sur le caractère antifrançais de nos socialistes et il traite carrément de canaille parlementaire le sieur Albert Thomas qui, à la veille de la guerre, attaquait âprement le Creusot à qui nous avons dû en partie notre salut pourtant. — Toujours à citer les numéros riches de faits, de chiffres et de sagesse de l'*Espoir français*. Ce vaillant petit hebdomadaire est en plein développement progressif. Dans le dernier numéro qui m'arrive un article sur les *Gabegies socialistes en Europe* devrait être lu par tous les socialistes, mais n'en convertirait d'ailleurs aucun, ces gens-là sont imperméables.

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

P. Saintyves : *Corpus du Folklore des Eaux en France et dans les Colonies françaises*, t. I, *Introduction*, Paris, E. Nourry, gr. in-8°. — P. Saintyves : *Corpus du Folklore préhistorique en France et dans les Colonies françaises; Enquête entreprise avec le concours des membres de la Société du Folklore français et colonial et de la Société préhistorique française*, t. Ier, E. Nourry, in-8°.

P. Saintyves a entrepris, seul ou avec des collaborateurs compétents, la rédaction de plusieurs **Corpus** de documents folkloriques. Le principe, à mon sens, est excellent. Toute science qui est arrivée à un certain stade de développement se complique pour la documentation, donc aussi pour la bibliographie; mais il y a un certain nombre de textes fondamentaux, auxquels on doit toujours recourir de nouveau; c'est ce que depuis longtemps ont compris les chartistes et les épigraphistes. Actuellement se publie aussi un *Corpus* des vases antiques; et le *Répertoire de la statuaire et de la peinture classiques et modernes* de Salomon Reinach rend toujours des services inappréciables.

D'ailleurs, on a fini par devenir dans le folklore aussi exigeant que dans d'autres sciences pour l'exactitude des textes. Les archivistes citent leurs chartes et autres pièces offi-

cielles en entier, le plus souvent à la fin de leurs mémoires, comme *preuves*. C'est pourquoi dans mes monographies je donne aussi mes textes inédits en entier. Car il est probable que dans cent ans mes théories ne vaudront plus rien; d'autres, sur ces descriptions complètes pourront établir des théories différentes.

Cependant il semble que si ce principe est inattaquable, à la fois du point de vue pratique et du point de vue théorique, il y a des manières diverses d'établir un *Corpus*. L'habitude s'est imposée aux épigraphistes de donner dans leurs *corpus* les variantes de lecture, les observations des divers spécialistes, les critiques de telles ou telles interprétations antérieurement proposées. En folklore, science dont la valeur dépend souvent de celle du témoin, une critique comparative des textes s'impose autant pour les textes modernes que pour les textes anciens. Dans son **Corpus du Folklore des Eaux en France,** dont n'a paru jusqu'ici que l'Introduction, on trouve pour commencer des traductions de textes assyro-babyloniens et au n° 1 le passage suivant du Code d'Hammourabi:

> Si à propos d'un autre homme, le doigt s'est levé contre la femme d'un homme et si elle a été surprise avec cet autre dans la couche, à cause de son mari, elle se plongera dans le fleuve.

Saintyves commente: « elle se soumettra à l'épreuve du fleuve ». Mais les verbes réfléchis, et l'interprétation ainsi donnée, sont hypothétiques. Lisez « le doigt a été levé » et « elle sera plongée », comme le préfèrent d'autres traducteurs, on a une accusation publique et une peine de mort par noyade (chose courante dans l'humanité) pour crime d'adultère, non « à cause de son mari » mais « sur requête de son mari ». Toutes les autres traductions classées dans ce *corpus*, de l'hébreu, du grec, du latin, devraient être accompagnées d'une étude critique et de renvois aux savants qui se sont occupés spécialement, soit de l'auteur cité, soit du passage typique et des croyances ou coutumes dont il a traité. Souvent, je le sais, on pourrait sans cela être entraîné très loin. Ainsi pour Hertha, déesse scandinave transformée de nos jours en ondine, et qui n'est signalée ici que d'après une légende notée sur place par Xavier Marmier, témoin peu sûr,

il y a toute une littérature en allemand et en langues scandinaves. Est-il seulement certain que dans cette légende moderne il s'agisse de l'ancienne Hertha?

Ce sont là critiques de spécialiste, qui a sans cesse besoin de recourir à de tels textes; mais c'est bien pour nous, je pense, que Saintyves a fait ce *Corpus*; et il m'en voudrait de ne pas lui signaler une lacune en somme facile à corriger. D'ailleurs, dans les études qui suivent sur le lac Saint-Andéol, les baignades de statues saintes et le thème de l'eau portée dans un crible, l'auteur applique la méthode comparative et critique avec son érudition coutumière, connue par ses ouvrages antérieurs sur les diverses formes du culte des saints.

Le **Corpus du Folklore préhistorique** est conçu selon un cadre strictement limité, auquel je me suis conformé comme les autres collaborateurs. Il ne s'agissait pas de faire un relevé complet de tous les monuments préhistoriques et protohistoriques sans exception d'un territoire donné, mais seulement de ceux qui sont l'objet de légendes, de rites, de coutumes, d'observances et de croyances diverses. C'est le mot *Folklore* qui est important ici, et non pas tant le mot *préhistorique*. Je sais par expérience, ayant donné à Saintyves le Dauphiné et la Savoie, que ces relevés, dans ces conditions, sont très difficiles à faire si l'on ne se contente pas de copier les publications antérieures, mais si on confronte ces publications entre elles et si on complète les textes connus par des recherches sur place. A plusieurs collaborateurs de ce tome I je ferai le reproche de ne pas s'être soumis à ce double travail, et d'avoir mis sur un même plan des observateurs sérieux, dignes de foi, souvent mis à l'épreuve, et des passants quelconques, ou même des fabricants de légendes romanesques.

Comme il y aura un tome II et probablement un tome III, les documents faibles pourront être aisément commentés et rectifiés. Ainsi, bien des textes de Conciles sont cités sans qu'on nous dise quels évêques assistaient à ces conciles, et pour quelles populations exactement telle ou telle prescription était valable; de plus, M. Génin a oublié que d'un concile à l'autre on se passait des formulaires, tout comme plus tard il y eut des formulaires pour inquisiteurs; de sorte que

la répétition d'une interdiction de principe ne prouve pas que le Concile ait entendu des plaintes d'évêques locaux, ou un réquisitoire particulier, ou même un rapport sur l'état des esprits dans le peuple de la région où ce concile a été tenu. Westermarck, dans son *Histoire du Mariage,* à propos des mariages consanguins, a fait d'ailleurs remarquer que si l'inceste est interdit par la plupart des codes anciens et modernes, cela ne prouve pas qu'il était d'usage courant chez un peuple et à un moment donnés. De même du prétendu « culte des eaux », ou du prétendu « culte des pierres ».

Ce tome I, déjà, est une mine précieuse de renseignements. Comme Saintyves me dit qu'il y aura un index à la fin du dernier volume, le caractère pratique du *Corpus* est assuré. Les mémoires sont nécessairement d'ampleur et de valeur intrinsèque inégale. Je ne citerai donc, parmi ces 79 contributions, que les plus importantes.

Pour l'*Yonne,* on a un bon relevé, presque complet, de P. Jumeau et pour le *Mâconnais* celui de Gabriel Jeanton. La *Corrèze* a été bien faite par François Chassain. La *Nièvre* est l'objet d'un mémoire de trente pages dû à Saintyves et Desforges; c'est aussi Saintyves, originaire d'Autun, qui a fait le *Morvan bourguignon* (25 pages). L'enquête dans l'*Anjou,* conduite par Mme C. Nourry, comporte 28 pages et me paraît bien complète. Les *Ardennes,* faites par le docteur Guelliot et l'*Aisne* par le chanoine Lebergue, semblent relativement pauvres; du moins ces deux auteurs n'ont pas trouvé mieux que ce qu'ils donnent. J'ai fait l'*Isère* et la *Drôme* (17 pages); mais les *Hautes-Alpes* ne me fournissent que deux points. L'*Ariège* et le *Languedoc* en général sont dus à J. Vézian. L'excellent archéologue lorrain E. Linckenfeldt a fait si bien la *Moselle* que je la crois parfaite; dans ses deux mémoires de 20 et 5 pages, on trouvera pour chaque monument la bibliographie complète; c'est le modèle à suivre pour les autres régions. Le *Pas-de-Calais* par Mme Nourry et Mlle Leroy, la *Marne* par Lemarteleur, Doublet et l'abbé Favret, sont faits, je pense, à fond; les observations de ce dernier auteur (p. 329) sur les pierres branlantes sont exactes. Trop de savants locaux sont tentés de généraliser sans preuves humaines générales. Pour le *Berry,* du moins pour une certaine région de cette province, mon

relevé d'après les œuvres de George Sand, paru dans le *Mercure de France*, est bien plus riche que l'article p. 335-336; et il n'eût été que juste de dire que les documents ont été procurés à la Dame de Nohant par son ami Laisnel de la Salle. Le mémoire de Girard sur la *Côte-d'Or* est manifestement insuffisant pour le cycle de la Beuffenie; mais il est très important comme dépouillement des publications antérieures et leur contrôle sur place (30 pages). Ch. Mathis a fait le *Bas-Rhin*. Divers mémoires sont consacrés au folklore des pierres dans l'Annam, dans l'Afrique du Nord, chez les Touareg et même dans l'Ancien Testament.

On aurait pu se limiter à la France; car, dès qu'on commence la comparaison, il n'y a plus de possibilités d'arrêt. Rien que nos possessions et nos colonies, l'Inde, la Chine et le Japon d'une part feraient un volume à part; très riches sont nos îles polynésiennes avec leurs *maraee*. Pour la France, on voit déjà poindre grâce à ce tome I quelques observations d'intérêt général. Il semble que cet exemple est à suivre dans d'autres pays de l'Europe; sûrement Mendès Corréa au Portugal, Hoyos-Sainz en Espagne, Marinus en Belgique, Hoffmann-Krayer en Suisse, Euclide Milano pour le Piémont, pourraient donner des équivalents comparatifs selon un plan semblable, avec bibliographies complètes et observations critiques.

L'un et l'autre *Corpus* sont donc des initiatives méritoires, dont je tenais surtout à signaler ici, non quelques défauts secondaires, mais l'originalité; en ce temps de craintes, le fait doit être monté en épingle.

MÉMENTO. — Cette analyse était imprimée quand est survenue la mort de Saintyves (Emile Nourry). Je rendrai justice à son œuvre dans ma prochaine chronique de *Folklore*.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Henry Bordeaux : *Chambéry et ses environs*, Editions du Siècle. — Paul Guiton : *De la Meije au Viso*, Arthaud, Grenoble.

Nous sommes heureux de retrouver M. Henry Bordeaux avec le volume qu'il vient de publier sur la région des Alpes, **Chambéry et ses environs.** L'ouvrage est abondam-

ment illustré par des photographies bien venues. M. Henry Bordeaux connaît bien Chambéry, où il fut étudiant, et profite de cette publication pour en rappeler quelques souvenirs. La ville actuelle, avec sa maison de tourisme, le mouvement des automobiles, le remue-ménage politique, montre une agitation de surface, artificielle si l'on peut dire, mais les pierres de ses maisons et de ses monuments gardent jalousement les traces du passé. Une rue principale, entourée d'un pittoresque amas de vieux hôtels et d'allées intérieures, des faubourgs de tous côtés, un cirque de montagnes, dessinant des arabesques dans le ciel, et voilà Chambéry. Les deux extrémités de cette voie principale sont magnifiques et inégales; d'un côté, c'est la statue du général de Boigne, juché sur une colonne que portent quatre éléphants, dont les trompes versent l'eau dans un bassin; de l'autre, c'est le château des ducs qui date du XIV[e] siècle. Le vieil édifice s'appuie à droite au chevet de la délicate Sainte-Chapelle; à gauche, il est dominé par la tour des Archives, couverte de lierre et de vigne-vierge, surmontée elle-même d'un donjon. L'histoire de ce château est celle de la maison de Savoie, plus étonnante dans sa suite que celle des Habsbourg ou des Orange: comtes, puis ducs, puis rois de Sardaigne, rois d'Italie, les princes de Savoie ont montré une continuité d'ambitions heureuses, presque unique au monde. Nous n'entreprendrons pas la description du vieux château-fort, il nous suffit de signaler la Sainte-Chapelle qui est un bijou du gothique flamboyant. Une salle du manoir est réservée à l'Académie de Savoie qui date de 1820. Un chapitre est consacré à Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, qui avait épousé le duc de la Meilleraie. Ils vécurent trois ans au château; le duc, mi-fol, rouait de coups ses serviteurs, jetait pas les fenêtres l'argent de la dot de sa femme, qu'il prétendait mal acquis, et, jaloux, en vint à séquestrer la duchesse qui, outrée, se réfugia dans un couvent. Un chapitre suivant nous fait connaître le général de Boigne et sa carrière aux Indes.

Si Chambéry, à première vue, n'offre qu'une grande rue, le promeneur trouvera cependant de nombreuses petites voies, où il pourra faire de merveilleuses découvertes: vieilles maisons; vieux hôtels, etc.

Le vieux Chambéry, aggloméré au pied du château, se détend brusquement, au delà des anciens remparts, s'épanouit en faubourgs qui grouillent aux abords des routes de Lyon, d'Italie, de Genève: faubourg Maché, faubourg Montmélian, faubourg du Reclus et faubourg Nézin.

Le prieuré de Lemine est le plus ancien établissement religieux de la région. Il date du temps des Romains; sa principale curiosité est sa crypte, dont le baptistère, porté par des colonnes aux chapiteaux grecs, date du IXe siècle, et renferme une mise au tombeau d'un caractère primitif et émouvant. La petite maison des Charmettes évoque le souvenir de Jean-Jacques Rousseau et de Mme de Warens. A la limite de la Savoie et du Dauphiné, s'élève sur un mamelon le château des Marches, sorte d'ancienne forteresse d'où l'on découvre une belle plaine arrosée par un fleuve et encadrée de montagnes; c'est aujourd'hui un orphelinat, la salle des fêtes est bien conservée et a gardé une partie de ses décorations mythologiques.

Dans la vallée d'Aix, au bord du fameux lac du Bourget, se trouve l'abbaye d'Hautecombe, dont le volume parle abondamment, ainsi que de Lamartine.

En quarante minutes à pied de Chambéry, on gagne le château de Caramagne; le chemin est bordé de châtaigniers séculaires, c'est plutôt un ancien rendez-vous de chasse dont l'ornementation est de goût italien. Lorsqu'on a contourné les bâtiments, on trouve une magnifique terrasse bordée d'un balcon de pierre où certainement l'auteur du *Lac* dut venir rêver. Il est encore question dans l'ouvrage des domaines de Ronjoux, de la Motte-Servelex, de Bissy et de Joseph de Maistre.

Délicieusement écrit et anecdotique, ce volume se lit en somme avec grand plaisir.

§

C'est encore dans les Alpes que nous conduit M. Paul Guiton avec son volume qui a pour titre **De la Meije au Viso** (*Briançonnais - Ubaye - Queyras*). Cet ouvrage, comme tous ceux que donne la maison d'édition Arthaud, est copieusement illustré de très belles héliogravures. M. Paul Guiton part de la Grave, d'où apparaît splendide cette Meije dont la

conquête est au cœur de tout alpiniste. Ce n'est cependant pas vers elle que se dirigent les grimpeurs; ils remontent le haut vallon de la Romanche pour gagner l'alpe du Villard-d'Arène. Sur la droite, ils laissent la Roche-Méane, dont la Tour carrée n'est accessible qu'aux virtuoses de l'escalade. Il faut partir en pleine nuit pour les pics de Neige-Cordier, où l'on accède par une autre montée d'arête; le panorama est immense: le Mont-Blanc, la Tarentaise, la Maurienne, le Grand-Paradis, le Viso; plus près, c'est la masse brutale du pic Gaspard et, vue par travers, la Meije en un profil qui hausse son Grand-Pic. Le véritable spectacle est dans les monts de Vallouise, où l'étincellement de la Barre des Ecrins domine tout. Au-dessus du plus gigantesque et magnifique socle qui soit, tout en dômes et en arcades de glace, monte vers le ciel une cime nacrée, acérée comme un fer de lance; à gauche, les masses de la Barre-Noire forment un vigoureux contraste avec cette blancheur immaculée, et au loin on distingue toute la chaîne des grands sommets, que nous ne pouvons énumérer ici, mais que l'on trouvera dans le beau texte de M .Paul Guiton. Après, c'est la descente vers la cuve du Glacier-Blanc, vers Ailefroide qui est une grande halte d'alpinistes et où commence la route carossable qui conduit dans les pays de Vallouise, où la race est si résistante: le père Raymont (80 ans) conduit encore des cordées au Pelvoux et au pic de Neige. Au-dessus du paisible village de Saint-Antoine-en-Pelvoux, s'étagent les rochers de la Condamine, d'un ocre très poussé. Il est recommandé d'arriver sur Briançon par le col des Rochilles et la vallée de la Clarée, la route militaire côtoie des fonds sans écoulement où se forment des lacs.

Briançon est la plus haute ville d'Europe (1326 mètres). Son histoire est très curieuse; l'église, construite par Vauban, est une véritable forteresse; c'est là que furent pratiqués en France les premiers sports d'hiver. Il y a une importante école de skieurs. Puis de là, à Pont-de-Cernière, a lieu le 16 août la fameuse danse de *Ba'cubert*, dont on lira la description avec intérêt. C'est ensuite la lumineuse vallée de la Durance, accès naturel à la Provence et qu'empruntèrent les Goths, les Burgondes, les Francs, etc.

Embrun possède une église qui est la plus magnifique des

fleurs de pierre de la région; plus loin, on rencontre les restes de l'abbaye de Boscodon.

Gap est à l'écart de la Durance; c'est un croisement de routes, les environs en sont charmants. Viennent ensuite deux chapitres qui concernent le Queyras et l'Ubaye, et qui complètent fort bien l'ouvrage de M. Guiton.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Le Beau Navire : vers de Lorenzo Vero, mort à 25 ans en 1890; d'un poème « A Rimbaud » de M. Lucien Bastard. — *La Revue de Paris :* un rêve du maréchal Koutouzoff. — *Revue des Deux Mondes :* salons et écuries; fête galante où Napoléon III madrigalise. — *Atlantis :* formule de « la révolution qui vient ». — Mémento.

Le Beau Navire (mars-avril) a la délicate et généreuse pensée de publier des poèmes de Lorenzo Vero qui aurait cette année 70 ans et mourut à 25. C'était un « ancien de Louis-le-Grand » et qui « aurait atteint les cimes », écrivait M. Léon Daudet dans la préface de *Premières et dernières*, recueil posthume des œuvres de Vero. Certes, le poète méritait un destin meilleur, qui chantait ainsi :

Homme, quel que tu sois, aime toujours la vie,
Aime-la pour l'Amour, l'Espoir et la Douleur;
Va, que rien ne te soit plus cher que le Malheur
Car c'est à lui qu'elle est pour toujours asservie.

A peine croirait-on que le désespéré dont on vient de lire le cri, ait pu trouver ces accents légers :

Le cœur, ma belle, un muscle creux
— Pascal l'a dit — rempli d'ordure.
Je trouve la parole dure;
Il faut le traiter un peu mieux.

Disons : Le cœur, un muscle creux
— Un muscle creux, ciel! quel blasphème!
— Mais plein d'amour? Non, de lui-même,
Ma belle; et je l'ai traité mieux.

*

Dans mon sommeil elle est venue,
Douce et pâle; ses blonds cheveux
Inondaient son épaule nue.

Le cœur plein de tendres aveux,
Son regard disait: « Pas encore! »
Et moi je répondais: « Je veux! »

O vierge qu'à genoux j'implore,
Viens dans mes bras; de cette nuit
Faisons une éternelle aurore.

La vie est brève, le temps fuit,
Rien ici-bas ne recommence,
Et tout change le jour qui suit.

A chaque heure il faut sa semence.

La même revue insère un poème « A Rimbaud », de M. Lucien Bastard qui montre là beaucoup de talent:

Rimbaud, mon frère, entends: tous les errants sont ivres
Et vont philosopher sous les arches du pont.
Ils trouvent la sagesse ailleurs que dans les livres,
Le vin chante, un écho d'au-delà lui répond.

....

La débauche, ô mon frère, agite ses doigts rouges
Pour que nous franchissions le seuil des mauvais lieux.
Viens, Rimbaud, nous irons ensemble dans les bouges
Tandis que dormira ton amant oublieux.

Nous goûterons l'absinthe et les amours vénales;
Les lourds accordéons, les banjos frémissants
Et le déchaînement des danses saturnales
Livreront au désir nos corps adolescents.

....

Nous fuirons la clameur des filles en délire,
Poursuivis par l'odeur intime du péché,
Jusqu'au fleuve tranquille où la lune se mire,
Jusqu'au pont des errants où Deubel s'est penché.

Là, nous composerons, tous les deux, un poème
Où la mer lavera quelque large lambeau
De ciel noir, plus troué qu'un glorieux emblème,
Un poème idéal, sans le verbe, ô Rimbaud!

§

« Voici Bonaparte, ce fier conquérant, cet Achille moderne, ce fléau de Dieu, qui se sauve devant moi déjà depuis trois cents kilomètres, comme un enfant poursuivi par un maître

d'école. » C'est le maréchal Koutousoff qui s'exprime de la sorte. **La Revue de Paris** en publie (15 avril) de fort curieuses lettres « à ses filles ». Le 10 novembre 1812, il conte un rêve qu'il vient de faire :

Je me voyais couché sur mon dos en grand uniforme avec toutes mes décorations, sur mon lit, bien tranquillement, dans une demi-obscurité, et j'écoutais des chœurs d'anges très doux et ravissants qui me berçaient agréablement. Petit à petit d'autres bruits se firent entendre, martelés par les tambours et les pas de troupe sur la terre gelée. A ce moment j'aperçus au pied de mon lit Napoléon, sans chapeau, l'air très fatigué. Ses lèvres remuaient, mais aucune parole n'en sortait. Et moi, j'étais là prostré, sans bouger. Alors Napoléon me tourna le dos et s'en alla bien lentement en se courbant toujours plus et plus, et, devenu tout petit, il disparut. Pendant ce temps tous les bruits s'apaisèrent et j'entendis comme des vagues qui se retirent sur la plage en entraînant des galets. A mesure que Napoléon s'éloignait de mon lit, ma chambre s'allongeait, se transformant en corridor et finalement en télescope. Alors je remarquai que le grand-duc héritier arrivait vers moi à grands pas et je sentis une grande honte d'être ainsi couché. Je voulais me lever, mais mon corps était devenu lourd comme du plomb; je souffrais des vains efforts que je faisais pour bouger et j'éprouvais une grande gêne. A ce moment la petite Katinka s'approcha de moi en pleurant tout haut et posa sur ma figure une gerbe de fleurs humides et fraîches, et moi, ému par le désespoir de cette enfant qui m'est si chère, je fis un grand effort et je me réveillai... J'étais en larmes avec l'oreiller sur la figure et une sensation si lourde dans la poitrine. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est que ce cauchemar m'oppressait encore tout éveillé, et je me sentais si triste, si triste à mourir. Tu vois, ma chère fille, qu'un homme, même entouré de gloire, d'honneurs, et habitué depuis de longues années aux batailles, ne peut pas s'empêcher de ressentir de l'angoisse, en voyant le malheur d'autres hommes, même des ennemis. Ne raconte mon rêve à personne excepté à Katinka Koudacheff, mais pense à lui et écris-moi ce que tu crois qu'il peut présager. Ce n'était pas un simple rêve.

La duchesse de Montelfi-Stolypine, traductrice de cette correspondance, suggère que ce bruit de la mer sur des galets peut être « un présage de Sainte-Hélène ». Elle note, à propos de la dernière phrase, que Koutousoff mourut en Pologne cette année-là, « avant d'avoir pu rejoindre sa famille ».

§

Mme Charles Moulton, femme d'un banquier américain installé à Paris, fut une des vivantes parures de la cour de Napoléon III. La **Revue des Deux Mondes** (15 avril) publie des extraits des lettres qu'elle écrivait à sa famille. On y apprend par exemple qu'en janvier 1863, la comtesse de Castellane eut l'idée, à l'occasion d'un bal costumé qu'elle offrait, de relier ses écuries aux salons

par une longue galerie, feutrée de magnifiques tapis, et décorée dans toute sa longueur d'une immense fresque représentant une course de chevaux du plus vivant effet. Par les larges baies vitrées de cette galerie, on pouvait admirer l'ensemble des écuries qui étaient, comme vous pouvez l'imaginer, sur pied de gala. Le cheval favori du comte, un splendide alezan, somptueusement sellé, était tenu en bride par un groom en grande livrée.

C'était un spectacle vraiment pittoresque que celui de ces femmes en grande toilette de bal, allant et venant parmi les chevaux éblouis autant par le scintillement des pierreries, que par l'éclairage *a giorno* dont leur demeure avait été dotée pour cette occasion.

A cette fête, la princesse de Metternich, habillée en laitière, « portait, suspendu aux épaules, un seau en argent » et la duchesse de Persigny figurait une « agréable chiffonnière ».

La belle Américaine, à un autre bal costumé, échange ces propos avec l'empereur :

— Tu es très belle, me dit la voix [celle de Napoléon III].

— Cela te plaît, beau masque? demandai-je d'une voix mal assurée.

— Beaucoup, belle dame; mais, dis-moi, qui es-tu?

— Je suis, dis-je, une salamandre: je peux me jeter dans le feu et traverser les flammes sans le moindre risque.

— Oserais-tu t'exposer au feu de mon regard? interrogea malicieusement l'Empereur.

— Peut-être, mais à travers ton masque je n'aperçois pas tes yeux.

— Oserais-tu alors traverser la flamme de mon cœur? demanda encore la voix narquoise.

— Je suis sûre de l'oser; — et j'ajoutai vivement: — Mais si

la flamme que tu portes en toi est si ardente, prends garde qu'elle ne brûle ton beau domino et ne te découvre à mes regards.

L'Empereur riait sous cape, persuadé, je pense, que je ne l'avais point reconnu. Après quelques escarmouches de ce genre, toujours les mêmes en pareilles circonstances, le souverain sortit un jeton de sa poche et me l'offrit en disant:

— Te plairait-il, jolie dame, de souper cette nuit avec moi en salon particulier?

— Seule avec toi, oh! non, tu me parais bien trop compromettant, dis-je d'un ton offusqué qui confirma l'Empereur dans sa conviction qu'il n'était point reconnu.

— Mais je ne serai pas seul, belle dame, protesta le souverain en me tendant un second jeton; voici d'ailleurs un autre laisser-passer pour ton mari.

Puis, riant toujours sous cape et me désignant une porte dans le fond de la salle, il ajouta:

— Si, lorsque deux heures sonneront, vous vous présentez tous les deux devant cette porte, elle s'ouvrira devant vous.

A deux heures précises, Charles et moi étions exacts au rendez-vous et la mystérieuse porte nous livra passage. Nous pénétrâmes dans une pièce où, comme je l'avais prévu, une trentaine de couverts étaient dressés pour les invités de Leurs Majestés.

Et dire que l'on a vanté la cour du dernier Bonaparte, — cour brillante où tout le monde rivalisait d'esprit!...

§

Un collaborateur d'**Atlantis** (mars-avril) qui signe Philèbe propose un moyen d'entente franco-allemande d'où découlerait la paix dans l'Europe occidentale.

Philèbe n'affirme pas tout d'abord. Il suggère:

le problème de la paix peut trouver sa solution dans l'interprétation exacte des symboles issus de la Tradition atlantéenne, prolongée dans le Pythagorisme, le Néo-platonisme et la Chevalerie; c'est ainsi également que cette solution réside dans une mise au point des rapports franco-allemands, non seulement sur le plan économique et politique, mais d'abord sur le plan spirituel et métaphysique...

Nous voyons dans Philèbe un guide précieux que les brouillards n'empêcheront pas d'avancer avec assurance:

Prenons leçon des symboles que le Moyen Age nous a légués, et sans doute découvrirons-nous le secret de marier enfin ces deux génies, aujourd'hui violemment antagonistes, l'Allemagne et la

France, qui sont entre eux comme la Science et la Religion, toutes divagations politiciennes mises à part. Mais un profond travail philosophique et moral s'impose au préalable, et toute diplomatie sera vaine sans cela. Il s'agit de faire marcher d'accord le monde *moral* et le monde *intellectuel* (et ce sont les Celtes qui ont créé les forces morales). Sans le contrôle de ces mêmes forces, la puissance purement scientifique ne peut que conduire au satanisme catastrophique. L'Esprit n'est rien sans le Cœur. Hélas! ce n'est guère la vieille France qui sert d'exemple à notre éducation nationale. Savons-nous encore l'interpréter?

Tournons-nous vers le St-Graal, et tâchons de le retrouver. Ce jour-là, le fossé sera comblé entre la France et l'Allemagne; je veux dire que celle-ci s'inclinera; car elle a connu jadis la même initiation, qui se relie à notre Table-Ronde, c'est-à-dire à la grande Tradition d'Occident, dont la Prusse s'est séparée.

La révolution qui vient doit s'appuyer sur AOR-AGNI.

Pourquoi pas, en somme? Nos grands politiques ne disent guère mieux.

Mémento. — *L'Amitié guérinienne* (janvier-mars): Lettres inédites: de Maurice à Mme de Maistre; d'Eugénie à son père; de Mme de Maistre à Eugénie.

L'Archer (mars): M. Pierre Lespinasse: « Goya et l'âme espagnole ». — « Mélancolie », par Campagnou. — « Sur Paul Valéry », par X. — La suite de « Avec la 67e *division de réserve* », les incomparables notes de guerre de M. le docteur Paul Voivenel, qui, en service, appliqua cette formule: « comprendre, aimer, donner l'exemple ». — M. Louis G. Boursiac donne une seconde version d'un « état plus complet » du beau poème de Léon Cladel: « Les Carriers » dont quelques strophes ont été reproduites ici (*Mercure*, 15 avril). Le texte de l'*Archer* est beaucoup plus riche et d'une violence plus magnifique. Il abonde en vers d'un accent épique:

Et tu ris dans l'azur, ô féroce Eternel!
En sueur et muets, ils ont repris leur tâche,
Et le ciel a tremblé sur son axe de feu;
Ils ont la faulx, ils ont le cric, ils ont la hache:
Qu'ils sont forts! qu'ils sont beaux! qu'ils sont grands!
[Seigneur Dieu!
Ton tonnerre est comme eux, muet; et si les nues
Ont un éclair, c'est d'eux qu'il jaillit et qu'il part:
Ils révèlent au ciel leurs foudres inconnues;
La tienne, hélas! la tienne, elle n'est nulle part.

La Revue des Vivants (avril) donne d'importants extraits des procès-verbaux de la « Commission Nye » instituée par le Sénat des Etats-Unis pour enquêter sur le commerce des armes et munitions de guerre pratiqué par un consortium international.

Esprit (1er avril): M. Charbonneau: « La publicité ». — M. le docteur A. Vincent: « La médecine dans le monde de l'argent ».

Les Primaires (avril) : « Le reclus de Noirmoutier », étude de M. Régis Messac sur un livre du Hongrois Aladar Kuncz, un des plus gros succès de vente en Amérique. L'auteur y narre sa vie dans les camps de concentration en France durant la guerre.

La Revue du xxe *siècle* (mars-avril): M. J.-L. Maxence: « Condition temporelle de la critique ». — M. E. Vaast: « Notre divin Lacordaire ».

Commune (avril): Extraits du « Journal des Années de Guerre » de Romain Rolland. — Discours de MM. Avdéenko Bezymenski et Bruno Jasiensky au congrès des écrivains de l'U. R. S. S. — « L'Histoire de M. Jules », par M. Jean Giono.

La Muse française (15 avril): un poème inédit d'Emile Deschamps. — « Larcins de poète », une jolie fantaisie de M. Tristan Derême. — Un « Tristan Corbière », de M. G. Picard. — « Jean Moréas, critique d'art », par M. Fernand-Demeure. — « Cinquante ans après », excellent article de M. Rat sur Victor Hugo.

Le Courrier d'Epidaure (avril): « L'associé de Dieu », par M. Fernand-Demeure. — « Les fêtes de Noël au moyen âge », par M. Henri Bachelin.

La Revue hebdomadaire (13 avril): X...: « La patrie en danger ».

Mesures (15 avril): « Deux poèmes de la Passion », de M. André Suarès. — « La femme adultère » de Frédéric Lorca. — « Le treizième arbre », une farce en un acte et d'un excellent comique bourgeois, par M. André Gide. — « Poème », de Mme Elisabeth de Vautibault. — Le « Journal pour moi seul », de Tolstoï.

Revue universelle (15 avril): « L'impératrice Ophélie », une très belle évocation de l'impératrice Elisabeth et de Louis II de Bavière, par M. André Suarès.

Visages du monde (15 avril): « Pérouse », par M. Maurice Noël. « Gand », par M. A. Fraigneau. — « Tolède », par M. G. Pillement.

La revue mondiale (15 avril): « Idoles allemandes », par M. Max Hermant. — « L'Angleterre et l'Europe », par M. G.-K. Chesterton.

Le Document (avril): « La femme française », un ensemble de caractères et d'images, écrits et réunis par Mme Germaine Beaumont et qui font honneur au talent fait d'intelligence et de cœur de cet excellent journaliste.

Eurydice (mars-avril) publie un des plus beaux poèmes de M. Fernand Mazade: « Hervine Le Goffic », digne de figurer dans

les anthologies auprès de celui où Charles Le Goffic pleura sa fille. — Cette belle revue donne aussi un « Lied » de M. Y.-G. Le Dantec; « Plus tard », des vers harmonieux de M. Léon Vérane; « Chant alterné », de M. Pierre Mayeur; un « Paris d'Automne », juste et bien rythmé de M. H.-P. Livet, dédié à la mémoire de Fagus et enfin, *last but not least*, un poème de M. Henry Dérieux: « Face à face », qui est une œuvre considérable.

Revue des Poètes (15 avril): « Un poète libanais: Ch. Corm » par M. V. Chatelain. — Un choix de poèmes nombreux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra : Reprise de *Don Juan*. — Premières auditions : *Miguel Mañara*, mystère en six tableaux de M. O.-V. de Milosz, musique de M. Henri Tomasi. — Concert du Triton : Œuvres de MM. Labunski, Conrad Beck, Prokofieff. — Concerts de Mme Claire Croiza et de M. Jean Doyen : *Chants et Poèmes de l'Enfance*.

L'approche de Pâques raréfie les concerts, ou plutôt l'inédit: Beethoven et Wagner règnent, eux seuls étant jugés « spirituels » avec quelques pièces de Franck. Cependant, **Don Juan** a reparu sur l'affiche de l'Opéra avec cette distribution éclatante qui avait valu un si légitime succès à la reprise de l'an dernier, où l'on donna pour la première fois l'ouvrage de Mozart dans la traduction de M. Adolphe Boschot. On sait le mérite de cette version, fidèlement respectueuse du chef-d'œuvre, non seulement en ce qu'elle ne se permet pas de déplacer, de supprimer ou d'ajouter comme ses devancières, tel ou tel air, ou tel ou tel fragment, mais aussi en ce que le traducteur a voulu tenir compte de l'accentuation italienne des paroles — chose pourtant essentielle et toujours négligée jusqu'ici — Mozart ayant écrit sa musique sur le livret de Da Ponte, versifié en italien. Il y a vraiment un abîme entre ce texte musical et les précédentes traductions. Le public s'est montré chaleureux et ce fut justice, car il est impossible de rêver ensemble plus magnifique que l'actuelle distribution, avec Mme Germaine Lubin, qui prête à Donna Anna sa voix splendide et toute la noblesse de son jeu, avec Mme Ritter-Ciampi, qui semble se jouer des difficultés dont le rôle d'Elvire est rempli, avec Mme Solange Delmas qui est une exquise Zerline, avec MM. Pernet, un Don Juan idéal, Cabanel, un Leporello parfait, Villabella, Ottavio dont les deux grands airs sont deux

triomphes, Morot, Masetto plein d'allant. L'orchestre est digne du chef-d'œuvre lui aussi; mais les mouvements que prend M. Paul Paray sont souvent plus lents que ceux de M. Bruno Walter, et je crois que c'est ce dernier qui a raison. Je ne sais pourquoi on a remplacé le piano, qui, sous les doigts de M. Bruno Walter, accompagnait les récitatifs, par un clavecin dont les sonorités grêles semblent bien pauvres dans l'immense salle de l'Opéra. Souci de vérité historique? Mais souci fort excessif, car il faudrait alors réduire aussi l'orchestre au nombre des exécutants du théâtre de Prague, en 1787, ce qui ne se pourrait concevoir qu'en réduisant le volume de la salle. C'est un préjugé réfuté par Mozart lui-même, que cette idée d'une musique mozartienne grêle. Ne le voyons-nous pas dans ses lettres se féliciter d'avoir un orchestre *nombreux* pour exécuter ses œuvres? Simple question de tact et de nuances, mais point de nombre.

§

Miguel Manara est un autre Don Juan — non plus que le don Juan Tenorio de la légende, mais un personnage qui vraiment exista, qui, après une vie crapuleuse, fut touché par la grâce, et loin de mourir dans l'impénitence, le défi dans les yeux et la raillerie aux lèvres, devint moine mendiant et, aussi charitable qu'il avait été dévergondé, finit très chrétiennement et voulut être enterré au parvis de la Caridad, à Séville, afin que « tous foulent aux pieds son corps immonde, indigne de reposer dans le temple de Dieu ». Celui-là vécut de 1626 à 1679. Il avait nom Miguel Mañara Vicentelo de Leca, était « vingt-quatre » de Séville, chevalier de Calatrava, et descendait d'une famille corse dont l'ancêtre, comte Ugo Colonna, avait, en 816, chassé les Sarrazins de l'île. Ce Miguel, tous ceux qui se sont occupés de Don Juan le connaissent et M. Lorenzi de Bradi a soigneusement établi sa généalogie. M. Gendarme de Bévotte dans sa belle étude sur la *Légende de Don Juan,* résume excellemment ses biographie écrites par le P. Juan de Cradeñas et par Antoine de Latour. Faut-il ajouter que ce Mañara se retrouve dans le *Voyage en Espagne* de Th. Gautier, que Mérimée lui a emprunté quelques traits de son héros, dans *Les Ames du Purgatoire,* et que Barrès, enfin, dans *Du Sang, de la Volupté et*

de la Mort, conte sa *Visite à Don Juan*? Evidemment Mañara possède presque autant de titres littéraires que le Tenorio. Aussi bien les deux figures se complètent: ce que poursuit Don Juan, c'est l'Amour même, c'est l'absolu. Ne doit-il pas, cet affamé, rencontrer un jour la Charité, l'Amour mystique, et se donner lui-même tout entier comme il voulait que ses maîtresses se donnassent à lui?

Ce Mañara, M. O.-V. de L. Milosz en a fait le héros d'un mystère découpé harmonieusement en six tableaux: le premier nous montrant Miguel au festin, parmi les libertins, alors que Don Fernand, un ami de son père, vient à voix basse lui faire honte de ses débauches ; le deuxième nous fait voir Miguel conquis par la très pure et très belle Girolame dont la voix suave verse au cœur du dépravé le désir du rachat; le troisième achève la conversion, car la Douleur écrase Miguel pleurant Girolame morte; le quatrième amène Miguel aux pieds de l'abbé de la Caridad, et le pécheur s'étonne de ne mériter qu'une pénitence trop douce. L'abbé lui montre que cette soif d'expiation immédiate n'est que le grand orgueil de ses petits péchés, mais que c'est toute une vie, une longue vie de charité, qui effacera les fautes passées; le cinquième épisode nous fait assister au miracle opéré par Mañara, maintenant assez pur pour que Dieu l'ait choisi comme instrument de sa mansuétude. En la dernière scène, la Mort vient prendre, un beau matin d'été, Miguel Mañara. La Mort est précédée de l'Esprit de la Terre qui tente, en un dernier assaut, de ressaisir une proie bien longtemps possédée. Mais Miguel joint les mains; ses lèvres redisent les versets qu'elles murmurent chaque jour, au lever de l'aurore, et tandis que s'efface l'Esprit de la Terre, l'Esprit du Ciel vient recueillir l'âme du pardonné.

M. O.-V. de Milosz est un vrai poète. Son mystère est sobre et grand; rien ne le dépare, alors qu'il était si facile de tomber dans l'excès. Il y avait là de quoi tenter un musicien, mais pour le compositeur plus encore que pour le poète l'entreprise était périlleuse. Tant d'autres déjà ont évoqué l'Espagne, demandé à la musique de rehausser l'antithèse de la luxure et de la foi, du soleil et de l'ombre... M. Henri Tomasi a su donner une exacte image de Mañara, créer autour du héros cette atmosphère dont ses actions et

ses discours reçoivent la juste lumière, l'explication naturelle qui ne les déforme jamais. C'est là aussi ouvrage de vrai poète. Point de thèmes andalous, point de ce pittoresque à bon marché et trop traditionnel, rien que des touches très simples. Mais la musique comme la poésie, quand elle se passe d'artifices, n'en reste que plus largement humaine. Seulement, pour parvenir à cette simplicité, il faut des dons peu communs. J'ai déjà dit, à propos d'*Ajax* et de *Tam-Tam*, du *Vocero* et des *Chants Laotiens*, que ces dons-là, M. Tomasi les avait reçus du ciel. Mais il a su aussi les développer, les féconder par le travail, car il n'est pas de ceux, Dieu merci, qui méprisent l'effort, et chaque œuvre nouvelle qu'il nous donne nous vaut un plus complet plaisir.

C'est lui qui, au pupitre de l'orchestre Radio-Colonial, a dirigé sa partition. L'interprétation était digne de cette belle œuvre, avec Mmes M. Cazaux, Fanny Robiane, Renée Garcia, MM. Henry Vermeil (qui fut un magnifique Miguel), Louis Seigner, Jean Ayme, Jacques Mernier, Reynier et Jean Hort.

§

Le dernier concert du **Triton** nous a fait entendre deux quatuors donnés en première audition par un jeune groupement qui promet de prendre rang parmi les meilleurs interprètes de la musique de chambre, je veux dire le quatuor à cordes Ortambert; il réunit MM. Ortambert, premier violon, Temerson, deuxième violon, A. Le Guillard, alto, et Robert Salles, violoncelliste. Chacun d'eux est un virtuose; mais l'ensemble possède cette qualité si rare et qui est faite de l'oubli de soi-même, du don de sa personnalité fondue dans une âme collective, comme les quatre archets joignent leurs sonorités propres dans l'expression d'une pensée unique, liés qu'ils sont par le rythme souverain. Nous eûmes donc un *Quatuor à cordes*, de M. Félix Labunski, dont j'ai surtout aimé l'andante, plein de sensibilité, et le finale *tempo giusto*, fort expressif. Et puis nous avons entendu le *Quatrième Quator* de M. Conrad Beck. Rien de ce qu'écrit ce jeune compositeur n'est indifférent: il possède un des tempéraments les mieux marqués de sa génération. Il a de la force et il n'ignore rien de son métier. On lui a parfois reproché d'être

trop « intellectuel », c'est-à-dire de dédaigner trop le charme, la grâce, pour ne se soucier que de l'esprit. Il m'a semblé que ce quatuor marque une évolution, et j'y ai trouvé, sans qu'il y ait diminution des autres qualités de M. Conrad Beck, plus d'humanité, plus de largeur — et, qu'on me pardonne le mot — plus de tendresse. Au point de vùe de la technique, comme on aime à dire aujourd'hui, je signalerai les curieux *pizzicati* du dernier mouvement, allegro molto vivace.

Le *Scherzo humoristique*, pour quatre bassons, de M. Serge Prokokieff, figurait au programme. Ce court et délicieux chef-d'œuvre (un sonnet sans défaut) a été joué en perfection par MM. Fernand Oubradous, Gabriel Grandmaison, Maurice Bourgain, Aurèle Carlin. On l'a bissé. Il a paru encore plus court la seconde fois que la première...

Mlle Madeleine Vhita, accompagnée par M. Tibor Harsanyi au piano, par la flûte de M. Marcel Moyse et le violoncelle de M. Robert Salles, a chanté délicieusement les trois *Chansons madécasses* de M. Maurice Ravel, puis le Quatuor Ortambert, pour achever la séance, a joué la *Sérénade Italienne*, d'Hugo Wolf, clôturant brillamment ce concert fort intéressant.

§

Dans l'après-midi de ce même jour, **Mme Claire Croiza** consacrait un de ses concerts si judicieusement composés aux Chants et poèmes de l'Enfance. Comme de coutume, M. Jean Doyen l'accompagnait et jouait, en outre, quelques pièces de piano. De Schumann et de Wagner, de Moussorgsky et de Gabriel Fauré à MM. Guy Ropartz, Inghelbrecht, Florent Schmitt, Ravel, Grovlez, Darius Milhaud, en passant par le regretté André Caplet et par Debussy, la liste est longue des compositeurs qui ont soit noté des souvenirs de leur enfance, soit cherché à traduire ce qu'il y a de plus merveilleux dans l'énigme que propose à l'artiste l'innocence et la malice des petits hommes. Rondes qui animent les jeux, chants qui bercent les rêves, prières qui appellent la grâce, légendes qui font peur, tendresses que l'on confie à la poupée ou au bon ours, tout de peluche habillé, regrets qui grossissent le cœur et qui s'épanchent naïvement entre les larmes promptes à jaillir, vision élargie par cet étonnant pouvoir de transfigurer la vie, de transporter le réel dans

un monde où les fées changent les citrouilles en carrosses et les cendrillons en princesses — ce sont nos joies passées, nos regrets perdus que nous demandons à ces musiques où l'enfance, plus simplement, se récrée. Il leur faut plus que de la naïveté pour continuer de nous plaire. Le choix de Mme Claire Croiza était excellent. Elle a su animer tout ce cortège, ele a su donner à chacune de ces pièces enfantines leur accent. Tâche périlleuse dont elle s'est acquittée en grande artiste. Mais ces œuvres enfantines ne sont-elles pas aussi comme des confidences que nous font, volontairement ou non, leurs auteurs? La manière dont l'homme évoque les souvenirs de son enfance ne trahit-elle pas ce qu'il y a de plus secret en son âme? Et n'est-ce point le plus grand charme d'un Mozart d'avoir conservé toute sa vie cette angélique, cette divine naïveté qui lui fait parler sans effort un langage dont le temps ne dissipe ni la fraîcheur ni le parfum?

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le français dans les œuvres de Shakespeare. — Ici et là, dans les œuvres du grand poète dramatique anglais, figurent quelques personnages français, notamment dans *Tout est bien qui finit bien, Jean sans Terre, Henri V*, et les 1re et 3e parties de *Henri VI;* mais, comme on peut s'y attendre sur la scène anglaise, ils parlent anglais la plupart du temps. Cependant, il y a des exceptions à cette règle, et ce sont de ces exceptions que nous allons nous occuper, à titre de curiosité.

Inutile de dire que les mots français dont il est question diffèrent sous de certains rapports de ceux de nos jours. Du reste, l'orthographe de Voltaire n'existait pas encore. Il faut se rappeler aussi qu'à cette époque-là (vers 1600), on employait bien des mots grossiers dans la conversation ordinaire; c'est ce que nous allons voir tout à l'heure.

Prenons d'abord la pièce historique *Henri V*. La 4e scène (1) du IIIe acte nous montre Katharine, fille de Charles VI, roi de

(1) Nous la copions textuellement avec des fautes d'orthographes et autres, mais dans une édition moderne (1831), en notant ici et là les variantes du folio de 1623 et du quarto de 1600.

France, et d'Isabel (de Bavière), sa femme, et Alice, une de ses dames d'honneur.

KATH. — Alice, tu as esté en Angleterre, et tu parles bien le language.

ALICE. — Un peu, madame.

KATH. — Je te prie, m'enseignez; il faut que j'apprenne à parler. Comment appellez-vous la main, en Anglois?

ALICE. — La main? elle est appellée *de* (2) *hand.*

KATH. — *De hand.* Et les doigts?

ALICE. — Les doigts? ma foy, je oublie les doigts; mais je me souviendray. Les doigts? je pense qu'ils sont appellés *de fingres* (3); ouy, *de fingres.*

KATH. — La main, *de hand;* les doigts, *de fingres.* Je pense, que je suis le bon escolier. J'ay gagné deux mots d'Anglois vistement. Comment appellez-vous les ongles?

ALICE. — Les ongles? les appellons, *de nails.*

KATH. — *De nails.* Escoutez; dites moy, si je parle bien: *de hand, de fingres, de nails.*

ALICE. — C'est bien dit, madame, il est fort bon Anglois.

KATH. — Dites moy en Anglois, le bras.

ALICE. — *De arm,* madame.

KATH. — Et le coude?

ALICE. — *De elbow.*

KATH. — *De elbow.* Je m'en faitz la repetition de tous les mots, que vous m'avez appris dès à présent.

ALICE. — Il est trop difficile, madame, comme je pense.

KATH. — Excusez moy, Alice; escoutez: *De hand, de fingres, de nails, de arm, de bilbow* (4).

ALICE. — *De elbow,* madame.

KATH. — O Seigneur Dieu! je m'en oublie; *De elbow.* Comment appellez-vous le col (5)?

ALICE. — *De neck,* madame.

KATH. — *De neck:* Et le menton?

ALICE. — *De chin.*

KATH. — *De sin* (6). Le col, *de neck:* le menton, *de sin.*

(2) *De* au lieu de *the,* mais on sait que le son anglais de *th* n'existe pas en français, et on peut supposer qu'Alice ne sait pas bien le prononcer.

(3) S'écrit *fingers* en bon anglais.

(4) Elle se rappelle mal les sons ici, mais en effet il existe un mot anglais *bilboes,* qui veut dire « les fers »; il y a aussi *bilbo* (une rapière).

(5) C'est-à-dire *cou.*

(6) Ici, Alice ne reprend pas sa maîtresse, soit qu'elle ne s'aperçoive pas de l'erreur, soit qu'elle ne veuille pas la contrarier.

Alice. — Ouy. Sauf vostre honneur: en vérité, vous prononcez les mots aussi droict que les natifs d'Angleterre.

Kath. — Je ne doute point d'apprendre par la grâce de Dieu; et en peu de temps.

Alice. — N'avez-vous pas déjà oublié ce que je vous ay enseigné?

Kath. — Non, je reciteray à vous promptement. *De hand, de fingre, de mails.*

Alice. — *De nails,* madame.

Kath. — *De nails, de arme, de ilbow.*

Alice. — Sauf vostre honneur, *de elbow.*

Kath. — Ainsi dis je; *de elbow, de neck,* et *de sin:* Comment appellez vous le pied et la robe?

Alice. — *De foot,* madame; et *de con* (7).

Kath. — *De foot,* et *de con?* O Seigneur Dieu! ces sont mots de son mauvais, corruptible, grosse, et impudique, et non pour les dames d'honneur d'user: je ne voudrois prononcer ces mots devant les Seigneurs de France, pour tout le monde. Il faut *de foot* et *de con,* neant-moins. Je reciterai une autre fois ma leçon ensemble: *De hand, de fingre, de nails, de arm, de elbow, de neck, de sin, de foot, de con.*

Alice. — Excellent, madame!

Kath. — C'est assez pour une fois; allons nous a disner.

Comme on le sait, le mot anglais pour robe est *gown,* dont la diphtongue *ow* se prononce comme *aou* dans caoutchouc. Avant sa prononciation actuelle, elle a passé par *goun* et *gohn,* mais on ne sait pas au juste ce qu'elle était du vivant de Shakespeare.

Sur un champ de bataille (acte IV, scène 4), Pistol, un ancien domestique de Falstaff, fait prisonnier un soldat français qui ne parle que sa langue maternelle, traduite en anglais par un *boy* (garçon) pour Pistol, qui consent à élargir son prisonnier moyennant une rançon de « deux cent escus ». Cette scène n'a pas besoin de commentaire ici.

La scène 2 de l'acte V se passe à « Troyes, en Champagne » dans un salon du palais du roi français. La reine Isabel (de même que les autres personnages français) parle en anglais, mais sa fille Katharine parle au roi Henri V en français.

(7) L'édition Macmillan (1925) a « *coun* », mais le quarto de 1600 a « *con* », tandis que le folio de 1623 a « *count* ». Le mot grossier, encore usité aujourd'hui, omet la lettre *o*; il vient du latin *cunnus,* de même que le mot français « con ».

Alice interprète ce que dit Henri à la princesse, mais le roi essaie de lui parler en français, ce qui la fait dire: « Sauf vostre honneur, le François que vous parlez est meilleur que l'Anglois lequel je parle. »

Enfin, Henri lui fait la cour et lui dit: « *Wilt thou have me* (8) ? » Katharine lui répond : « *Dat is, as it shall please de* roy mon père (9). »

Quand il va lui baiser la main en l'appelant « my queen (10) », Katharine lui dit : « Laissez, mon seigneur, laissez, laissez: ma foy, je ne veux point que vous abbaissez vostre grandeur, en baisant la main d'une vostre indigne serviteure; excusez moy, je vous supplie, mon tres puissant seigneur. »

Alors, il dit : « *Then I will kiss your lips, Kate* (11). » Kate répond : « Les dames, et damoiselles, pour être baisées devant (12) leurs nopces, il n'est pas le coûtume de France. »

Le roi demande l'explication de ces mots à l'interprète et Alice lui dit: « *Dat it is not be de fashion* pour les *ladies of France, I cannot tell what is,* baiser, *en English* (13). »

HENRI. — *To kiss.*

ALICE. — *Your majesty* entendre *bettre* que moy (14).

Ensuite, Charles VI donne la main de sa fille en mariage au roi anglais.

A remarquer que le Dauphin (acte III scène 7), cite une phrase proverbiale: « Le chien est retourné à son premier vomissement, et la truie lavée au bourbier (15). »

Ben Jonson (1574-1637), dans un poème *To the memory of Shakespeare,* disait:

> And though thou hadst small Latin and less Greek (16)...

(8) Me prendras-tu [pour ton mari, s'entend] ?
(9) C'est comme il plaira au...
(10) Ma reine.
(11) Alors, je vous donnerai un baiser sur les lèvres.
(12) Avant.
(13) Ce n'est pas convenable pour les dames françaises, — je ne sais pas l'anglais pour « baiser ».
(14) Votre Majesté comprend mieux que moi.
(15) Cf. : « Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi; et la truie, après avoir été lavée, s'est vautrée de nouveau dans le bourbier. » (II, Pierre, 11, 22), et : « Comme le chien retourne à ce qu'il a vomi » (Prov., XXVI, 11).
(16) Bien que tu eusses peu de latin et encore moins de grec...

mais quant au français, selon toute apparence, il en savait quelque chose (17). Le poète Chaucer (1328-1400) fait allusion au français de Stratford-atte-Bowe:

And Frenche she spake ful fayre and fetisly,
After the scole of Stratford-atte-Bowe,
For Frenche of Paris was to hire unknowe (18).
(*Contes de Cantorbéry : Prologue*, 122-4.)

Quoi qu'il en soit, on peut dire que probablement le français de Stratford-on-Avon valait mieux que celui de Stratford-atte-Bowe.

EDWARD LATHAM.

LETTRES ALLEMANDES

Edmond Duméril : *Le lied allemand et ses traductions poétiques en France*, Honoré Champion, Paris. — René Guignard : *C. Brentano (1778-1842). Un Poète romantique allemand*, Société d'Edition Les Belles-Lettres, Paris. — Rainer Maria Rilke : *Lettres (1900-1911)*, traduites par H. Zylberberg et J. Nougayrol, Librairie Stock, Paris. — Geneviève Bianquis : *Faust à travers quatre siècles*, E. Droz, Paris.

Le lied est le produit le plus authentique du génie allemand, celui qui a le plus contribué à répandre dans le monde l'image d'une certaine Allemagne qu'on pourrait appeler: « l'Allemagne du lied ». « Tout ce que l'âme allemande avait à dire d'essentiel — son intimité sentimentale, son sens profond et religieux de la nature — le lied l'exprime en un langage simple et discret et il a porté ce message à travers le monde entier. Il est pour l'Allemagne son plus irrésistible instrument de propagande. »

M. Oscar Bie, auteur d'un livre délicat sur « le lied allemand » s'exprime en ces termes. Il parle, il est vrai, en musicien; il songe au lied de Schubert, de Schumann, de Brahms et de Hugo Wolff. Dans sa savante étude sur le **lied allemand et ses traductions poétiques en France,** M. Edmond Duméril prend la question par un autre bout. C'est sur le terrain exclusivement « littéraire » qu'il porte le débat. Constatons d'abord que sur la définition même qu'il conviendrait

(17) Il faut avouer qu'un critique (Haumer) a regardé toute la scène 4 du III[e] acte comme apocryphe.
(18) Et elle parlait français très bien et couramment,
D'après l'école de Stratford-atte-Bowe,
Car le français de Paris lui était inconnu.

en littérature de donner de ce genre poétique, les critiques sont loin d'être d'accord. Déjà sur le contenu même et sur la forme du lied règne une certaine incertitude. Effusion lyrique ou récit épique? Romance, chanson ou ballade? Il est difficile de ramener ces » aspects » multiples à un dénominateur commun. Les divergences s'accusent encore bien plus, lorsqu'il s'agit de formuler l'essence intime du lied et d'établir en quelque sorte son état civil. M. Duméril semble accepter comme un fait acquis cette discrimination établie au 18e siècle par Herder et reprise par les romantiques du 19e siècle, entre le *Volkslied,* produit spontané, collectif et anonyme de l'âme populaire, et le *Kunstlied,* création individuelle et plus ou moins savante, de l'artiste moderne où s'exprime un état de civilisation qui a perdu sa spontanéité et son caractère d'unanimité primitive. Une critique mieux informée a fait litière de ces théories romantiques. S'attachant d'abord à dépister la « provenance » des lieds populaires, elle a réussi à identifier les auteurs de bon nombre de ces produits jusqu'alors réputés anonymes. Puis, portant son attention sur la réception du Volkslied par le public, elle a constaté que la muse populaire accueillait pas mal d'œuvres d'auteurs très modernes, non sans leur imposer, chemin faisant, les déformations parfois les plus absurdes. Paradoxal renversement! Alors que le public populaire se délecte aujourd'hui de la chanson de café-concert et de la rengaine d'opérette, le culte du folklore est devenu l'apanage d'une élite très raffinée. Certains auteurs, comme M. Naumann, vont plus loin encore. De même, disent-ils, que les costumes populaires des différentes régions n'ont fait que singer les modes en faveur dans les châteaux ou dans les cours, pareillement la muse populaire a adopté, avec un certain retardement, les modes qui régnaient dans la haute littérature. M. Naumann en arrive ainsi à voir dans le *Volkslied* simplement un *Kunstlied* démodé ou « déchu ».

Sans entrer dans le vif de ce débat, on peut du moins conclure de ce qui précède que la définition du lied ne comporte aucun critère objectif et que chaque époque, chaque école littéraire, y ont attaché leurs partis pris sentimentaux ou doctrinaux. A tout le moins le lied est moins un genre littéraire qu'une attitude sentimentale, une certaine atmosphère morale et poétique, une forme de sensibilité littéraire.

Avec une rare sagacité, fouillant les revues défuntes et exhumant de la poussière de l'oubli des recueils de traductions poétiques aujourd'hui à peu près ignorés, M. Duméril s'est attaché à montrer à la suite de quelles propagandes littéraires cette « attitude » qui répond au lied allemand, s'est acclimatée chez nous et quelles modes littéraires elle a, sinon suscitées, du moins favorisées dans notre littérature. La première propagandiste en faveur du lied fut indéniablement Mme de Staël. Et pourtant, si jamais personne était mal préparée à pénétrer l'intime musique de cette forme du lyrisme allemand, c'était bien cette femme de lettres au tempérament oratoire, « la femme sans musique », comme l'appelait si justement Rahel. Aussi bien, nos romantiques n'ont-ils tiré de cette initiation que quelques « motifs » pittoresques, quelques « décors » en carton-pâte. Pouvons-nous davantage nous enthousiasmer pour les décalques laborieux et généralement mal venus des quelques poètes traducteurs qu'a exhumés M. Duméril? Plus qu'aucune autre forme du lyrisme, le lied est étroitement attaché au « parler » vivant, populaire, dans ce qu'il a de plus spontané et de plus idiomatique. Il ne peut donc être question d'en donner une traduction « littérale » qui ne s'attacherait qu'au sens, ni même une « adaptation », genre nécessairement boiteux et bâtard. Il faudrait tenter une véritable « transposition », une seconde création — tentative vouée à un échec à peu près certain puisqu'elle n'est portée que par une inspiration de second jet, obligée de se calquer sur un modèle préexistant. « Les poésies originales de notre auteur, écrit M. Duméril à propos des traductions de l'allemand de Nicolas Martin, sont en général supérieures à ses adaptations. » Voilà qui tranche la question. A quoi bon traduire en vers français Uhland ou Chamisso, si les adaptations qu'on nous présente sous ces noms ne peuvent même pas se mesurer aux produits signés Nicolas Martin? *Traduttore, traditore*. Hélas! Ici, quelle trahison!

Plus dignes d'être préservés de l'oubli nous paraissent les efforts tentés par Ampère et surtout par Edouard Schuré, qui, partant du lied allemand, se sont attachés à faire naître chez nous le goût pour la vieille chanson française. *L'Histoire du lied et de la chanson populaire allemande,* publiée par Schuré en 1868, marque certainement une date dans l'histoire

du folklore et de la renaissance du régionalisme. A cette propagande du lied romantique s'ajoutera bientôt, chez nos symbolistes, l'influence de l'art wagnérien. Elle a renouvelé, de fond en comble, la conception que les poètes se faisaient des rapports entre la poésie et la musique, cette dernière n'apparaissant plus comme un simple accompagnement du texte poétique, mais comme l'élément primordial, la source génératrice d'où procède et où doit se replonger l'émotion lyrique.

Et ne trouvons-nous pas là la vraie solution du problème de la traduction? Schubert et Schumann sont, pour l'étranger, les seuls « traducteurs » vraiment congéniaux du lied allemand, ceux qui nous en apportent une transposition adéquate dans ce langage universellement intelligible qu'est la musique. Il serait même souhaitable que les lieds fussent toujours chantés dans le texte original (alors même que l'auditeur ne comprendrait pas le sens de ce qui est chanté), et non sur des paroles françaises qui en dénaturent nécessairement le caractère et risquent en outre de fausser l'interprétation donnée par le chanteur. M. Duméril le reconnaît implicitement:

> La musique, dit-il, devient le plus puissant facteur de diffusion du *Kunstlied*, même au delà des frontière linguistiques, car des paroles incompréhensibles sont toujours capables de nous toucher, si elles sont chantées sur une mélodie émouvante.

Ces réserves faites, reconnaissons que ce livre, par les problèmes techniques qu'il soulève et par les lumières qu'il projette, par incidence, sur notre lyrisme français est une de ces enquêtes qui font grand honneur à notre jeune école de « comparatistes ».

C'est dans le fameux recueil de poésies populaires allemandes intitulé *des Knaben Wunderhorn* (*le cor enchanté de l'Enfant*) et publié par les deux poètes romantiques Arnim et Clemens Brentano, qu'Edouard Schuré a puisé la pensée inspiratrice et les grandes divisions de son *Histoire du lied allemand*. Et c'est à cette source que les poètes romantiques allemands de la seconde génération, dite « Ecole de Heidelberg », ont renouvelé leur lyrisme. Ce petit livre est resté l'éternelle Fontaine de Jouvence du lied allemand. Aussi

éprouve-t-on une déception là ne trouver, dans la savante étude consacrée à **Clemens Brentano, un poète romantique allemand,** par M. René Guignard, que quelques pages réservées à cette œuvre tout à fait capitale, — la seule qui soit restée vivante et qui, selon le mot de M. Guignard, résume en fin de compte « le vrai message du groupe de Heidelberg au peuple allemand ». L'auteur a préféré nous présenter un portrait minutieusement biographique et documenté du grand fantaisiste, du bohème romantique que fut Clemens Brentano, — une des figures, à coup sûr, les plus curieuses du romantisme allemand. Car il faut bien reconnaître que l'œuvre littéraire de ce poète ne nous intéresse plus guère qu'en fonction de cette figure quasi légendaire qu'elle évoque. Certes, Clemens Brentano a composé pas mal de romans, aujourd'hui parfaitement illisibles, et de drames dès le début injouables. Son œuvre est une imagerie ou plutôt un kaléidoscope d'inventions bizarres, de symboles abracadabrants, de généalogies fantastiques, de mascarades, de déguisements, de quiproquos, de chassés-croisés et de bouts rimés qui tendent uniformément à éveiller en nous le sentiment de l'éternelle illusion. Un psychiatre trouverait là un beau cas d'imagination « schizoïde ». M. Guignard a patiemment collationné ces documents disparates; il en a déchiffré les rébus et les charades, débrouillé les imbroglios. Mais il était impossible de les rendre intéressants et vivants. Non qu'à toute cette mascarade et à tout ce clinquant ne se trouve mêlée de ci de là quelque perle fine. Mais ces jaillissements lyriques sont bien vite gâtés par les jongleries d'une verve toute verbale. Et ces coq-à-l'âne n'ont de comparable que le décousu de la vie de ce fils de riches commerçants égaré dans la littérature. On ne peut s'empêcher, en lisant sa biographie, de songer à ce type du *bajazzo* littéraire, si admirablement évoqué dans certaines nouvelles de Thomas Mann, avec son humeur vagabonde, son instabilité morbide, son incapacité à se prendre au sérieux et à se faire prendre au sérieux, avec cette hypertrophie envahissante chez lui de la fonction fabulatrice qui le rend inapte à toute vie pratique et surtout ce cabotinage fondamental où il faut reconnaître sa fonction essentielle qui est d'inventer des histoires, de jouer des attitudes, d'être un pourvoyeur d'illusions, une sorte de simulateur profession-

nel. Avec cela, une lucidité parfois étonnante, un sens critique acéré, surtout lorsqu'il s'agit de juger les ridicules de ses contemporains. Et pourtant on ne saurait passer sous silence l'effort douloureux et certainement sincère de ce désemparé en quête d'une volonté ferme, d'une âme forte, d'un soutien résistant: les malencontreuses expériences matrimoniales où Clemens Brentano s'est si étourdiment embarqué, plus tard sa conversion religieuse, en apportent le témoignage irrécusable. Mais ici encore, jusque dans les notes pieusement recueillies par le poète au chevet de sa chère « Sainte » — la nonne stigmatisée Catherine von Emmerick — quelle part faut-il faire à la littérature, à la folle du logis? Le médecin aussi bien que le confesseur de l'illustre miraculée s'en sont montrés médiocrement édifiés. Au total, il reste une impression décevante, quand on a fini de lire la minutieuse dissection que M. Guignard a fait subir à ce fantaisiste impénitent, poète à ses heures. On ne peut s'empêcher de songer à ces ailes de papillons diaprées qui, sitôt touchées, ne laissent aux doigts qu'un peu de cendre incolore.

Quel contraste avec cette existence décousue et désemparée de bohème romantique font les **Lettres** de Rainer Maria Rilke, dont Mlle Hélène Zylberberg et M. J. Nougayrol nous présentent une traduction française, en un choix très judicieusement sélectionné! Bien loin de l'encourager à s'évader, hors du réel, dans le monde du caprice et de la fantaisie, la poésie a été pour Rilke une continuelle participation à tout le réel, multipliant les antennes par où il percevait les formes les plus fugitives des choses, et disciplinant en même temps cette richesse éparse d'intuition, de façon à en tirer les plus durables et les plus plastiques réalisations artistiques. Ce qui frappe dans cette correspondance, c'est chez le poète le dépouillement complet de toute prétention personnelle, c'est une attitude d'humilité patiente en présence de ce qu'il appelle le monde des « choses » (« le commencement de tout art, écrivait-il, c'est une soumission religieuse à l'endroit de toute expérience, je veux dire à l'endroit de toute « chose »); c'est aussi la soumission totale de l'inspiration personnelle à l'œuvre impersonnelle, à l'instrument nécessaire de la réalisation, bref au « métier » (« mon désir, c'est, par quelque voie solitaire, d'arriver au travail, au travail de chaque jour, et

au courage qu'il exige... »). Et c'est ce qui fait qu'il n'est pas au fond de vie plus unifiée, plus recueillie, plus concentrée, plus disciplinée aussi par un travail patient, opiniâtre, et plus invariablement orientée par une quête persévérante que celle de cet éternel nomade, de ce poète de l'Insaisissable et du Fluent, qui s'est mis résolument à l'école des peintres et des sculpteurs, des plus puissants évocateurs de visions plastiques, des grands pétrisseurs de la réalité la plus tangible et la plus corporelle. C'est cette quête qui met aussi un lien admirable entre ces lettres adressées un peu de tous les pays d'Europe, mais dont le plus grand nombre est daté de Paris. Car c'est à Paris que ce sont produites pour Rilke les deux rencontres décisives, les initiations sur lesquelles il a édifié toute sa nouvelle conception de l'art et de la poésie, — et qui s'appellent Rodin et Cézanne.

Rodin a guéri Rilke de tout ce qui subsistait encore en lui de romantisme latent. Car chez Rodin « tout est demeuré réel. C'est là la grande chose qui importe : ne pas habiter dans le rêve, le dessein, l'intention, s'efforcer de tout transformer en objet. Voilà pourquoi j'ai besoin de trouver l'outil de mon art, le marteau, mon marteau qui maîtrisera et dominera de sa cadence tous les tumultes. » Et Cézanne l'a amené à abjurer toute prétention à « la vision artiste », à écarter tout « impressionnisme » interposé entre l'œil et l'esprit. « Ces rouges, ces bleus et leur véracité, — voilà par où il nous attire... Ces fruits ne songent plus du tout au tableau, ce sont des choses éparses sur une table de cuisine... Ils ne sont plus du tout comestibles; ils sont de dures réalités dont la densité résistante repousse toute dent... »

Mais ce qui rend par-dessus tout cette lecture si attachante, c'est le spectacle de cette vocation quasi monacale chez un poète qui se détourne de tout ce qui s'appelle la « littérature » — les intrigues, les coteries, le public, la critique, le succès — en un mot de tout ce qu'on pourrait appeler « le siècle ». C'est son implication parfaite dans la poésie qui n'est pas pour lui un rêve ou une inspiration exceptionnelle, mais l'atmosphère même dans laquelle quotidiennement il respire et se meut. Soyons reconnaissants à Mlle Hélène Zylberberg et à M. Nougayrol, d'avoir présenté au public français ce petit livre si initiateur, dans une traduction parfaitement adéquate,

comme moulée sur l'original, et qui nous permet de percevoir, captée à ses sources les plus intimes, à propos d'une rencontre, d'un spectacle de la rue ou de la campagne, cette poésie quotidienne dans ses jaillissements les plus spontanés et les plus imprévus.

L'étude de Mlle Geneviève Bianquis, intitulée **Faust à travers quatre siècles,** est une version revue et augmentée de neuf leçons publiques professées à la Faculté des Lettres de Dijon. Mais, dans sa forme écrite, cette étude a gardé le charme de la parole vivante, le tour animé et pittoresque, et aussi la lumineuse ordonnance, les grandes divisions et les larges vues d'ensemble que commande l'enseignement parlé. Il répond ainsi à une des fonctions essentielles de l'enseignement supérieur en France. C'est aussi le fruit d'une méditation personnelle, appuyée sur une érudition scrupuleusement renseignée, mais qui veut rester discrète; bref, c'est une « mise au point », ainsi que l'auteur l'annonce modestement dans son avertissement. Mais une pareille « mise au point » suppose un grand talent d'exposition, l'art de grouper et d'interpréter les documents épars, de dégager les données essentielles, les thèmes fondamentaux, de comparer les innombrables variations et les avatars qu'ont revêtus ces thèmes ou, plus exactement, qu'a recueillis ce mythe humain — moule d'une incomparable plasticité — selon les époques, les milieux qu'il a traversés, selon aussi les différents tempéraments créateurs qui l'ont approfondi, renouvelé, enrichi de symboles inédits.

> Le magicien coupable et maudit — l'esthète ambitieux — le « génie original » du *Sturm und Drang* — le Surhumain ou l'Homme intégral selon Gœthe — le blasé romantique — l'utopiste d'un monde meilleur — Faust est cela tour à tour, selon le tempérament du poète et l'idéologie en faveur aux diverses époques.

Il n'entre pas dans le cadre d'un bref compte rendu d'évoquer ces masques multiples ni de discuter les problèmes infiniment variés et très disparates auxquels a prêté un personnage primitivement assez médiocre, mais dont la légende populaire s'est aussitôt emparée, qu'elle a combiné avec une foule d'autres motifs épars, et que la littérature a ensuite si complètement renouvelé et transfiguré. Il était inévitable

que la transfiguration suprême, celle que lui a conférée Gœthe, reçût la part du lion et occupât les deux tiers du volume. Peut-être regrettera-t-on que dans sa conclusion l'auteur n'ait pas suffisamment dégagé l'apport spécifiquement germanique dans l'élaboration de ce vaste symbole humain. Peut-être aussi aurait-on aimé de voir, au moins sommairement esquissés, les interprétations et les approfondissements qu'ont apportés à ce mythe des musiciens comme Schumann, Berlioz, Franz Liszt, Gounod, Mahler — pour ne citer que les plus connus — qui tout de même l'ont marqué d'une empreinte inoubliable. Mais tout livre impose des bornes. Ce qu'il perd ainsi en extension, il le gagne en clarté et en relief.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ITALIENNES

Benedetto Croce : *La Critica e la Storia delle Arti Figurative. Questioni di Metodo*, Giuseppe Laterza, Bari. — Adriano Tilgher : *Studi di Poetica*, Libreria di Scienze e di Lettere, Rome. — Adriano Tilgher : *Cristo e Noi*, Guanda, Modène. — Maria Luisa Belleli : *Modernità di Montaigne*, Formiggini, Rome. — Bruno Brunelli : *Capricci e Scandali alla Corte di Modena*, Mondadori, Milan. — Francesco Chiesa : *Voci nella Notte*, Mondadori, Milan. — Mémento.

Le livre de Benedetto Croce **La Critica e la Storia delle Arti Figurative,** c'est-à-dire *Critique et Histoire des Arts plastiques,* est un recueil d'articles écrits à différentes époques. Le sous-titre, *Questions de Méthode,* est instructif. Il serait sans doute difficile de tirer de ces morceaux une doctrine d'une parfaite unité à cause de leur caractère fragmentaire et de la grande différence de sujet et de composition qu'il y a entre eux. On y trouve par exemple une assez longue dissertation sur *Shaftesbury en Italie,* et aussi de très courts articles qui parurent dans les fameuses *postille* de la *Critica.* Mais tel qu'il est, ce livre apparaît bien comme une excroissance des théories d'idéalisme transcendental que l'on trouve dans l'*Esthétique* du même auteur.

On aperçoit déjà la direction générale des idées de Croce : la distinction entre les divers arts n'est que superficielle; ils ne diffèrent que par leurs moyens matériels d'expression, et par conséquent le critique peut et doit les traiter avec les mêmes méthodes qu'il traite la poésie lyrique. Toute expression artistique est d'essence lyrique, musicale, intuitive. S'arrêter à l'élément externe de chaque art n'est plus faire de la

critique, mais s'occuper de lignes, de couleurs, de tonalités, de lumière, d'ombres, de clair-obscur, de nuances. Naturellement considère-t-il comme une grossière erreur toute classification des arts selon les sens auxquels ils s'adressent. Il pense que les critiques sont tous débarrassés aujourd'hui de ce qu'il appelle physiologisme et sensisme. Ce dernier terme me paraît d'ailleurs philosophiquement impropre. Quoi qu'il en soit, Croce affirme que l'œil, physiologiquement parlant, ainsi que le plaisir de l'œil n'ont rien de commun avec la peinture ni aucun autre art.

C'est nier le fondement objectif des arts plastiques, qu'explique fort bien par contre la théorie du *sensoriel* de Remy de Gourmont. Il est indéniable que chaque art possède une propriété et d'objet et d'opération de la part du sujet. Chaque individu arrive à fondre en une synthèse spirituelle les arts qu'il pratique et qu'il comprend; mais c'est là un résultat final et qui n'infirme pas l'importance des différences mentales dues à chaque mode d'activité esthétique.

Je pense que cet idéalisme de Croce, de même que l'idéalisme allemand dont il dérive, s'appuie sur un substratum scientifique aujourd'hui dépassé. La jeune science d'après-guerre, celle de Louis de Broglie et d'Eddington, aboutirait à une esthétique fort diverse. Eddington a justement dit:

> L'idée que nous nous faisons du monde doit dépendre largement des organes des sens qu'il nous arrive de posséder. Combien le monde a changé depuis que nous nous fions à nos yeux plutôt qu'à notre nez!

Le visualisme de l'Anglais est dans la ligne de celui de Léonard; ce qui n'est pas pour nous étonner, car il y a une grande affinité entre l'expérimentalisme toscan et l'expérimentalisme anglais. D'autre part, on sait que Léonard a tiré le sien de la pratique de la peinture; exemple qui montre bien que les différents arts vont à des qualités mentales diverses. Croce, Napolitain, hellène plutôt qu'étrusque ou romain, se réfère plus volontiers à l'abstraction allemande. C'est ainsi qu'il accorde une assez grande importance à la théorie de l'art comme pure visibilité, imaginée au siècle dernier par Conrad Fiedler. On y trouve des conclusions du genre de celle-ci: l'histoire des arts plastiques ne peut être qu'une *his-*

toire de la connaissance médiate et révélée par l'art, c'est-à-dire de la connaissance du réel considéré sous l'aspect de la visibilité.

C'est exprimer sous une forme abstruse une pensée fort banale. Je crois d'ailleurs que dans quelques années, lorsque la science nouvelle sera plus largement divulguée, il deviendra possible de construire une esthétique sur des données concrètes, et nous serons sans doute débarrassés de ces abstractions qui n'ont guère réussi à éclaircir les problèmes qui se rapportent à l'art et à la poésie. Ceci dit sans diminuer un livre où Benedetto Croce se montre ce qu'il a toujours été: une intelligence à la fois vigoureuse et pénétrante qui s'est efforcée, avec un remarquable esprit de suite de ne pas dévier d'un système philosophique qui lui paraissait propre à résoudre tous les problèmes de l'activité mentale.

Adriano Tilgher est de Resina. C'est près de Naples, et c'est la commune du Vésuve. Il a subi la forte influence de Croce, puis il a tenté de s'en dégager tout à fait. Mais s'il est devenu un opposant à la doctrine de Croce, il reste toutefois dans le même cercle. Giovanni Gentile aussi, dans sa *Philosophie de l'art,* avait tenté de combattre Croce tout en restant dans le champ clos de l'idéalisme. Adriano Tilgher, parti de l'idée de Croce qui considère l'art comme forme, est arrivé à la théorie de l'art regardé comme originalité absolue. C'est la pensée qu'il a développé dans son *Esthétique;* et il ne semble pas s'en écarter dans ses **Studi di Poetica.** C'est une suite de chapitres dont chacun forme un tout, mais que relie une grande unité doctrinale. Le premier, *Vie et Art*, commence par cette déclaration qui inspirera tous les développements ultérieurs:

Toute mon esthétique repose sur une distinction très simple...: la distinction entre *amour d'objets* et *amour de vie.*

L'ambitieux, l'homme d'affaires, le voluptueux sont mus par l'amour envers des objets. L'artiste qui essaie d'interpréter leurs actions dans le roman, dans le drame ou dans la poésie est sollicité uniquement par l'amour de vie. L'art n'est donc pas réalité, n'est pas la vie même, mais une expérience désintéressée à propos de la vie. Balzac regarde vivre Rasti-

gnac, et ce spectacle lui est une fin; tandis que Rastignac est sollicité par son ambition. Comme corollaire, il faut admettre que l'art se suffit à lui même. Il suppose volonté et liberté spirituelle; et Adriano Tilgher, d'accord en cela avec Spengler, fait justice de l'art des sauvages et des primitifs qu'il était de mode, naguère, de vanter. Il ne croit pas non plus à l'identité du langage et de la poésie. Pour lui, le langage est dans l'histoire, et il est de l'histoire en acte.

Ces chapitres détachés sont tous très riches en aperçus, tel celui de la critique à la critique pure. D'ailleurs, qu'est-ce que la critique, relativement à la poésie? Celle-ci n'est transmissible qu'immédiatement, du poète à l'esprit qui est capable de la comprendre. Il ne reste à la critique, et surtout lorsqu'elle prend la forme de l'exégèse professorale, que les éléments extrinsèques à l'œuvre poétique: vie du poète, circonstances de la publication, rapprochement artificiel de deux morceaux composés sur le même thème. Nous trouvons encore dans ces études des remarques intéressantes sur les théories de Vico, de l'abbé Bremond, de Nietzsche, de Gœthe, de Mallarmé, de Valéry; mais il serait long de les passer toutes au crible.

Adriano Tilgher est un esprit religieux. Il a écrit un opuscule qui fut très diversement commenté: **Cristo e Noi,** le *Christ et Nous.* Pour le chrétien, affirme-t-il en commençant, Dieu est activité infinie et toute puissance, volonté souveraine et toute consciente, qui a tiré toutes choses du néant par un acte soudain. D'où l'origine du temps, de la vie, de l'histoire. Il se lance ensuite dans l'examen de la véritable nature de Jésus et du Christ; car il n'identifie pas les deux personnes. Mais c'est là un terrain trop réservé pour que notre incompétence l'y suive. Aussi bien partageons-nous l'opinion de Gaston Marcellin: sur ce sujet et à ce sujet, il n'y a que deux hypothèses admissibles, les deux extrêmes. Tout ce qu'il y a, tout ce que les exégètes ont mis entre les deux est vraiment trop subtil!

La Vénétie, Venise même et Padoue, est un centre de sérieuse culture de linguistique moderne. L'étude du français est particulièrement en honneur, et il sort de bons travaux sur nos auteurs aussi bien à l'Institut des langues étrangères de Venise qu'à l'Université de Padoue. Une élève de Diego

Valeri, Maria Luisa Belleli, a publié une excellente étude sur la **Modernità di Montaigne.** Elle y fait preuve d'une connaissance complète et approfondie de Montaigne, dont tout le monde parle en France mais que bien peu ont lu. Avec beaucoup de sagacité, elle essaie de retrouver son influence dans Renan, Anatole France, Maurice Barrès, Gide, Valéry, Proust. Cette influence existe-t-elle? C'est possible. Cependant, l'esprit de ces gens a une valeur, et je dirai même une couleur philosophique tout à fait différente de celui de Montaigne. Maria Luisa Belleli l'a d'ailleurs senti lorsqu'elle dit:

Rien de tout cela ne s'oppose proprement à Montaigne. Mais chez Montaigne, une évolution de ce genre est inconcevable. Egotiste et bon Français, libre penseur et catholique traditionaliste, de telles positions ne sont pas pour lui inconciliables ni nécessairement successives.

On ne saurait mieux dire. Je pense d'ailleurs qu'il est difficile, sinon impossible de comprendre tout à fait Montaigne si on n'est pas de Bordeaux, ou du moins si on n'a pas habité Bordeaux assez longtemps pour acquérir l'esprit bordelais. C'est ce que Fortunat Strowski a bien montré dans *La Grande Ville au bord du Fleuve.* L'Aquitaine est un pays d'esprit foncièrement latin, peut-être plus encore que la Provence. La position de Montaigne a été d'opposition à l'idéalisme du Nord que commençait à imposer la prédominance de Paris. Ceux qui font de ce Gascon un parangon du scepticisme n'exagèrent-ils pas? Au chapitre premier du livre III des *Essais,* par exemple, il ne met rien au-dessus de la foi et de l'honneur; et il dit de l'homme qui aura ainsi mis la protection de son vaisseau *à la pure conduicte du ciel:*

Quand, les bras croisez, il appellera Dieu simplement à son ayde, n'aura il pas à espérer que la divine bonté n'est pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et juste?

Bruno Brunelli a publié une très belle étude qui intéresse l'histoire de France : **Capricci e Scandali alla Corte di Modena.** C'est une très large biographie de Charlotte-Aglaé d'Orléans, quatrième fille du Régent, et que celui-ci réussit à marier, surtout pour se débarrasser d'elle, à François d'Este, prince héritier du duché de Modène. Edouard de Barthélemy, dans *Les Filles du Régent,* nous avait déjà raconté cette his-

toire, mais d'une façon unilatérale, car il n'avait pas dépouillé les archives de Modène. Existence lamentable. Elle ne fut pas sans nuire à la politique française. Ce volume d'une très probe érudition et fort joliment édité se lit avec beaucoup d'intérêt, car Bruno Brunelli a aussi un talent narratif.

Les **Voci nella Notte,** de Francesco Chiesa, contiennent des contes dont la plupart avaient été publiés dans des recueils antérieurs, d'ailleurs épuisés aujourd'hui. Ils ont tous cette netteté de structure en même temps que cette cordialité d'accent qui sont les qualités maîtresses de l'auteur. Parmi les meilleurs, citons le *Barbare,* aventure d'un condottiere suisse qui, au cours d'une guerre, occupe un château en pays italien; et *Val d'Orengo,* tableau d'une grande poésie montagnarde.

MÉMENTO. — Les éd. Mondadori, de Milan, publient *Liriche Moderne Francesi,* poésies françaises dont les traductions ont été primées au concours de version de poésie de la XIXe exposition biennale internationale d'art à Venise. Notons les traductions de pièces de Francis Jammes, Supervielle, Paul Valéry, Rimbaud, Verlaine, faites par Libera Carelli, Lionello Fiumi, Folco Gloag, Mario Muner, Corrado Pavolini, Renato Squanquarilli, poètes pour la plupart, et qui ont montré beaucoup de talent à rendre, dans les mètres classiques italiens, des poésies aussi diversement difficiles. — Les éditions Mondadori, sur l'initiative du sénateur Borletti, entreprennent la publication d'une collection de classiques en des volumes extrêmement soignés, on peut même dire de luxe, quoique leur prix, 40 *lire,* soit très abordable. Le premier de ces volumes, in-12 de LX+1.163 pages sur papier extra léger, est consacré aux œuvres de Matteo Bandello, et contient les deux premières parties de ses nouvelles. Le reste sera publié dans un second volume actuellement sous presse. Cette édition critique a été établie par Francesco Flora; et sa présentation la rend d'un maniement fort commode.

PAUL GUITON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Fischer : *Doumergue et les politiciens,* Editions « Le Jour », 91, Champs-Elysées. — Laurent Bonnevay : *Les Journées sanglantes de février 1934,* Flammarion. — Drieu La Rochelle : *Socialisme fasciste;* Gallimard. — Pierre Goemaere : *Albert Ier loin des foules,* Arthaud, Grenoble.

Sans être revêtu d'une fonction officielle, simplement lié

à l'ancien président par les liens d'une respectueuse et fervente amitié, M. Jacques Fischer eut la chance de « vivre modestement dans l'ombre » de M. Gaston Doumergue pendant son ministère. Il a résumé ses souvenirs sur ces neuf mois dans un livre fort intéressant intitulé **Doumergue et les politiciens**, et qui doit refléter assez exactement les impressions de l'ancien président.

M. Doumergue ignorait les événements du 6 février et la chute du ministère Daladier quand M. Lebrun lui demanda de venir à Paris constituer un ministère. M. Doumergue, qui devait s'embarquer le surlendemain à Marseille pour aller en Egypte, resta sans comprendre jusqu'à ce que M. Maurice Sarraut, venu à Tournefeuille, lui eût expliqué les événements. Contraint d'accepter de rendre le service que la majorité du pays attendait de lui, M. Doumergue s'installa au Ministère des Affaires étrangères:

Les stupeurs de M. Doumergue commencèrent dès le premier jour. Il arrivait à son cabinet vers neuf heures du matin et s'y trouvait seul, le personnel alerté accourant alors en grand désordre... Dans cette aile du quai d'Orsay où s'installa le Président, d'innombrables coins... avaient servi d'antres à ces fonctionnaires fantômes, polis et toujours inutiles. Un jour, on découvrit même un cabinet d'aisances..., dont une utilisation ingénieuse avait fait le bureau d'un attaché...

M. Doumergue estimait que « pour obliger les parlementaires à se tenir tranquilles, il faut les empêcher de renverser les gouvernements » et que « le système anglais est excellent pour parer à ces inconvénients: le renversement du ministère entraîne de nouvelles élections ». Mais avant de pouvoir tenter cette réforme, M. Doumergue dut s'occuper à remettre les finances en ordre. Son ministère avait été constitué le 9 février; le 10, M. Germain-Martin lui annonça que le jour même on avait une échéance de 700 millions à payer et qu'on n'avait qu'un million en caisse. Grâce à la confiance que lui inspirait M. Doumergue, une banque hollandaise consentit à avancer les fonds et une catastrophe fut évitée.

Peu après, les techniciens du ministère des finances, menacés dans leurs intérêts comme tous les autres fonctionnaires par les réductions de traitements indispensables, ima-

ginèrent de les appliquer aux anciens combattants. M. Germain-Martin l'annonça à M. Georges Lebecq. « Le ministre des finances ne pouvait cependant ignorer les déclarations antérieures de son chef. » M. Doumergue dut le désavouer. D'autres « projets saugrenus », tels que celui d'un impôt de 20 % sur le traitement des Légions d'honneur et des médailles militaires gagnées au feu (économie prévue: 3 millions) avaient indiqué l'état d'esprit de certains hauts fonctionnaires:

Ce machiavélisme compliqué consistait à dresser, en apparence, contre Doumergue, des gens qui, pour l'immense majorité, étaient ses partisans les plus sincères. On comptait beaucoup sur son ignorance au sujet des milieux Anciens Combattants. On savait qu'il avait répondu au colonel de la Rocque, président des Croix de Feu, demandant à venir lui exposer les vues de son groupement, qu'il n'en voyait pas la nécessité puisqu'il venait justement de recevoir, quelques jours auparavant, le bureau de la Confédération. M. de la Rocque fut, semble-t-il, très froissé par cette réponse jusqu'au moment où il apprit que le Président avait cru, de bonne foi, que les Croix de Feu faisaient partie de la Confédération: il ignorait qu'elles constituaient, au contraire, un groupement absolument séparé et d'aspirations différentes.

Une autre cause de mécomptes pour M. Doumergue fut l'attitude de son garde des sceaux dans l'affaire Stavisky:

Une évolution imprévue se produisit chez M. Chéron qui, les premières semaines passées, parut s'employer de son mieux à freiner l'action de cette justice dont il était le chef. Dans un but qui n'apparaît pas clairement, il usa de toutes les ressources de son habileté procédurière pour rendre inopérantes les poursuites entamées contre les hommes politiques de gauche... En ces mois d'avril et de mai, l'opinion fut surexcitée et littéralement affolée par les hauts faits de l'inspecteur Bonny et les récits ahurissants de son intimité scandaleuse avec Chéron.

A la fin de l'automne, M. Doumergue communiqua à M. Herriot son projet de réforme de l'Etat. « Je ne dois penser qu'aux intérêts de mon parti », lui répondit le ministre d'Etat d'un air soucieux.

Un mois plus tard, M. Herriot déclara et fit déclarer dans la presse qu'il n'avait jamais eu connaissance du projet Doumergue

dont certains paragraphes avaient été annotés et modifiés de sa main... Contre M. Doumergue se dressait une force qu'il connaissait mal jusqu'à présent, dont il niait à son arrivée la puissance réelle dans les milieux parlementaires, et qui allait lui livrer un combat acharné et finalement victorieux : la franc-maçonnerie. Au groupe de la gauche démocratique du Sénat, près des deux tiers de ses cent soixante membres étaient francs-maçons. A la Chambre, ceux-ci étaient très nombreux dans le parti radical-socialiste...

Ces quelques citations donnent une idée du vif intérêt des révélations de M. Fischer.

M. Bonnevay, président de la Commission d'enquête du 6 février, a eu l'heureuse idée de résumer dans un seul récit les matériaux réunis par la Commission qu'il présidait et déjà analysés dans les rapports qu'elle a fait rédiger. Son livre sur **Les journées sanglantes de février 1934** est un travail d'histoire d'une belle tenue et on peut le dire, impartial. Les conclusions de M. Bonnevay sont:

Conçue dans les Ligues, orchestrée dans les rédactions de certains journaux à grand tirage, aidée par la propagande de puissantes formations capitalistes ou contribuables, la campagne antiparlementaire allait, en janvier 1934, gagner la rue... Elle échouera de justesse au soir du 6 février... De grandes associations... s'étaient formées... dans le but... de détruire le régime républicain. Toutes avaient ce caractère commun de chercher à imposer leurs doctrines et à s'emparer du pouvoir en entreprenant, non la conquête du suffrage universel, mais celle de la rue.

Ces appréciations sont aussi justes que courageuses.

Dans un livre écrit dans un style recherché, mais parfois pénible, et de plus émaillé de néologismes souvent peu heureux ou d'images triviales qui choquent, M. Drieu La Rochelle expose ses conceptions sur le **Socialisme fasciste:**

La guerre militaire moderne, écrit-il, est sur toute la ligne une abomination... Toutefois, dans la guerre, il y a la force, le courage... Il est des heures où l'insurrection est le plus sacré des devoirs. L'Etat ne peut vivre et se renouveler que par l'insurrection, la révolution, la guerre intérieure. Et l'Espèce a besoin de cette

insécurité dans l'Etat. Si, épouvantés par les résultats de la guerre militaire moderne, nous nous décidons à retirer aux hommes le droit et le moyen de s'affirmer sous la figure des peuples auxquels ils appartiennent, nous ne pouvons leur refuser le droit et le moyen de s'affirmer absolument, violemment sous quelque autre figure: parti ou classe... Les révolutions de ces vingt dernières années ont été faites, comme toutes les révolutions, par des guerriers contre des pacifistes... Le fasciste est un guerrier qui se dresse contre le pacifiste bourgeois ou socialiste aussi bien que contre le guerrier communiste. Or, tout cela a été approuvé et fait par la jeunesse. Car, sans jeunesse pas de guerre, pas plus de guerre révolutionnaire que de guerre militaire... La jeunesse européenne a réagi... Voyant l'esprit de paix tuer l'esprit de révolution, elle a restauré l'esprit de guerre pour sauver cet esprit de révolution dont il est inhérent... Elle a compris que la guerre est une fonction de l'homme... Mais elle s'est jetée dans l'excès contraire. Elle a restauré pêle-mêle la guerre avec la révolution... La révolution fasciste, qui a peut-être compris la solution propre à l'esprit européen du problème social, n'a pas compris le problème de la guerre... Dans le fascisme, la crispation est de trop et signale une erreur. Le fascisme demande trop à l'homme; en même temps qu'il lui redonne la vie, l'orgueil de sa jeunesse, il le prépare à une mort hideuse et stérile. Notre effort pour être plus mesuré pourrait être plus heureux... Espérons que l'esprit de sport suffira à nous maintenir assez belliqueux pour devenir révolutionnaires dans le cercle intérieur...

Précédemment, M. Drieu s'était proclamé en quelque sorte « objecteur de conscience »; ses dispositions ont changé.

Dans *L'Europe contre les Patries*, écrit-il, j'ai essayé de résister au flot. Aujourd'hui j'y cède. Je veux mourir en famille. Mais si je ne suis pas tué tout de suite, quelle triste et atroce vengeance sera la mienne, je verrai mourir les patries.

La conclusion de M. Drieu est qu' « en même temps que le capitalisme, le socialisme, à travers même son dernier élan fasciste, donne des signes de fatigue... Tout espoir aujourd'hui en Europe, s'il veut être sérieux, ne peut se faire que sous le signe du stoïcisme ».

Le résumé qu'on vient de lire donne peut-être une idée incomplète du livre de M. Drieu, il en reproduit cependant un trait: il y est plus parlé de guerre et de révolution que de socialisme.

Loyal, courageux et généreux, le roi Albert 1er avait conquis la sympathie et l'admiration de tous; il est de ceux auxquels la curiosité publique s'attache passionnément. M. Goemaere a eu l'heureuse idée de recueillir d'innombrables détails sur la vie d'**Albert 1er loin des foules.** Cet ouvrage, enrichi d'héliogravures intelligemment choisies, constitue à la fois un souvenir artistique du roi que pleure la Belgique et une lecture fort attachante.

ÉMILE LALOY.

VARIÉTÉS

Dante et le Fascisme. — Les fascistes italiens ont coutume de placer Dante au premier rang de leurs précurseurs. Les dignitaires de leur parti, quand ils prennent la parole pour célébrer le passé historique de l'Italie, se font toujours un devoir de louer pieusement la mémoire de cet ancêtre. Naguère ils ont prouvé encore une fois quelle grande place le souvenir du poète occupait dans leur pensée. Tout le monde sait que le tombeau de Dante se trouve à Ravenne, la ville où l'illustre Florentin, avant d'entrer définitivement dans l'immortalité littéraire, vécut les dernières années de son exil. Par un geste de déférence qui lui fait le plus grand honneur, le Conseil des Beaux-Arts italien a voulu créer une zone de silence autour du monument où repose la cendre du poète. Il a établi dans cette intention un projet de loi interdisant tout trafic de voitures dans les rues qui avoisinent le tombeau. De cette façon, les pèlerins qui viennent rendre visite à l'ombre de Dante pourront méditer et se recueillir sans être dérangés par le bruit des klaxons ou des moteurs.

Quand les fascistes se réclament de Dante comme d'un précurseur, ce n'est pas du poète jouvenceau, amoureux de dame Béatrice, qu'ils veulent parler. Nous ne pensons pas qu'ils en méconnaissent les mérites, qui sont d'ailleurs éclatants, mais il est évident que le ciseleur de sonnets, l'imitateur de nos troubadours provençaux, ambitieux seulement de se faire un nom parmi les bons orfèvres de la rime, n'est pas celui qui pique le plus leur curiosité. Ce sont avant tout des doctrinaires, occupés par définition de choses sérieuses, et par cela même peu sensibles aux grâces de la poésie sentimentale. Ils réservent leur attention à des muses plus sour-

cilleuses, et le Dante qu'ils invoquent comme leur précurseur, c'est celui que l'exil avait chassé de sa Florence natale, c'est le poète de l'amertume et de la colère, le théoricien irrité qui, pour se consoler de ne plus participer au gouvernement de sa ville, édifiait sur le papier des systèmes politiques.

Ce que les fascistes admirent avec le plus de complaisance dans son œuvre, ce sont les passages où il a rêvé pour l'Italie d'une organisation politique modelée sur celle de l'Empire romain avant sa décadence. C'est qu'ils ont, comme leur ancêtre médiéval, l'esprit toujours dirigé vers ces périodes de l'histoire romaine où le peuple dont ils se flattent de descendre a manifesté sa grandeur avec le plus d'éclat. L'idéal qu'ils veulent atteindre, si nous en croyons leur dire, est la reconstitution complète de l'ancienne Rome. Ils espèrent pour leur pays un avenir qui soit digne de ce lointain passé, qu'ils estiment grandiose, et dont ils voudraient que le présent fût déjà une parfaite survivance.

Ce sont de beaux rêves. Peut-on dire que Dante en ait fait de semblables? Si l'on recherche les idées ou les sentiments qui mettent en communion, malgré la distance des siècles, le poète du moyen âge et ceux qui se proclament aujourd'hui ses disciples, on trouve tout d'abord une profonde admiration pour César. Lorsque le Duce, dans un discours, reporte sa pensée vers les grands hommes qui ont fait retentir de leur nom tout le passé italien, il associe toujours, dans un même mouvement de déférence, le souvenir de César et celui de Dante. Tous les dirigeants du peuple voisin paraissent d'ailleurs être des césariens convaincus.

Dante a parlé de César à plusieurs reprises, mais c'est au sixième chant de son Paradis qu'il a fait de la vie du dictateur le tableau le plus poétique. Les lecteurs de la *Divine Comédie* connaissent bien ce passage célèbre, où la concision des vers fait songer à ces inscriptions lapidaires, qui résument toute une existence dans un raccourci de quelques mots. Le poète raconte que, guidé par Béatrice, il vient d'arriver au deuxième ciel, où demeurent les âmes de ceux qui ont eu l'esprit toujours porté au bien pendant leur séjour sur la terre: il y trouve l'âme de l'empereur Justinien, qui évoque aussitôt, en l'honneur du visiteur terrestre, les fastes de l'histoire romaine.

Justinien symbolise le génie romain sous le signe de l'aigle, dont il décrit le vol à travers les siècles, jusqu'à cette heure triomphale où la volonté de Rome le confie aux mains de César, un peu avant que la République ne touche à son crépuscule:

Ce qu'il fit après être sorti de Ravenne et avoir franchi le Rubicon fut d'un tel vol que ni langue ni plume ne pourraient le suivre. Puis il dirigea ses armées vers l'Espagne; ensuite vers Durazzo; et il frappa un tel coup à Pharsale que le Nil brûlant en ressentit la douleur. Il revit Antandre et le Simoïs, là d'où il était parti et où repose Hector. Puis il s'ébranla pour le malheur de Ptolémée. De là, il descendit comme l'éclair sur Juba. Enfin, il se tourna vers votre Occident où il entendait la trompette pompéienne. (*Le Paradis*, Ch. VI, V. 61-72).

Aucune traduction, même si elle essaie d'épouser le sens littéral, ne peut rendre la concision ni l'énergie de ce passage: transportée d'un idiome dans l'autre, cette page n'a plus sa noble architecture, ces vers perdent toute leur musique. En dehors de sa valeur littéraire, ce fragment du poème dantesque mérite l'attention du lecteur par le jour dont il éclaire les idées et les sentiments du poète sur le génie de César. Si l'on compare ces idées et ces sentiments avec ceux qu'il a exprimés sur le même sujet dans les autres parties de son œuvre, on acquiert la certitude que, pour Dante, le génie de César est l'incarnation même du génie romain, et que le génie romain a une mission, celle de commander au monde. On a aussi l'impression que le poète regarde la plupart des grands hommes comme les vrais créateurs de l'histoire. C'est une thèse que Carlyle reprendra et développera quelques siècles plus tard dans son livre sur les héros. D'après cette thèse, l'humanité ne serait qu'une pauvre argile que les grands hommes ont seuls le pouvoir de façonner à leur gré. Cette image que Dante se faisait des esprits supérieurs qui ont dominé l'histoire de leur temps est bien un premier croquis de celle que s'en font les doctrinaires du fascisme. La preuve en est dans le sentiment d'égale admiration que le maître médiéval et ses disciples actuels ont voué aux talents de César. Les adeptes du matérialisme historique ne partagent pas ce sentiment, ils refusent de voir dans le rival de Pompée un héros de la volonté ou un surhomme capable de faire mou-

voir les foules à sa guise. A leurs yeux, les grands hommes ne dominent pas les événements, ce sont les événements qui dominent les grands hommes: peut-être songent-ils que le destin est un impresario qui se moque de nos rêves et de nos desseins; peut-être se disent-ils qu'il joue comme sur un insouciant coup de dés nos motifs de joie et nos motifs de tristesse, nos réussites aussi bien que nos échecs. Les fascistes sont au contraire persuadés de l'influence que la volonté ou le génie des grands hommes exerce sur la marche des événements. Il ne faut donc pas s'étonner si l'interprétation que Dante a donnée du caractère de César leur paraît la plus proche de la vérité.

Il est un autre point de doctrine qui relie la pensée du grand poète italien à celle de ses continuateurs politiques: c'est le culte de Rome. L'admiration pour l'œuvre de César implique, cela va de soi, le culte de la Ville Eternelle, dont l'Imperator a composé la physionomie politique, telle que nous l'a transmise la tradition. Le culte de Rome ne s'entend pas seulement ici pour la cité en elle-même, pour sa valeur archéologique et son prestige spirituel, cela s'entend aussi pour le peuple romain considéré comme le peuple élu et choisi par les Dieux pour commander à tous les autres. Dans l'ouvrage philosophique qu'il a intitulé le *Banquet* (*Convivio*), Dante a envisagé pour Rome une suprématie temporelle qui ressemble déjà au rêve de prééminence européenne dont s'enchante l'imagination des fascistes. La puissance romaine ayant atteint son apogée, au moment de l'Empire, sous la monarchie des Césars, on comprend que le poète, chaque fois que son esprit remonte vers ce passé tout doré de gloire, éprouve un sentiment d'orgueil. Le souvenir de cette Italie ancienne fait naître dans sa pensée des espoirs de grandeur pour l'Italie de l'avenir.

Dante est bien obligé de reconnaître que la puissance, ou mieux la domination romaine, se fonde sur la force, sur le pouvoir de l'épée, ce qui se concilie mal avec le sentiment de la justice. La domination d'un peuple ne va pas sans la servitude d'un autre. Comment un poète chrétien, qui, à ce titre, aurait dû blâmer toute puissance fondée sur la force, pouvait-il justifier son admiration pour cette Rome dominatrice, hégémonique, dont il a chanté la louange avec tant

de fierté? Comme s'il avait prévu une objection de ce genre, Dante explique, dans le livre IV de son *Banquet*, que l'Empire a été donné à Rome par un décret de la Providence divine, et cela semble lever à ses yeux toutes les difficultés. La Providence ayant délégué au peuple romain son pouvoir sur la terre, elle ne saurait rien permettre qui soit en contradiction avec sa haute sagesse et sa haute justice. Sous les apparences de la force, le peuple qu'elle a choisi pour la remplacer en ce monde exercera toujours son autorité avec douceur et pour le plus grand bien politique de ceux sur qui elle s'exercera. D'ailleurs, les Romains, fleur de la race latine ,ne méritent pas seulement la suprématie parce que la souveraineté divine l'a voulu ainsi, mais encore parce que leurs vertus les en rendent dignes: n'est-ce pas à l'abri de la paix romaine que tant de peuples vassaux ont pu goûter les bienfaits de la prospérité matérielle et d'une administration civile pleine de sollicitude à leur égard? Dante rappelle le passage de Virgile, au premier chant de l'*Enéide*, où Jupiter prédit à Vénus la grandeur future des Romains: « Je ne mets point de bornes à l'étendue et à la durée de leur pouvoir; je leur ai donné l'empire sans fin. » On retrouve un écho de ces belles rêveries virgiliennes et dantesques, de cette foi en la prééminence romaine, dans le discours que le Duce a prononcé le 28 octobre et où il a dit en présence de ses légions: « L'Italie doit tendre à la primauté sur la terre, sur la mer, dans les cieux, dans la matière et dans les esprits. » Comme on le voit, c'est un programme immense, qui ne va pas sans un peu d'emphase latine, mais devant lequel le peuple voisin ne paraît pas éprouver le moindre effroi.

Les fascistes ont quelque raison, d'après tout ce qui précède, d'invoquer le nom de Dante comme celui d'un précurseur: il l'est par son Césarisme, il l'est par son culte pour la Ville Eternelle, il l'est par sa croyance à la supériorité politique du peuple romain. Il l'est enfin par son impérialisme, par son idéal d'hégémonie italienne, dont nous retrouvons l'expression dans son traité latin sur la monarchie, où il reprend et développe plus longuement les principes qu'il avait déjà posés dans le livre IV de son *Banquet*. On a publié récemment une version française de ce traité sur la monarchie: disons tout de suite que c'est un texte qui demande

des lecteurs entraînés aux lectures les plus austères. Il se compose d'une suite d'aphorismes et de syllogismes, alourdis de tout l'appareil scolastique, et dont l'essentiel se ramène aux idées suivantes, que l'auteur avait déjà exposées, mais sous une forme moins sévère, dans certaines pages de son *Banquet:*

« L'empire est nécessaire à la quiétude politique du monde; or, l'empire doit être confié à Rome, l'autorité impériale lui étant directement transmise par la volonté de Dieu. » — Ces thèmes sont encore en honneur parmi les fascistes, ils ont pris seulement une apparence plus moderne.

Au moment de terminer cet article, mes yeux tombent sur un portrait de Dante, qui se trouve sur la table où j'écris: c'est une gravure qui reproduit l'image du poète, telle que l'a évoquée Giotto dans la chapelle du Bargello. Le peintre y a représenté Dante au moment de sa jouvence, gracieux et calme de visage comme il l'était certainement avant que la querelle des factions l'eût chassé de Florence. C'était l'époque où il composait ses premiers vers, dans ce printemps de la langue italienne où se préparait la floraison poétique du Trécento, si bien que tout contemporain de Dante, en entendant ce « doux style nouveau », aurait pu dire, pour exprimer l'impression de fraîcheur qui s'en dégageait, ce que le poète dit avec tant de grâce au chant XXIV de son Purgatoire:

> Telle, annonçant l'aube, la brise de mai passe odorante, tout imprégnée des senteurs de l'herbe et des fleurs, tel je sentis le vent me donner au milieu du front.

Mais sans doute que les fascistes, qui sont à la fois des apôtres et des politiciens, aiment mieux l'effigie du poète telle que nous l'a transmise, triste et sévère, le buste de Naples, qui représente le Dante d'après l'exil...

MAURICE VALLIS.

CONTROVERSES

La D. C. A. Essai de point final. — J'ai été fort heureux de lire dans le *Mercure de France* du 1er avril l'article *La Défense contre Avions, essai de mise au point.*

D'abord parce que le lieutenant-colonel Bons a bien voulu me faire l'honneur d'une réponse à mon article du 15 février.

Ensuite parce que cet « Essai de mise au point » permet de constater une certaine évolution dans l'expression des idées du lieutenant-colonel Bons sur la plupart des points en litige. Les lecteurs du *Mercure* n'auront qu'à relire successivement les deux articles du 15 août 1934 et du 1er avril 1935: ils remarqueront de suite, dans la forme et dans le fond, des modifications notables qui permettent en effet de dire « qu'en définitive nous sommes d'accord sur bien des points ».

L'avion semble toujours considéré comme le *seul* adversaire possible de l'avion, de jour; le lieutenant-colonel Bons admet pourtant, qu'en attendant l'arrivée du chasseur, la D. C. A. pourra — suivant une vieille expression empruntée au jeu de paume — « peloter en attendant partie »; je pense que ce « pelotage » à coups de canon — si je puis me permettre un tel jeu de mots — pourra quelquefois dépasser les limites permises et que, lorsque l'avion de chasse — s'il y a un avion de chasse — arrivera — s'il arrive — la « partie » aura parfois été jouée... et gagnée par une D. C. A. trop exubérante; ce qui supprime d'ailleurs pour le chasseur les aléas d'un combat aérien.

Le tir au son était considéré dans le premier article comme le seul mode d'action possible de la D. C. A., la nuit; le lieutenant-colonel Bons nous explique que cette opinion lui est venue de la réalisation, tout à fait particulière à la défense de Paris en 1918, d'une concentration des feux de nombreuses batteries. Il reste néanmoins convaincu que le tir au son sera le mode d'action normal: il admet donc que sera réalisée cette énorme concentration de feux. On me permettra de ne pas en être absolument certain. Si d'ailleurs, ces tirs peuvent être efficaces de nuit, ils le seront à plus forte raison de jour.

Le lieutenant-colonel Bons se prive ainsi délibérément de deux moyens d'action qui sont considérés dans certains pays étrangers comme les seuls utilisables de nuit:

— le tir sur avion éclairé,

— la chasse de nuit.

On me permettra de ne pas croire comme le lieutenant-colonel Bons que « l'altitude de 6.000 mètres sera l'altitude usuelle pour tous les appareils »: les tendances actuelles de toutes les aviations semblent bien différentes. D'autre part,

dire que « l'altitude de 6.000 mètres favorisera généralement la vue pour les réglages » semble pour le moins exagéré à ceux qui ont eu l'occasion de constater les difficultés d'effectuer un contrôle précis — car il le faut précis — des tirs d'artillerie, même lorsque l'observateur se trouve à une altitude bien inférieure à 6.000 mètres.

Je ne peux à ce sujet que répéter la conclusion du paragraphe II de mon article du 15 février (p. 38):

L'avion de chasse a une efficacité certaine de jour, surtout lorsque l'artillerie lui signale les objectifs; mais il ne peut assurer la défense d'une façon permanente; quand il est absent, c'est-à-dire le plus souvent, l'artillerie prend la défense à son compte. Si, de même d'ailleurs que la chasse, elle ne détruit pas tous les avions qui entrent dans la zone d'action, elle parvient néanmoins à les gêner et en particulier les oblige à prendre une altitude qui rend plus difficile l'accomplissement de leur mission;

— de nuit, l'artillerie tirant au son a un effet matériel moindre, mais l'effet de surprise qu'elle cause peut influer sur le moral du bombardier;

— la technique et la tactique des projecteurs permettent actuellement d'effectuer sur avion éclairé soit du tir, soit de la chasse de nuit; l'avion chasseur est dans ce dernier cas beaucoup moins exposé que l'avion chasseur de jour, mais le nombre des projecteurs nécessaires pour avoir un dispositif convenable limite le nombre des secteurs d'éclairage et oblige pour beaucoup de points à se contenter du tir au son.

§

Je dois relever dans la réponse du lieutenant-colonel Bons deux points qui risquent de tromper un lecteur non averti.

On trouve (p. 74) la phrase suivante:

Renonçons à croire et à essayer de faire croire que bientôt la D. C. A. ne descendra plus du tout d'avions parce qu'on n'osera plus l'approcher. Cette phrase, *en italique*, dans une réponse à mon article du 15 février, pourrait laisser croire que telle a été mon opinion exprimée à cette date. Il suffit de lire mon article pour voir qu'il n'en est rien.

Mais le général Pagezy, — toujours lui — a dit quelque

chose d'approchant, ou plutôt, sous la forme paradoxale qui lui est chère, il a déclaré:

Pendant la guerre l'artillerie de côte allemande n'a pas démoli de bateaux, et pourtant elle a rempli son rôle, puisque les flottes alliées n'ont pas osé s'en approcher. D'aucuns se plaignent que l'artillerie antiaérienne n'abatte pas assez d'avions. Qu'ils s'arment de patience: le jour où elle aura atteint le même degré de perfection que son aînée, elle ne descendra plus d'avions du tout. On n'osera plus s'en approcher, et elle sera toute entière disponible pour des missions de tir à terre.

Général Pagézy: *Tir contre Avions et D.C.A.*, Berger-Levrault, 1925.

On voit que, placée au milieu de son contexte, la phrase incriminée reprend toute son originalité. Mais le lieutenant-colonel Bons n'a pas semblé goûter la saveur de cette image du général Pagezy; il a imité ceux dont il dit lui-même : « Il arrive à ces derniers de se croire dans l'absolu, alors qu'ils nagent dans le relatif. »

En tout cas, je tiens à signaler que la phrase citée n'est nullement dans l'esprit de mon article et n'y figure pas : c'est, *isolée de son contexte*, une phrase du général Pagezy.

D'autre part, le commandant Lucas, auteur d'un Historique de la D. C. A. et moi-même sommes accusés d'incorrection et de manque de sérieux à propos d'une phrase de l'historique reproduite dans mon article, au sujet de la non-application au C. R. P. des règlements élaborés à Pont-sur-Seine.

Il me suffira de quelques mots pour remettre les choses au point.

Les projecteurs doivent éclairer l'avion ennemi, ce dernier étant alors :

— soit tiré par l'artillerie: c'est le tir sur avion éclairé;

— soit tiré par un avion chasseur restant dans l'ombre: c'est la chasse de nuit.

Le 26 juillet 1918, paraissait le « Règlement provisoire de manœuvre et d'emploi des projecteurs de D. C. A. », fixant en particulier la répartition des projecteurs sur le terrain (Commandant Lucas, *La D. C. A.*, p. 322).

Il existait donc à partir du 26 juillet 1918 un règlement

interdisant l'emploi du projecteur isolé et prescrivant de pousser les projecteurs en avant des batteries.

D'après les documents cités par le commandant Lucas (p. 382), les prescriptions réglementaires sur la répartition des projecteurs n'étaient pas appliquées au C. R. P. à la fin de 1918. C'est tout ce que je me suis permis de faire remarquer.

L'expérimentation terminée en octobre était, elle, relative à la technique de la chasse de nuit et la question de répartition des projecteurs sur le terrain n'était plus en cause: elle avait été définitivement fixée par le Règlement du 26 juillet 1918.

§

Le colonel Bons veut bien me dire la raison qui lui a fait écrire son premier article.

Cet article était écrit « pour mettre en garde les jeunes de la D. C. A. contre des espoirs chimériques et aussi pour dire aux jeunes de l'aviation : en avant! »

Mon colonel, si vraiment de jeunes officiers de D. C. A. vous ont dit qu'ils descendraient 50 % des avions ennemis, ils méritent qu'on leur tire les oreilles, car il n'est pas permis d'être aussi fat; et les professeurs qui leur ont prédit ce pourcentage sont bien coupables; car ces jeunes gens risquent de voir se transformer leur réel enthousiasme en une amère désillusion, dès leur premier contact avec la réalité — tout comme vous en 1915, mon colonel!

Quant à nos aviateurs, ils ont du cran, beaucoup de cran, peut-être trop de cran! Ce cran ne serait pas diminué si on leur apprenait le danger très réel qu'ils auraient à courir du fait de la D. C. A. allemande (1500 avions abattus pendant la guerre — autant de combats et de dangers en moins pour les chasseurs allemands). Le Français préfère connaître à l'avance le danger qu'il va affronter plutôt que le voir se révéler brusquement au moment critique.

Et votre but risque d'être dépassé; que dis-je, il l'est déjà. On voit d'un côté des aviateurs qui, trop confiants, déclarent — comme nous l'avons entendu — : « La D. C. A., ça n'existe pas »; de l'autre, des officiers de D. C. A. qui, n'ayant déjà que trop l'impression d'être traités en parents pauvres,

sont découragés de voir dénigrer des résultats très réels, fruit de leur travail de chaque jour: travail modeste et obscur qui ne leur donne pas la satisfaction de brillantes exhibitions et de démonstrations spectaculaires, mais qui exige de leur part un labeur persévérant et consciencieux.

§

Je crois, mon colonel, que nous allons nous mettre d'accord sur un dernier point qui sera ma conclusion.

La D. C. A. n'arrêtera pas une forte expédition venant bombarder un objectif de larges dimensions: Paris, par exemple. Un barrage d'artillerie à terre n'est pas infranchissable; de même, et à plus forte raison, un barrage de D. C. A. Oui, ce barrage sera franchi — *mais il faudra y mettre le prix* —. Ce prix se soldera en équipages bombardiers difficiles à instruire et ce seront, comme toujours, les meilleurs qui y resteront, car ceux-là auront voulu aller jusqu'au bout.

Que l'existence d'une forte aviation de représailles soit utile, je suis en cela tout à fait d'accord avec le lieutenant-colonel Bons; mais n'oublions pas que nos expéditions se heurteront à une D. C. A. active et moderne, car ils n'en font point fi, là-bas.

La flotte aérienne qui subira la plus forte usure sera celle opposée à la D. C. A. la plus forte; n'affaiblissons donc pas notre D. C. A. et cherchons au contraire à ce qu'elle soit supérieure à ses rivales.

En face de nous, on n'oppose pas la chasse à la D. C. A. Toutes deux, de tout leur effort, tendent — *im Fleisch und Blut* — vers le but commun; l'ensemble se trouve toujours en évolution, poussé à chaque instant par le dynamisme de l'esprit germanique vers des formes nouvelles de l'action, vers le « *werden* », — le « *devenir* ».

Au lieu de proclamer que notre D. C. A. est inutile, il faut au contraire la stimuler pour que, le jour venu, elle puisse fournir le rendement maximum. Point n'est besoin pour cela de lui promettre des pourcentages exagérés d'avions descendus; mais il faut:

— au point de vue *matériel* la moderniser pour qu'elle n'ait pas à lutter *avec des matériels d'hier contre les avions de demain;*

— au point de vue *moral*, lui rendre confiance, car ses cadres subissent depuis trop longtemps les sarcasmes des incompétents et les rebuffades des envieux.

Je suis certain que le lieutenant-colonel Bons, ancien officier de D. C. A., sera entièrement de mon avis à ce sujet; il ne m'en voudra pas d'avoir relevé — peut-être avec une juvénile ardeur, — les points qui dans son premier article me paraissaient manifestement exagérés et de nature à présenter comme inexistante une D. C. A. qui ne peut pas *tout*, mais qui peut *beaucoup*.

FLAK.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Paul Flamant : *A l'ombre du nuage d'Ismérie;* Figuière. 8 »

Félix de Grand'Combe : *Tu viens en France;* Presses Universitaires. 15 »

Paul Labrousse : *Deux vieilles terres françaises : Guadeloupe et Martinique;* chez l'auteur, 17, avenue de Gennevilliers, Colombes. 20 »

D. H. Lawrence : *Matinées mexicaines*, suivi de *Pensées*, traduction de Thérèse Aubray; Stock. 15 »

Art

Emile Bernard : *La connaissance de l'art*, ouvrage où il est dit des vérités utiles aux peintres, amateurs et critiques, et où il est révélé quelques secrets pour faire de beaux ouvrages d'art; La Rénovation esthétique, 15, quai Bourbon, Paris. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Maurice Magre : *La clef des choses cachées.* (La sagesse des Druides. Le Svastika. L'héritage des Albigeois. Merlin l'Enchanteur. La légende du Graal. Le mystère des tarots. L'Arche d'alliance des Juifs. La mission des bohémiens. Le secret du Bouddha et celui des Juifs); Fasquelle. 12 »

Ethnographie, Folklore

Pierre Lustéguy : *La femme annamite du Tonkin dans l'Institution des Biens cultuels* (*Huong-Hoa*), étude sur une enquête récente; Nizet et Bastard. » »

Hagiographie

Marie Gasquet : *Sainte Jeanne d'Arc, fille de France.* Avec 13 illust. h. t. en héliogravure ; Flammarion. 3,95

Henri Ghéon : *Saint Jean Bosco.* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Histoire

Henri Sée et A. Rébillon : *Le XVIe siècle.* Avant-propos de S. Charléty. (Coll. *Clio,* introduction aux Etudes historiques); Presses universitaires. » »

Alexandre Zévaès : *Les débuts de la République et le Procès Baudin.* Avec des illust.; Arthaud, Grenoble. 4,50

Littérature

Jean-Baptiste d'Aleyrac : *Aventures militaires au XVIIIe siècle, d'après ses Mémoires publiées par* Charles Coste. Avec des bois originaux de Renée Coste; Berger-Levrault. » »

Jules Bertaut : *Le faubourg Saint-Germain sous la Restauration;* Edit. de France. 20 »

Dorothy Brett : *Lawrence et Brett,* traduction de Denise Clairouin. Préface de Gabriel Marcel ; Stock. 15 »

Louis Chaigne : *Maurice Baring.* Avec un portrait; J. de Gigord. 5 »

Jean Hanoteau : *Le ménage Beauharnais. Joséphine avant Napoléon,* d'après des correspondances inédites; Plon. 12 »

Henri Michaux : *La nuit remue;* Nouv. Revue franç. 15 »

L'Odyssée du Tchélïouskine, version française de Marc Slonim et Suzanne Campaux. Avec 29 illust. et une carte; Stock. 18 »

Daniel Sargent : *Thomas More,* traduction par Maurice Rousseau. Avec un portrait. (Coll. *Les Iles*); Desclée De Brouwer. 18 »

Mœurs

Blaise Cendrars : *Panorama de la pègre.* Avec des illust.; Arthaud, Grenoble. 4,50

Poésie

Emile Bernard : *Le philtre divin;* La Rénovation esthétique, 15, quai Bourbon, Paris. » »

Jules Bernex : *Horizon de l'amour;* Edit. Méditerranéenne, Nice. » »

Politique

Jean de Rovéra : *La raison du plus fort,* essai politique; Flammarion. 10 »

Questions juridiques

Gaston Delayen : *Le courrier de Lyon. Un Lesurques insoupçonné,* d'après les dossiers criminels et des documents inédits. Préface de M. le Président Gilbert; Albin Michel. 15 »

Questions médicales

Docteur Maurice Dide : *L'hystérie et l'évolution humaine;* Flammarion. 12 »

Charles Nicolle, avec la collaboration de MM. Jean Fiolle, Pierre Mauriac et Georges Duhamel : *Responsabilités de la médecine;* Alcan. 20 »

Questions religieuses

Michel Seuphor : *Dans le royaume du cœur.* Préface de Stanislas Fumet: Edit. Corréa. » »

Roman

Jean Daincourt : *L'Inconscient ;* Edit. du Chat-Huant. 8 »

Jean d'Esme : *Fièvres,* roman de la forêt équatoriale ; Flammarion. 12 »

Neil Gordon : *Le vengeur mystérieux,* traduit de l'anglais par Edmond-Michel Tyl. (Coll. *Detective*); Nouv. Revue franç. 6 »

Georges Ingram : *Trois ans de prison,* traduit de l'anglais par Elie Réand; Rieder. 15 »

J. Kessel : *Le repos de l'équipage;* Nouv. Revue franç. 9 »

E. Philipps Oppenheim : *Six hommes et cent millions*, traduit par G. et P. Caillé; Hachette. 12 »

Charles de Richter : *Le signe de la lente mort*, roman policier; Edit. de France. 6 »

J.-H. Rosny aîné : *La Vengeance;* Flammarion. 12 »

Simenon : *Les Pitard;* Nouv. Revue franç. » »

Marika Stiernstedt : *Les quatre bâtons de maréchal*, traduit du suédois par Etienne Avenard en collaboration avec l'auteur; Albin Michel. 15 »

Léon Tolstoï : *Un cas de conscience;* traduit du russe par Z. Lvovsky; Stock. » »

Jean des Vallières : *Ses yeux si bleus;* Albin Michel. 15 »

Maxence Van der Meersch : *Maria, fille de Flandre;* Albin Michel. 15 »

Edgar Wallace : *Une lueur dans l'ombre*, traduit par L. Gara; Hachette. 12 »

Sciences

Docteur Magnus Hirschfeld : *L'âme et l'amour*, psychologie sexologique; Nouv. Revue franç. 15 »

Sociologie

Déry : *Chambre à toucher*, 5.414.000 électeurs représentés sur un total de 11.936.000; Edit. de Aux Ecoutes. 12 »

Théâtre

Alfred Mortier : *Le goût du risque;* Nouv. Editions latines. 10 »

Varia

Ad. Ferrière : *Alimentation et radiations*, vues nouvelles sur l'économie organique et l'économie morale; Edit. du Trait d'Union, 4, rue des Prêtres-Saint-Séverin, Paris. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Joffre écrivain. — Un hymne à la mémoire d'Orsini. — A propos d'Eugène Hugo. — Les cent ans d'« Angelo, tyran de Padoue ». — A propos des « Sonnets du Docteur ». — Une lettre de M. C. Burniaux. — Un cas typique d'inceste double. — La jupe-culotte et le conditionnel. — Rodenbach-Charles Renel. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Joffre écrivain. — L'auteur d'un écho paru dans le numéro du *Mercure de France* du 1er novembre 1932 assurait, au moment de la publication des *Mémoires* du maréchal Joffre, ne connaître qu'une seule œuvre qui fût vraiment sortie de la plume du vainqueur de la Marne. Et c'était, d'après lui, le *Rapport sur les opérations de la colonne Joffre, avant et après l'occupation de Tombouctou* (Paris, Berger-Levrault, 1895) ; œuvre d'ailleurs épuisée.

Il existe, de Joffre, un autre morceau dont il est certainement l'authentique auteur. C'est un article paru dans la *Revue du Génie militaire* pendant l'année 1889, qui a pour titre: *Sur les types de casernes à adopter pour le Tonkin*, et qui est signé: *Joffre, capitaine du génie, ancien chef du génie d'Hanoï.*

Car Joffre, avant de s'illustrer comme stratège, fut un grand constructeur de casernes, au Tonkin et à Madagascar; sa gloire

militaire a fait un peu oublier, depuis, ses mérites de bâtisseur.

L'article n'est pas très long: il a onze pages, y compris trois figures. Il est écrit pour faire valoir les mérites d'une caserne construite à Viétri, au commencement de 1887, et reproduite, quelques mois après, à Tuyen-Quan et à Phudoan. On a tout lieu de croire que cette caserne a été conçue et réalisée par le capitaine Joffre, qui, modestement, le laisse entendre sans le déclarer expressément.

C'est le premier titre de gloire du sapeur distingué, envoyé à l'amiral Courbet.

L'article commence par faire la critique des habitations tonkinoises, assez bien abritées contre le soleil, mais insuffisamment ventilées et insalubres. Il expose ensuite les observations d'où est sorti son type de caserne à un étage, ventilée grâce au lanterneau régnant au long du faîtage, et convenablement orientée. Il termine en vantant les avantages de la caserne de Viétri sur les types adoptés aux Indes anglaises et néerlandaises.

Si la caserne-type de Viétri existe toujours, peut-être une plaque commémorative a-t-elle été apposée sur l'une de ses façades, pour rappeler le souvenir de son constructeur, devenu illustre. Car, au Soudan, une plaque de bronze a été scellée sur l'un des murs extérieurs de la casemate du fort Bonnier, construit par Joffre et habité par lui de février à juin 1894. — ROBERT LAULAN.

§

Un hymne à la mémoire d'Orsini. — L'exécution d'Orsini, que M. Ernest Raynaud évoqua dans le *Mercure* du 15-III, d'après l'essai de M. Claude Gevel (*Deux Carbonari*: *Napoléon III et Orsini*), eut des répercussions à l'étranger. A Alexandrie d'Egypte, notamment, les compatriotes du régicide apposèrent des placards contre Napoléon III et lancèrent des pierres sur les fenêtres du consulat général de France. On s'émut en Europe de cette effervescence qui risquait de dégénérer en émeute. Lord Malesbury télégraphia au Consul général de S.M.B., lui enjoignant de prier le vice-roi Mohammed-Saïd d'assurer l'ordre dans son pachalik et de veiller à ce que les représentants des Puissances fussent efficacement protégés. « Comme on exagère les choses! répondit le pacha. Ecrivez à lord Malesbury que c'est le pauvre vice-roi qui a besoin d'être protégé, plutôt que les consuls. » Cependant, les réfugiés politiques italiens continuaient à s'agiter. Ils tenaient des conciliabules nocturnes et secrets. Le 9 mai 1858, sous le prétexte de célébrer l'anniversaire de la constitution du royaume de Sardaigne, une messe solennelle fut dite en l'église catholique. Le Consul

général de Sardaigne y assista au milieu d'un immense concours d'Italiens. Les cris d'*Evviva l'Italia* retentirent et des copies d'odes et de sonnets en l'honneur d'Orsini furent libéralement distribuées. Ces vers de circonstance étaient dans le goût de cet hymne dédié *alla Memoria di Felice Orsini, martire per la Libertà*, écrit à l'encre de Chine et bordé de noir, dont voici quelques strophes caractéristiques:

Au séjour des Ombres, Orsini est accueilli par Cassius et Brutus. Celui-ci fait une harangue:

. . . .

Disse : e per man si presero
E Bruto, e Cassio, e Orsini,
E al tempio s'avviarono,
Eterno dei Quirini,
Sclamaron, dileguandosi,
Vendetta e Libertà !

Dall' Alpi alla Trinacria,
Dall' Istro al mar Tirreno,
S'udì a fai detti un fremito,
Ch'ogni mio dir vien meno,
E sol s'udia ripetere,
Vendetta e libertà !

Vendetta, ripeteano
Ellenia, e Francia, e Spagna,
E la Polonia misera,
E ogni nazion che lagna,
Pel fero Dispotismo
La turpe schiavitù.

Or dunque a te magnanimo
Orsin quest'inno io sacro,
E fia tuo sangue ai popoli
Il salutar lavacro,
Che a libertà li renda
Che sperda gli Oppressor !

. . . .

Il dit. Et Brutus, Cassius et Orsini se prirent par la main et s'en allèrent vers les temples éternels des Quirini, en s'écriant: Vengeance et Liberté!

Des Alpes à la Sicile, de l'Istrie à la mer Tyrrhénienne, à ces mots, un frémissement courut, tel que les mots me manquent pour l'exprimer. On entendait seulement répéter : Vengeance et liberté!

Vengeance! répétaient la Grèce, la France, l'Espagne et la malheureuse Pologne, et les nations qui gémissent sous l'immonde esclavage de la féroce tyrannie.

Maintenant, ô magnanime Orsini, je te dédie cet hymne. Et que ton sang soit pour le peuple le bain salutaire qui lui rendra la liberté et dispersera ses oppresseurs.

M. Ernest Raynaud nous a rappelé, d'après M. Gevel, que ce fut le « tyran » qu'Orsini voulait tuer qui aida, en 1860, l'Italie à relever le drapeau de son indépendance. — AURIANT.

§

A propos d'Eugène Hugo (1).

Montmorency, ce 30 avril 1934.

Mon cher ami,

J'ai trop la crainte du ridicule pour reprocher à M. Paul Berret de n'avoir pas mentionné, ne fût-ce qu'en note, le volume par moi consacré, voilà dix ans et plus, à ce *talent méconnu*,

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er mai 1935.

Eugène Hugo (2). Cela a peu d'importance. En dehors de correspondances inédites, dont je devais le texte aux riches archives de M. Louis Belton, si précieuses quand il s'agit du général Hugo et de ses fils, pour la première fois j'y réunissais, à part deux pièces dont le *Figaro* du 4 juin 1927 a divulgué le texte, tout ce que j'avais pu recueillir de l'œuvre, à la vérité léger, du second des frères Hugo.

En dehors de mes articles à la *Chronique médicale*, en grande partie reproduits par Jean de Gourmont dans le *Mercure*, et du volume qui suivit, on n'avait pas attendu le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo pour commémorer le souvenir de son frère Eugène.

Peu s'en est fallu, même, que M. Louis Barthou n'ait consacré une étude au pauvre dément, témoin la lettre qu'il m'écrivit, ayant appris par un tiers la prochaine publication de mon *Eugène Hugo* :

HÔTEL DU GRAND CONDÉ
CHANTILLY

12 septembre 1924.

Monsieur,

Nous chassons sur les mêmes terres ou, du moins, sur des terres voisines : il serait fâcheux que nous tirassions (style académique) l'un sur l'autre. Je fais un Général Hugo : vous, un Eugène. Je suis en plein travail : voulez-vous que nous ayons une entrevue? pas pour vous gêner : au contraire! Je suis demain à 2 h. 1/2, 1, rue de Presbourg, à la Commission des Réparations : si vous pouvez y passer à cette heure... avec votre manuscrit, nous causerons dans l'intérêt commun.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de dévouée sympathie.

LOUIS BARTHOU.

Je m'empressai de déférer au désir du président Barthou, et ce fut l'origine de relations que je ne puis évoquer aujourd'hui sans émotion.

Le chapitre IX de son *Général Hugo* (Hachette, 1925) est consacré à « Folie d'Eugène Hugo », mais M. Louis Barthou, entre les mains de qui j'avais laissé les épreuves en pages de mon volume, s'était, avec une rare délicatesse, borné à reproduire les lettres du général Hugo, relatives à la folie d'Eugène, dont il possédait les originaux. Quant au récit de Laferrière, trop manifestement romancé, je faisais à son sujet les plus extrêmes réserves.

Comment admettre, en effet, qu'en 1837, quelques semaines ou quelques mois avant sa mort, Eugène Hugo eût pu tenir les propos que lui prête Laferrière, quand, douze ans plus tôt, le 2 janvier

(2) *Celui dont on ne parle pas : Eugène Hugo, sa vie, sa folie, ses œuvres*. Paris, Jean Fort, 1924, in-8.
Cf. Chronique médicale, 1er décembre 1919, pp. 355-360; janvier 1920, pp. 3-9; février 1920, pp. 35-42. *Mercure de France*, CXXXVIII, pp. 221-225; CXXXIX, pp. 486-490; CCXXXII, pp. 172-173. *Chronique médicale*, novembre 1924, pp. 323-328 (Article de M. L. Bellon).

1825, un vieil ami du général, après avoir, à diverses reprises, visité le malade à Saint-Maurice, écrivait au père :

Je suis, à mon grand regret, obligé de vous donner de mauvaises nouvelles d'Eugène. Je l'ai vu trois fois depuis votre départ de Paris, et je l'ai toujours trouvé de plus en plus sale. Il continue cependant à me reconnaître, mais je ne puis plus tirer de lui d'autre réponse à mes questions que : « Oui, Monsieur! vous êtes bien bon! »

C'étaient la paralysie générale et le gâtisme proches. Ils ne pardonnent point et ne permettent pas de telles rémissions :

Ces messieurs de l'hospice, ajoutait, au surplus, le visiteur, me disent qu'Eugène est maintenant dans un état à ne pouvoir guérir.

D'autre part, ayant eu la bonne inspiration de prendre à la maison de Saint-Maurice l'avis de médecins aliénistes, M. Paul Berret aurait pu mentionner, peut-être, l'étude de M. X. Abély, publiée dans les *Annales médico-psychologiques* de juillet 1926 : « La psychose d'Eugène Hugo ». Postérieure à mon étude, elle en confirme les conclusions, analogues aux siennes et à celles de tous les psychiatres :

On a invoqué, pour expliquer la folie du frère de Victor Hugo, la jalousie littéraire et la jalousie amoureuse à l'égard de Victor. X. Abély dément une telle étiologie à une maladie mentale ayant débuté à l'âge de 19 ans et dont les symptômes caractéristiques : isolement, indépendance, bizarrerie, entêtement, diminution de l'affectivité familiale, fléchissement du sens moral, dépression, fugues, refus d'aliments, inertie, stéréotypies du langage et des écrits, enfin malpropreté, gâtisme, composent un tableau clinique bien connu, celui de la démence précoce (3).

Puis c'est, dans la bouche d'un des médecins de Charenton, cette erreur, qu'il eût été facile de corriger en mettant au net cette conversation :

Tares héréditaires. De quelle provenance? Je ne sais, mais déjà, le caractère du général Hugo : l'effet se précise chez Adèle, la fille aînée du poète...

La fille aînée? Pas du tout, la cadette au contraire des cinq enfants du poète, Léopold-Victor étant né le 12 juillet 1823, Léopoldine, la malheureuse victime du drame de Villequier, le 28 août 1824, Charles le 3 novembre 1826, François-Victor le 21 octobre 1828, et Adèle, enfin, dans les premiers jours d'août 1830.

Je dois m'excuser de donner une date aussi vague. Gustave Simon, dans son *Roman de Sainte-Beuve* (Sainte-Beuve, parrain d'Adèle, le 19 septembre!), et M. Jean Bonnerot, dans le tome Ier, si remarquable, de la *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, se montrent plus précis, fixant la naissance d'Adèle soit au 26, soit au 28 juillet 1830. Mais il y a tout lieu de croire ces deux

(3) *Nouvelles littéraires*, 18 septembre 1926.

dates erronées. Dans une lettre écrite de Montfort-l'Amaury, où la famille Hugo s'était réfugiée durant les journées de Juillet, et datée du 2 août (cachet de la poste du 3), Pierre Foucher, beau-père de Victor Hugo, n'écrivait-il pas à sa sœur : « Il n'est pas question d'accouchement. Cela viendra en son temps. »

La naissance d'Adèle serait donc postérieure à la rentrée de ses parents dans leur appartement de la rue Jean-Goujon, vraisemblablement dans la première quinzaine d'août.

En dernier lieu, faute de s'être relu, sans doute, M. Paul Berret lui-même, après avoir, avec raison, au début de son article donné Eugène comme le « frère aîné » de Victor, le réduit dans le dernier paragraphe au rang de cadet :

> S'il se souvient, lui Eugène dont la sensibilité fut exquise, il a pardonné sans doute à son aîné de lui avoir pris tout l'amour et toute la gloire...

Mais l'aîné, c'était Abel, né à Paris le 15 novembre 1798, dont la notoriété éphémère n'atteignit jamais à la gloire. C'est « cadet » qu'il fallait écrire; Victor avait dix-huit mois de moins qu'Eugène, né à Nancy le 29 fructidor an VIII (16 septembre 1800).

Ce sont des riens, mais la petite histoire est faite de ces riens.

PIERRE DUFAY.

§

Paris, 5 mai 1935.

Mon cher directeur et ami.

Puis-je, après avoir lu l'article intéressant intitulé : *Un talent méconnu, Eugène Hugo,* poser, par votre intermédiaire, une question à M. Paul Berret, qui en est l'auteur?

Je lis vers la fin de l'article :

> ...Il était équitable de rendre justice à la mémoire de celui qui dort oublié dans la tombe... S'il se souvient, lui dont la sensibilité fut exquise, il a pardonné sons doute à son aîné de lui avoir pris tout l'amour et toute la gloire...

Qu'est-ce donc que *tout l'amour* et *toute la gloire* que Victor Hugo *a pris* à son frère Eugène Hugo?

M. Berret établit, dans le cours de l'article, qu'Eugène Hugo jouait enfant avec Adèle Foucher, qu'il l'aimait peut-être en secret, jalousement. Mais Victor partageait les mêmes jeux. Pourquoi n'eût-il pas eu le droit aussi d'aimer Adèle? L'un ne *prenait* pas à l'autre son droit, et il est hors de doute qu'Adèle répondit à l'amour de Victor et non point à l'amour d'Eugène : pourquoi l'amour favorisé eût-il cédé à l'amour qui n'était ni favorisé, ni, peut-être, déclaré?

Quant à la gloire d'Eugène, elle repose sur la conviction du troisième frère, Abel : Eugène, au sentiment des siens, semblait, plus que Victor, destiné à une prompte gloire littéraire. Cette gloire est échue à Victor, a été refusée à Eugène. Soit! Mais, tout de même, elle n'est pas volée, et Victor n'a rien pris à Eugène, même s'il a utilisé quelques phrases d'Eugène dans *Bug-Jargal.* Est-ce que la gloire de Victor Hugo est fondée sur *Bug-Jargal* et sur les *Odes* de 1822? M. Berret les a fort mal lues, d'ailleurs, puisqu'il n'y a pas trouvé de vers égalant en facilité et en grâce les vers d'Eugène par lui cités. Mais ceci devient une appréciation personnelle, je n'insiste pas. M. Berret désire qu'on se borne à comparer ce qu'avaient écrit les deux frères en 1822. L'un avait 22 ans, l'autre 20 ans; la différence est suffisante déjà pour que la partie, entre deux génies naissants, ne soit pas égale.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Les cent ans d'« Angelo, tyran de Padoue ». — Dans son article sur les parodies de la pièce de Victor Hugo (*Mercure de France,* n° du 15 avril), M. Francis Ambrière, à propos de la dernière parodie qu'il cite, indique qu'il manque de renseignements sur son auteur. Voulez-vous me permettre de les donner?

Auguste Jouhaud a été un de nos auteurs dramatiques les plus féconds : il a composé et fait jouer plus de 600 pièces en un, deux, trois, quatre et cinq actes, et presque toutes imprimées (Alexandre Hardy, autre auteur dont personne ne se souvient d'ailleurs, plus fécond encore, en a produit 700!).

Sur ses 600 pièces, A. Jouhaud n'en compte qu'une vingtaine écrites en collaboration avec Clairville, Carmouche, Michel Masson, Ferd. Langlé, etc.

Au théâtre, il a eu pour principaux interprètes qui se sont fait un nom : Guyon, Brasseur, Christian, Désiré, Léonce, Hittemans, Kopp, etc., et parmi les actrices : Alphonsine, Théo, Léontine, Noémi Vernon, Beaumaine, etc.

Puis, au Café-Concert, il fut interprété par : Paulus, Libert, Bourgès, Arnaud, Ouvrard, Bruet, Pacra, etc., Mmes Faure, Amiati, Chrétienno, Bloch, Zélie Weil, etc.

Hervé, Bernicat, Chautagne, Villebichot, etc., composèrent de la musique pour certaines de ses productions.

La vie d'Auguste Jouhaud a été assez mouvementée et ses dernières années furent très malheureuses.

Son père, un jeune magistrat de Limoges, s'engagea en 1792 et

partit comme simple soldat avec l'armée de Dumouriez. Blessé à Jemmapes, on l'évacua sur Bruxelles où il fut soigné par une jeune Française. Celle-ci et ses parents étaient des Lyonnais émigrés à Bruxelles depuis 1789. Le blessé s'éprit de son infirmière bénévole et il l'épousa. Leur fils Auguste naquit à Bruxelles le 14 vendémiaire de la quatorzième année de la République (6 octobre 1805).

A 19 ans, il eut, à Bruxelles, sa première pièce représentée; d'autres suivirent et presque toutes furent imprimées. A 25 ans, il entra comme apprenti dans une imprimerie, puis il s'établit lui-même imprimeur, éditeur et libraire. Son commerce ne marchant pas, il vendit et redevint uniquement dramaturge. Tout en continuant à se faire jouer en Belgique, il réussissait, de là-bas, à faire représenter plusieurs pièces à Paris; si bien qu'encouragé par ce résultat, il prit la diligence qui le débarqua à Paris le 16 avril 1839.

Dès lors commença la série de ses nombreuses productions théâtrales.

En 1855, il perdit son père et aussi un oncle qui lui laissa 500.000 francs, une grosse fortune pour l'époque! Mal conseillé, il repart pour Bruxelles pour y faire construire, dans un quartier désert, un théâtre luxueux — *Le Paradis des roses* — inauguré en juin 1856; puis, dans le voisinage, un *Pré Catelan* modèle et non moins luxueux. Trompé, volé, tant et si bien qu'en moins de cinq années il est ruiné complètement et endetté, il revient à Paris où le peu qui lui reste est saisi et vendu. Courageusement, il se remet au travail, mais son absence, si elle ne l'a pas fait oublier, le fait négliger, réduit ses débouchés aux petits théâtres et aux cafés-concerts.

L'âge amène la maladie et la misère, et le voici hospitalisé à la Maison Dubois pendant un an, en 1880-1881, et cela aux frais de la Société des Auteurs Dramatiques.

Dès qu'il peut se tenir debout, il rentre chez lui où, toujours malade, il languit dans la misère durant sept années encore. Enfin, frappé d'une apoplexie cérébrale, il meurt dans sa 83e année, le 27 février 1888, au moment même où allait paraître son petit volume de *Mémoires*. — P.-V. S.

§

A propos des « Sonnets du Docteur ». — Nous avons reçu la lettre suivante :

2 mai 1935.

Mon cher Directeur,

Le sonnet-pastiche placé par Jules Lemaître en note de son

article sur François Coppée dans *les Contemporains* (1re série, p. 110, Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1887) n'est pas, comme le croit M. Gustave Babin (*Mercure* du 1er mai), le *Homard à la Coppée* du Dr Camuset, mais bien le *Sonnet Coppée*, dont voici le texte :

L'autre jour — et vous m'en croirez si vous voulez,
Car un événement simple est parfois bizarre, —
Ayant sous les bras deux paquets bien ficelés,
Je me dirigeais du côté de Saint-Lazare.

Après avoir pris mon billet sans démêlés,
J'entre dans un wagon et j'allume un cigare
D'un sou. Le train — nous en étions fort désolés, —
Etant omnibus, s'arrêtait à chaque gare.

Soudain, il siffle et fait halte. Au même moment
Un monsieur, pénétrant dans mon compartiment,
Prend les billets ainsi qu'on ferait une quête;

Et moi, content de voir enfin ma station,
Je remets mon billet sans contestation
A l'employé portant un O sur sa casquette.

Si Alexandre Philibert est l'auteur du sonnet cité par Lemaître (sonnet où n'entre pas de homard), il reste à établir qu'il a écrit le *Homard à la Coppée*.

Votre tout dévoué, LÉON DEFFOUX.

§

Une lettre de M. C. Burniaux.

Le 25 avril 1935.

Monsieur le Directeur,

Parlant de mon dernier livre, *Le Village*, dans sa chronique du 15 avril, M. Ewbank me reproche d'avoir écrit « femme de journée » et « Catherine se recula ». Cela n'aurait aucune importance si ce reproche ne s'adressait, en même temps, à M. Littré :

« Femme de journée. — Femme qu'on emploie à la maison pour un travail quelconque, et que l'on paye à tant la journée. »

« Se reculer. — Aller en arrière, s'écarter. Et pour la décevoir, il use d'une feinte, se recule en passant, et se laisse frapper... »

Je signale à M. Ewbank que d'autres auteurs, et notamment MM. Larousse et Bescherelle, ont commis les mêmes erreurs.

Je vous prie, Monsieur le Directeur, etc.

CONSTANT BURNIAUX.

§

Un cas typique d'inceste double. — On sait que les psychanalystes ont choisi comme étiquette, pour désigner une tendance à l'inceste qu'ils prétendent universelle dans l'humanité, l'expression de *Complexe d'Œdipe*. Elle est mal choisie, parce que cette

tendance n'a de valeur scientifique que si on la démontre consciente ou subconsciente. Mais quand Œdipe épousa sa mère, ni l'un ni l'autre ne connaissaient leur parenté; donc, la théorie psychanalytique générale ne joue pas dans ce cas. Comme l'inceste de mère à fils était interdit par les lois grecques, tout en étant permis entre demi-frères et demi-sœurs de père (voir Westermarck, *Histoire du Mariage*, tome III, p. 238), l'histoire d'Œdipe apparaissait à l'antiquité comme particulièrement tragique parce que les héros n'étaient poussés ni par un instinct, ni par un désir, mais par le Destin, qui se moque des sentiments et des lois.

Un cas plus complexe, dont on ne sait trop s'il est historique ou légendaire, a été signalé à Valenciennes par un chroniqueur local, Henry d'Oultreman, dont l'ouvrage in-folio fut publié à Douai en 1639. Il parle d'une croix de marbre noir, édifiée non loin de la ville, au lieu dit « L'Attre-Gertrude », proche trois tombes de la famille Marissal. Le père, riche marchand valenciennois, avait une fille très belle, nommée Gertrude, dont il fit sa maîtresse comme elle avait quatorze ou quinze ans. Lorsqu'il la vit enceinte, il l'emmena en Italie. Elle y accoucha d'un fils, qu'on nomma Jean, et qu'on laissa aux soin de son parrain. Puis le père et la fille revinrent à Valenciennes. Quand le père mourut, il laissa ses grands biens à sa fille-maîtresse, qui ne se maria pas.

Cet inceste était, paraît-il assez répandu pendant la Renaissance. On en connaît de nombreux cas historiques; et d'ailleurs, il faut supposer ici que la fille fut consentante, car il eût suffi d'une plainte à l'Official pour faire mettre le père en prison.

Les années passèrent. Jean grandit et un beau jour se disputa avec son parrain. Il vint en France chercher fortune et arriva à Valenciennes. Il était beau garçon, fut embauché par Gertrude Marissal, lui plut et devint son amant, sans que l'un ni l'autre eussent le moindre soupçon de leur consanguinité. Ils vécurent très heureux; mais un beau jour, en recoupant sans doute des allusions diverses, elle constata que son amant n'était autre que son fils. Si son premier inceste ne l'avait pas troublée, celui-ci la mit au désespoir. Elle obligea Jean à se rendre à Rome, à se confesser au pape, qui lui imposa une pénitence dure et longue.

Enfin, le malheureux arriva au bout de sa pénitence et se rendit à Valenciennes, pour voir sa mère. Mais le jour même où il pénétrait dans la ville, on y célébrait les obsèques de Gertrude, qui lui laissait toute sa fortune. Il se fit préparer une tombe à côté de celle de son amante, car il n'avait cessé de l'aimer comme telle, fit élever la grande croix de marbre noir, et mourut peu après en léguant, comme de juste, ses biens à l'Eglise. On disait dans le pays, même encore vers le milieu du XIXe siècle, que cer-

tains soirs on pouvait voir au sommet de la croix l'ombre de Gertrude vêtue de blanc allaitant son fils incestueux et poussant de profonds gémissements; ce qui paraît contraire au récit historique, qui affirme l'abandon de ce même fils en Italie dès sa naissance.

Quoi qu'il en soit, le fait même qu'une légende de ce genre ait pu naître à Valenciennes, s'y fixer et s'y développer, est déjà une preuve que le premier inceste apparaissait comme relativement normal (de père à fille), mais le second comme terrible (de mère à fils), du moins aux chroniqueurs des XVIe et XVIIe siècles; car les Valenciennois eux-mêmes semblent avoir pris toute l'affaire à la légère, puisqu'ils érigèrent comme épitaphe une sorte de devinette:

> Cy-gist le père, cy-gist le fils
> Cy-gist la mère et son mari.
> Cy gist la femme et le baron (mari),
> Et tout ne fut que femme et hom.

D'où semblerait ressortir que Jean aurait eu un enfant de son amante, qui aurait été inhumé avec sa mère. Ou bien le premier père est le marchand Marissal.

En tout cas, le fait remarquable est l'amour de Gertrude pour ce garçon de quinze ou seize ans plus jeune; et l'amour du garçon pour une femme tellement plus âgée. C'est cet amour surtout qui a touché les Valenciennois et les chroniqueurs. Et c'est ici que, sans psychanalyse, on peut discerner les motifs affectifs de certains cas d'inceste. Marissal a sans doute aimé sa fille parce qu'elle ressemblait à sa mère, morte prématurément. Gertrude a bien pu aimer son père, que la chronique donne comme un bel homme, très bon et généreux. Après sa mort, Gertrude a pu aimer dans son fils ce par quoi il ressemblait à son père. Et pour cet enfant élevé en Italie, une belle Flamande devait présenter un idéal de beauté inconnu jusqu'alors, sans compter que des ressemblances confuses ou précises ont dû rendre Gertrude particulièrement douce et bonne pour ce jeune homme venu de loin et probablement sympathique.

Mais si j'étais un psychanalyste, mon commentaire exigerait au moins quarante pages comme celle-ci. — A. VAN GENNEP.

§

La jupe-culotte et le conditionnel.

Monsieur le Directeur,

Je suis navré que ma note sur la grammaire vous ait valu, de la part d'un lecteur qui est aussi de la maison, un rappel à la

sérénité (1) ; mais je sais que d'autres lecteurs en ont, au contraire, approuvé le fond et la forme. *L'Œuvre, Le Journal* et *Candide*, entre autres, y ont fait sympathiquement écho. Tout le monde n'aime pas la pâte de guimauve: c'est affaire de tempérament et de goût.

Mon contradicteur cite en exemple l'indulgence dont il est doué; mais, par malheur pour moi, il me tient en dehors de ses bienfaits. Il m'accuse de violence et d'intolérance; mais il insinue que vous ne devriez pas me tolérer chez vous. Etrange procédé, que l'expérience de la vie m'a déjà fait rencontrer bien des fois chez les apôtres de la douceur et de la paix! Je ne m'en émeus donc pas outre mesure.

C'est à vous qu'appartient l'orientation de votre revue, et c'est moi que regarde l'amendement de mon caractère.

Par ailleurs, la réponse de M. Desbrosses est fort savoureuse. J'ai particulièrement goûté la « certitude grammaticale » qu'il m'attribue, et la comparaison qu'il fait du conditionnel avec la jupe-culotte et les Auvergnats: « Ni homme ni femme, ni temps ni mode, ou les deux à la fois. » C'est du Molière tout pur!

Je ne me serais pas donné la peine d'y répliquer, si votre correcteur n'avait trahi ma pensée et mon texte.

Ce que j'ai trouvé effarant, ce n'est pas qu'on ait l'idée d'exprimer par une forme spéciale « une action future par rapport à une autre, toutes deux passées. » Peu m'en chaut aussi que les grammairiens professionnels appellent entre eux cette forme « un futur dans le passé ». Ce pourrait être un jeu assez innocent, que de regarder les mots et les syllabes comme des êtres concrets, avec des manies et des caprices, comme les hommes. Mais je maintiens, et avec la même énergie, ou, si l'on veut, la même « violence », que l'esprit d'un enfant ne peut qu'être affolé ou déformé par une « explication » où le mode conditionnel des grammaires est présenté comme « un faux mode », et le temps présent comme « un futur dans le passé ». C'est contre ce galimatias de pédant que je me suis élevé, et que je m'élève encore, avec votre permission, quel qu'en soit l'auteur.

M. Desbrosses me reproche de mal récompenser l'usage du sens critique, c'est-à-dire du doute prudent, chez les maîtres de l'enseignement primaire. Vraiment! Est-ce donc faire preuve de sens critique, de parler un langage inintelligible pour ceux-là mêmes qui l'enseignent?

Et puis, il ne faudrait pas oublier qu'il s'agissait d'une ques-

(1) Voir *Mercure de France* du 1er avril, pp. 222-223.

tion posée à un examen très important, dont dépendait l'avenir de jeunes candidats sans fortune. Et voilà qu'après coup les juges ne s'entendent pas entre eux sur la réponse qu'il fallait donner! S'il est bon de douter de soi-même, c'est avant de porter une sentence aussi grave, avant de poser à des enfants une question aussi difficile. C'est affaire de bon sens et de justice.

J'admire qu'on puisse rester serein et plaisanter sur la jupe-culotte devant les conséquences d'une pareille erreur. Ceux-là m'ont certainement compris et approuvé, dont la carrière ou celle de leurs enfants a été retardée ou brisée par un examinateur stupide, grâce à des questions saugrenues auxquelles il avait imaginé une réponse hermétique.

Rappelons quelle était la question posée à des candidats de 13 à 14 ans.

On leur demandait d'analyser cette phrase de Marcel Proust: *Mon père avait demandé si le temps s'arrangerait;* et de dire « à quel mode et à quel temps est le verbe *s'arrangerait*, et pourquoi ».

Toutes les grammaires, au tableau des conjugaisons, mettent cette forme sous le titre de « mode conditionnel présent »; et c'est ce que répondit le *Manuel de l'Instruction primaire*. Un professeur d'Ecole Normale intervint alors pour dire que cette réponse était mauvaise; qu'ici le conditionnel est un faux mode, et le présent un faux présent; et qu'il s'agit d'un futur passé. Par conséquent, le tableau des conjugaisons est un faux tableau. Et tout cela ne nous dit pas à quel mode est la forme *s'arrangerait*. Et voici que M. Desbrosses, élève du grammairien Léopold Sudre, nous déclare que ce n'est ni un mode ni un temps, ou que c'est les deux à la fois.

Comment veut-on que les malheureux candidats se retrouvent dans un pareil amphigouri?

Tel était, très clair, très net et très explicite, le sens de mon intervention mi-railleuse, mi-indignée. Libre à chacun de l'approuver ou non; mais nul n'a le droit de travestir l'émotion qui étreint ma plume, quand je défends une cause que je crois juste; ni d'y voir une prétention ridicule et une violence polémique, alors que j'apporte des preuves et respecte les personnes.

Après plus de trente-cinq années consacrées à l'enseignement de la grammaire et des lettres, il m'est peut-être permis de savoir comment il faut parler aux enfants pour leur apprendre à s'exprimer d'une façon correcte et agréable. C'est là un apprentissage un peu plus fécond que la correction des épreuves d'imprimerie. Il y a longtemps que j'ai renoncé à l'emploi du jargon des

pédants; et j'ai la joie de voir que la plupart de mes collègues y renoncent aussi. C'est une victoire du bon sens sur la routine. Mais j'avoue que je mets au-dessus de tout, dans l'enseignement et l'éducation, l'éveil du sens critique, ami de la clarté et de la précision, et du sens moral, garant de la franchise et de la loyauté.

Je me serais bien trompé sur l'esprit qui règne au *Mercure de France*, si j'apprenais qu'on y soit indifférent.

Assuré du contraire, je vous prie, monsieur le directeur, d'agréer, malgré ce plaidoyer un peu trop domestique, mes sentiments respectueusement dévoués.

Z. TOURNEUR.

§

Rodenbach-Charles Renel. — Un lecteur nous demande avec une douce ironie si Charles Renel serait le vrai nom de Rodenbach. Il a en effet trouvé dans le numéro du 1er mai de *La Vie :*

Une spacieuse vitrine a été consacrée [à l'Exposition de la « Grande Ile »] à la commémoration de l'œuvre du puissant romancier Charles Renel. Voici de ce prosateur coloriste un poème inédit, unique dans son œuvre, qui a été retrouvé par Mme veuve Charles Renel dans l'un de ses carnets :

LES YEUX

Les yeux sont des bassins d'eau changeante, qui dort,
Où, parmi des frissons de moires remuées,
Appareille une flotte éparse de nuées,
Voiles blanches qui vont vers un horizon d'or!

Le gris des ciels du Nord dans mon âme est resté;
Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la perle;
Gris indéfinissable et comme velouté,
Gris pâle d'une mer d'octobre qui déferle,
Gris de pierre d'un vieux cimetière fermé!

Mon cœur s'est affligé du départ des nuages,
Navires indolents, cygnes appareilleurs,
Eaux qui partent sans cesse et qui vont ailleurs,
Et vivent la bonne aventure des voyages.

Partir! Etre le nuage qui se disperse,
Qui se livre, docile, au vent, aux tours, aux mâts.
Ne vouloir être aussi que selon les climats
Et selon la douceur de l'heure qu'on traverse.

C'est en toute innocence, évidemment, que Mme Charles Renel a extrait de notes prises par feu son mari ce « poème inédit, unique dans son œuvre », copie fragmentaire d'une suite de poésies qu'on trouve dans notre édition des *Œuvres* de Georges Rodenbach, tome II, pp. 95, 117, 127, 128, sous le titre *Le Voyage dans les yeux*. Rodenbach n'est d'ailleurs pas responsable du vers faux qu'on lit ci-dessus. Il a écrit :

Eaux qui partent sans cesse et qui s'en vont ailleurs.

§

Le Sottisier universel.

UN MONUMENT A ANDRÉ CHÉNIER. — ...Les restes du poète des *Jambes* sont, mêlés à bien d'autres, dans le carré de terre du cimetière de Picpus où la Terreur jeta ses victimes. — *Chronique de la Société des Gens de Lettres*, avril 1935.

La baronne Erlonger posait délibérément son menu pied sur le front d'un tigre royal, puis s'appuyait d'une main sur le dos zébré d'un léopard. — *Revue des Deux Mondes*, 15 avril, p. 808.

Voici quelques remarques et réflexions que m'ont suggérées la lecture de ces chapitres et l'examen des exemples dont Edm. Huguet illustre ses déductions : P. VI. « On disait un *faon de lionne :* le mot n'était pas réservé au petit de la biche. » Au XIIe siècle pourtant, Marie de France nous parle d'une biche et de son faon. — *Le Français moderne*, mars-avril [compte rendu d'un livre de M. E. Huguet].

Il était grand, vêtu d'un uniforme rutilant, montant à cheval comme un centaure, brun comme Balthazard, barbu comme Neptune et il se nommait Mamoun. — *Paris-Midi*, 22 avril.

LES TRAVAUX PUBLICS EN YOUGOSLAVIE. — ...En outre, un nouveau pont sur le Danube sera construit à Zagreb. — *L'Information*, 24 avril.

C'est avec plaisir que nous apprenons que M. Bourdier, de Saint-Bonnet (Creuse), entrepreneur de maçonnerie, vient d'être fait officier de l'Instruction publique pour services rendus aux œuvres de poste scolaire. — *Le Limousin de Paris*, 7 avril.

M. Rosec, juge d'instruction, a interrogé hier M. Pouliquen, de Lampaul-Guimiliau, décédé dans les circonstances que nous avons relatées. — *Dépêche de Brest*, 13 décembre 1934.

LE VAPEUR ITALIEN « ROSTRO » RÉCUPÈRE LA CARGAISON D'UN SOUS-MARIN COULÉ EN 1917. — ...L'équipage du vapeur spécial italien *Rostro*... vient de commencer à récupérer la cargaison du steamer norvégien *Myrdal*, qui fut coulé par un sous-marin allemand le 17 mai 1917. — *Echo de Paris*, 4 mai.

Le train spécial [pour la Coupe], partant de Rennes à 8 h. 30, s'arrêtera à Laval pour y prendre une cinquantaine de voyageurs qui repartiront à 9 h. 30. Le prix du billet Laval-Paris aller et retour est de 60 francs, vieilles poulres, de 15 à 20. — *Ouest-Journal*, 4 mai.

§

Publications du « Mercure de France ».

UNE FEMME SE CHERCHE, *roman d'aventures intérieures*, par Gabriel Brunet. Volume in-16 double couronne, 15 francs. Il a été tiré 36 ex. sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 11 ex. numérotés de 1 à 11, à 40 francs; 25 ex. hors commerce.

LA VIE JOYEUSE DE PIRON, par Paul Chaponnière. Volume in-16 double couronne, 12 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.

BULLETIN FINANCIER

Les derniers jours d'avril n'ont pas été favorables aux divers marchés financiers u monde. Leur activité a décru non seulement en raison des vacances de Pâques, ais aussi et surtout à la suite de la décision prise par le gouvernement américain 'acheter l'argent, métal extrait des mines des Etats-Unis, à un prix plus élevé que récédemment. Cette mesure, qui était inscrite depuis longtemps au programme de revalorisation » établi par le président Roosevelt, a provoqué de sérieuses perturations sur plusieurs marchés monétaires. Pour enrayer toute spéculation sur le eso, le gouvernement mexicain a été contraint d'effectuer une véritable réquisition e ses monnaies d'argent et de les remplacer par des billets. Le gouvernement chiois a vu sans plaisir se contracter le pouvoir d'achat du taël. Aux Indes, la Bourse e Bombay a été fermée. Ainsi, une fois de plus, les relations économiques et monéires internationales ont été faussées par les interventions du gouvernement amécain. Les Anglais, qui furent les promoteurs de la « monnaie dirigée », s'inquiètent aturellement des conséquences de la dernière initiative américaine et redoutent la erte de plusieurs marchés commerciaux.

Le Stock Exchange de Londres s'est donc montré réservé, tandis que Wall Street, 'abord optimiste, était amené à réfléchir sur les suites d'une modification des rapprts du dollar avec la livre.

A Paris, les valeurs d'argent sont trop peu nombreuses et trop peu prisées pour u'on ait pu s'inquiéter ou se féliciter de la hausse des prix du métal blanc aux Etatsnis. Les affaires de plomb et de zinc argentifères n'ont pas davantage retenu l'attenon de la spéculation, car le marché des métaux industriels ne présente toujours as des signes de réveil. Des mesures spéciales de protection doivent être prises en iveur des mines de plomb et de zinc de l'Afrique du Nord. Et l'accord intervenu ntre les grands producteurs de cuivre du monde succède à trop d'autres ententes ntérieures pour qu'on puisse le considérer comme annonçant des temps nouveaux our les mines cuprifères. La baisse du Rio Tinto, immédiatement après l'exposé iit par son président sur la probabilité d'un relèvement des prix du cuivre à l'auomne, révèle le scepticisme du plus grand nombre des spéculateurs. Et les disussions soulevées par les négociations engagées à Londres par les sidérurgistes nglais avec les représentants du Cartel européen de l'Acier montrent que si tous s industriels sont d'accord pour souhaiter une reprise des affaires, aucun d'entre ıx n'est disposé à consentir des sacrifices en faveur de ses concurrents.

Le groupe des valeurs industrielles à revenu variable n'a donc pas brillé. Seules s affaires d'électricité ont enregistré des progrès appréciables. Ils sont dus notamient à la satisfaction que cause la publication de résultats égaux à ceux de 1933. ı tenue des valeurs de transport, et plus particulièrement des actions de nos grands éseaux, reste assez molle. Si, en effet, nos chemins de fer parviennent à distribuer es dividendes égaux aux précédents, ce n'est qu'après avoir puisé plus largement u'auparavant dans les revenus de leur domaine particulier.

Quant aux banques, elles se bornent à conserver une orientation qui, sans être ettement favorable, tient compte des déclarations mesurées faites en diverses assemées par les dirigeants de grands établissements financiers.

Les rentes et maintes valeurs à revenu fixe restent instables; le ministre des finances exposé l'état de la trésorerie et laissé prévoir de nouvelles mesures de redressement udgétaire.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 68 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.